DUKE
UNIVERSITY

LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Duke University Libraries

https://archive.org/details/lesmaladiesdelam01ribo

Bergström

BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LES MALADIES
DE
LA MÉMOIRE

PAR

TH. RIBOT
Directeur de la *Revue philosophique*

SEPTIÈME ÉDITION

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1891

LES MALADIES

DE

LA MÉMOIRE

6. Guillon. Les Maladies de la mémoire. *Paris*, 1896. 8°. 255 pp.

A LA MÊME LIBRAIRIE

AUTRES OUVRAGES DE M. TH. RIBOT

Les maladies de la personnalité. 1 volume in-18. 3e édition. 2 fr. 50

Les maladies de la volonté, 1 vol. in-18, 7e édition. 2 fr. 50

La psychologie de l'attention. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

La psychologie anglaise contemporaine. 1 vol. in-8. 3e édition. 7 fr. 50

La psychologie allemande contemporaine. 1 vol. in-8°, 2e édition, revue et augmentée. 7 fr. 50

L'hérédité psychologique. 4e édition, entièrement refondue. 1 vol. in-8°. 7 fr. 50

La philosophie de Schopenhauer. 1 volume in-18. 3e édition. 2 fr. 50

Principes de psychologie d'Herbert Spencer, traduits en collaboration avec M. A. Espinas. 2 vol. in-8°. 20 fr.

Revue philosophique de la France et de l'étranger, dirigée par Th. Ribot, professeur au Collège de France, paraissant tous les mois depuis le 1er janvier 1876; chaque année forme 2 vol. grand in-8°, 30 fr. Abonnements un an : Paris, 30 fr.; départements et étranger. 33 fr.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

LES MALADIES

DE

LA MÉMOIRE

PAR

TH. RIBOT

Directeur de la *Revue philosophique*

SEPTIÈME ÉDITION

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1891

Tous droits réservés.

154
R486AB

Je me suis proposé dans ce travail de donner une monographie psychologique des maladies de la mémoire, et, autant que le permet l'état de nos connaissances, d'en tirer quelques conclusions. L'étude de la mémoire a été souvent faite, mais on ne s'est guère occupé de sa pathologie. Il m'a semblé qu'il y aurait quelque profit à reprendre le sujet sous cette forme. J'ai essayé de m'y restreindre, et je n'ai dit de la mémoire normale que ce qu'il fallait pour s'entendre.

J'ai cité beaucoup de faits : ce procédé n'est pas littéraire, mais je le crois seul instructif. Décrire en termes généraux les désordres de la mémoire, sans donner des exemples de chaque espèce, me paraît un travail vain, parce qu'il importe que les interprétations de l'auteur puissent être à chaque instant contrôlées.

Je prie le lecteur de remarquer qu'on lui offre ici un essai de psychologie descriptive, c'est-à-dire un chapitre d'histoire naturelle, rien de plus; et que, à défaut d'autre mérite, ce petit volume lui fera connaître un grand nombre d'observations et de cas curieux, dispersés dans des recueils de toute sorte et qui n'avaient pas encore été réunis.

Janvier 1881.

LES MALADIES

DE

LA MÉMOIRE

CHAPITRE PREMIER

LA MÉMOIRE COMME FAIT BIOLOGIQUE

L'étude descriptive du souvenir a été très bien faite ır divers auteurs, surtout par les Ecossais; aussi le ıt de ce travail n'est pas d'y revenir. Je me propose : rechercher ce que la nouvelle méthode en psycho- gie peut nous apprendre sur la nature de la mémoire; montrer que les enseignements de la physiologie ıis à ceux de la conscience nous conduisent à poser problème sous une forme beaucoup plus large; que mémoire, telle que le sens commun l'entend et que psychologie ordinaire la décrit, loin d'être la mé- ›ire tout entière, n'en est qu'un cas particulier, le ıs élevé et le plus complexe, et que, pris en lui- ème et étudié à part, il se laisse mal comprendre; 'elle est le dernier terme d'une longue évolution et nme une efflorescence dont les racines plongent bien ınt dans la vie organique; en un mot, que la mé- ›ire est, par essence, un fait biologique; par acci- nt, un fait psychologique.

Ainsi entendue, notre étude comprend une physio logie et une psychologie générales de la mémoire et en même temps une pathologie. Les désordres et les ma ladies de cette faculté, classés et soumis à une interprétation, cessent d'être un recueil de faits curieux e d'anecdotes amusantes qu'on ne mentionne qu'en passant. Ils nous apparaissent comme soumis à certaine lois qui constituent le fond même de la mémoire et en mettent à nu le mécanisme.

I

Dans l'acception courante du mot, la mémoire, d l'avis de tout le monde, comprend trois choses : l conservation de certains états, leur reproduction, leu localisation dans le passé. Ce n'est là cependant qu'un certaine sorte de mémoire, celle qu'on peut appele parfaite. Ces trois éléments sont de valeur inégale les deux premiers sont nécessaires, indispensables ; l troisième, celui que dans le langage de l'école on ap pelle la « reconnaissance », achève la mémoire, mai ne la constitue pas. Supprimez les deux premiers, l mémoire est anéantie ; supprimez le troisième, la mé moire cesse d'exister pour elle-même, mais sans cesse d'exister en elle-même. Ce troisième élément, qui es exclusivement psychologique, se montre donc à nou comme surajouté aux deux autres : ils sont stables ; est instable, il paraît et disparaît ; ce qu'il repre sente, c'est l'apport de la conscience dans le fait d la mémoire ; rien de plus.

Si l'on étudie la mémoire, ainsi qu'on l'a fait jusqu' nos jours, comme « une faculté de l'âme », à l'aide d

sens intime seul, il est inévitable de voir, dans cette forme parfaite et consciente, la mémoire tout entière; mais c'est, par l'effet d'une mauvaise méthode, prendre la partie pour le tout ou plutôt l'espèce pour le genre. Des auteurs contemporains (Huxley, Clifford, Maudsley, etc.), en soutenant que la conscience n'est que l'accompagnement de certains processus nerveux et qu'elle est « aussi incapable de réagir sur eux que l'ombre sur les pas du voyageur qu'elle accompagne », ont ouvert la voie à la nouvelle théorie que nous essayons ici. Ecartons pour le moment l'élément psychique, sauf à l'étudier plus loin; réduisons le problème à ses données les plus simples, et voyons comment, en dehors de toute conscience, un état nouveau s'implante dans l'organisme, se conserve et se reproduit : en d'autres termes, comment, en dehors de toute conscience, se forme une mémoire.

Avant d'en venir à la véritable mémoire organique, nous devons mentionner quelques faits qui en ont été parfois rapprochés. On a cherché des analogues de la mémoire dans l'ordre des phénomènes inorganiques, en particulier « dans la propriété qu'ont les vibrations lumineuses de pouvoir être emmagasinées sur une feuille de papier et de persister, à l'état de vibrations silencieuses, pendant un temps plus ou moins long, prêtes à paraître à l'appel d'une substance révélatrice. Des gravures exposées aux rayons solaires et conservées dans l'obscurité peuvent, plusieurs mois après, à l'aide de réactifs spéciaux, révéler les traces persistantes de l'action photographique du soleil sur leur surface [1]. » Posez une clef sur une feuille de papier blanc, exposez-les en

1. Luys, *Le cerveau et ses fonctions*, p. 106.

plein soleil, conservez ce papier dans un tiroir obscur, et, même au bout de quelque années, l'image spectrale de la clef y sera encore visible[1]. A notre avis, ces faits et autres semblables ont une analogie trop lointaine avec la mémoire pour qu'on doive insister. On y trouve la première condition de tout rappel : la conservation, mais c'est la seule, car ici la reproduction est tellement passive, tellement dépendante de l'intervention d'un agent étranger, qu'elle ne ressemble pas à la reproduction naturelle de la mémoire. Aussi bien, dans notre sujet, il ne faut jamais perdre de vue que que nous avons affaire à des lois vitales, non à des lois physiques, et que les bases de la mémoire doivent être cherchées dans les propriétés de la matière organisée, non ailleurs. Nous verrons plus tard que ceux qui l'oublient font fausse route.

Je n'insisterai pas non plus sur les habitudes du monde végétal qu'on a comparées à la mémoire; j'ai hâte d'en venir à des faits plus décisifs.

Dans le règne animal, le tissu musculaire nous offre une première ébauche de l'acquisition de propriétés nouvelles, de leur conservation et de leur reproduction automatique. « L'expérience journalière, di Hering, nous apprend qu'un muscle devient d'autan plus fort qu'il travaille plus souvent. La fibre musculaire, qui d'abord répond faiblement à l'excitation transmise par le nerf moteur, le fait d'autant plus énergiquement qu'il est plus fréquemment excité, en admettant naturellement des pauses et des repos. Après chaque action, il est plus apte à l'action, plus disposé à la répétition d'un même travail, plus apte à la re-

1. G.-H. Lewes, *Problems of life and mind*, third series, p. 57.

production du processus organique. Il gagne plus à l'activité qu'à un long repos. Nous avons ici, sous sa forme la plus simple, la plus rapprochée des conditions physiques, cette faculté de reproduction qui se rencontre sous une forme si complexe dans la substance nerveuse. Et ce qui est bien connu de la substance musculaire se laisse voir plus ou moins dans la substance des autres organes. Partout se montre avec un accroissement d'activité, coupée de repos suffisants, un accroissement de puissance dans la fonction des organes [1]. »

Le tissu le plus élevé de l'organisme, le tissu nerveux, présente au plus haut degré cette double propriété de conservation et de reproduction. Nous ne chercherons pas cependant dans la forme la plus simple de son activité, dans le réflexe, le type de la mémoire organique. Le réflexe, en effet, qu'il consiste en une excitation suivie d'une contraction ou de plusieurs contractions, est le résultat d'une disposition anatomique. On pourrait bien soutenir à la vérité, et non sans vraisemblance, que cette disposition anatomique, innée aujourd'hui chez l'animal, est le produit de l'hérédité, c'est-à-dire d'une mémoire spécifique ; qu'elle a été autrefois acquise, puis fixée et rendue organique par des répétitions sans nombre. Nous renonçons à faire valoir cet argument en faveur de notre thèse, qui en a d'autres bien moins discutables.

Le vrai type de la mémoire organique — et ici nous entrons dans le cœur même de notre sujet — doit être cherché dans ce groupe de faits que Hartley avait si

1. Hering, *Ueber das Gedächtniss als allgemeine Function der organisirten Materie. Vortrag.*, etc., 2e Auflage, Wien, Gerold's Sohn, 1876, p. 13.

heureusement nommés actions automatiques secondaires (*secondarily automatic*), par opposition aux actes automatiques primitifs ou innés. Ces actions automatiques secondaires, ou mouvements acquis, sont le fond même de notre vie journalière. Ainsi, la locomotion, qui chez beaucoup d'espèces inférieures est un pouvoir inné, doit être acquise chez l'homme, en particulier ce pouvoir de coordination qui maintient l'équilibre du corps à chaque pas, par la combinaison des impressions tactiles et visuelles. D'une manière générale, on peut dire que les membres de l'adulte et ses organes sensoriels ne fonctionnent si facilement que grâce à cette somme de mouvements acquis et coordonnés qui constituent pour chaque partie du corps sa mémoire spéciale, le capital accumulé sur lequel il vit et par lequel il agit, tout comme l'esprit vit et agit au moyen de ses expériences passées. Au même ordre appartiennent ces groupes de mouvements d'un caractère plus artificiel, qui constituent l'apprentissage d'un métier manuel, les jeux d'adresse, les divers exercice du corps, etc., etc.

Si l'on examine comment ces mouvements automatiques primitifs sont acquis, fixés et reproduits, on voit que le premier travail consiste à former des associations. La matière première est fournie par les réflexes primitifs : il s'agit de les grouper d'une certaine manière, d'en combiner quelques-uns à l'exclusion des autres. Cette période de formation n'est parfois qu'un long tâtonnement. Les actes qui nous paraissent aujourd'hui le plus naturels ont été à l'origine péniblement acquis. Quand le nouveau-né a pour la première fois les yeux frappés par la lumière, on observe une fluctuation incohérente des mouvements; quelques

semaines plus tard, la coordination des mouvements est opérée, les yeux peuvent s'ajuster, fixer un point lumineux et en suivre tous les mouvements. Lorsqu'un enfant apprend à écrire, remarque Lewes, il lui est impossible de remuer sa main toute seule; il fait mouvoir aussi sa langue, les muscles de sa face et même son pied [1]. Il en vient avec le temps à supprimer des mouvements inutiles. Tous, quand nous essayons pour la première fois un acte musculaire, nous dépensons une grande quantité d'énergie superflue, que nous apprenons graduellement à restreindre au nécessaire. Par l'exercice, les mouvements appropriés se fixent à l'exclusion des autres. Il se forme dans les éléments nerveux correspondant aux organes moteurs des associations dynamiques, secondaires, plus ou moins stables (c'est-à-dire une mémoire), qui s'ajoutent aux associations anatomiques, primitives et permanentes.

Si le lecteur veut bien observer un peu ces actions automatiques secondaires, si nombreuses, si connues de tout le monde, il verra que cette mémoire organique ressemble en tout à la memoire psychologique, sauf un point : l'absence de la conscience. Résumons-en les caractères; la ressemblance parfaite des deux mémoires apparaîtra d'elle-même :

Acquisition tantôt immédiate, tantôt lente. Répétition de l'acte, nécessaire dans certains cas, inutile dans d'autres. Inégalité des mémoires organiques suivant les personnes : elle est rapide chez les uns, lente ou totalement réfractaire chez d'autres (la maladresse est le résultat d'une mauvaise mémoire organique). Chez les

1. *Ouv. cité*, p. 51.

uns, permanence des associations une fois formées; chez les autres, facilité à les perdre, à les oublier. Disposition de ces actes en séries simultanées ou successives, comme pour les souvenirs conscients. Ici même un fait bien digne d'être remarqué, c'est que chaque membre de la serie *suggère* le suivant : c'est ce qui arrive quand nous marchons sans y penser. Tout en dormant, des soldats à pied et même des cavaliers en selle ont pu continuer leur route, quoique ces derniers aient à se tenir constamment en équilibre. Cette suggestion organique est encore plus frappante dans le cas cité par Carpenter [1] d'un pianiste accompli qui exécuta un morceau de musique en dormant, fait qu'il faut attribuer moins au sens de l'ouïe qu'au sens musculaire qui suggérait la succession des mouvements. Sans chercher des cas extraordinaires, nous trouvons dans nos actes journaliers des séries organiques complexes et bien déterminées, c'est-à dire dont le commencement et la fin sont fixes et dont les termes, *différents les uns des autres*, se succèdent dans un ordre constant : par exemple, monter ou descendre un escalier dont nous avons un long usage. Notre mémoire psychologique ignore le nombre des marches; notre mémoire organique le connaît à sa manière, ainsi que la division en étages, la distribution des paliers et d'autres détails : elle ne se trompe pas. Ne doit-on pas dire que, pour la mémoire organique, ces séries bien définies sont rigoureusement les analogues d'une phrase, d'un couplet de vers, d'un air musical pour la mémoire psychologique ?

Dans son mode d'acquisition, de conservation et de

1. *Mental Physiology*, p. 75, § 71.

reproduction, nous trouvons donc la mémoire organique identique à celle de l'esprit. Seule la conscience manque. A l'origine, elle accompagnait l'activité motrice ; puis elle s'est effacée graduellement. Parfois — et ces cas sont plus instructifs — sa disparition est brusque. Un homme sujet à des suspensions temporaires de la conscience continuait pendant sa crise le mouvement commencé : un jour, en marchant toujours devant lui, il tomba dans l'eau. Souvent (il était cordonnier) il se blessait les doigts avec son alène et continuait ses mouvements pour piquer le cuir [1]. Dans le vertige épileptique, appelé « petit mal », des faits analogues sont d'observation vulgaire. Un musicien, faisant sa partie de violon dans un orchestre, était fréquemment pris de vertige épileptique (perte de conscience momentanée) pendant l'exécution d'un morceau. « Cependant il continuait de jouer, et quoique restant absolument étranger à ce qui l'entourait, quoiqu'il ne vît et n'entendît plus ceux qu'il accompagnait, il suivait la mesure [2]. »

Il semble ici que la conscience se charge elle-même de nous montrer son rôle, de le réduire à sa valeur et, par ses brusques absences, de bien faire voir qu'elle est dans le mécanisme de la mémoire un élément surajouté.

Nous sommes maintenant conduits par la logique à pousser plus avant et à nous demander quelles modifications de l'organisme sont nécessaires pour l'établisse-

1. Carpenter, *Mental Physiology*, p. 75.
2. Trousseau, *Leçons cliniques*, t. II, XLI, § 2. On trouvera au même endroit plusieurs autres faits de ce genre. Nous y reviendrons en parlant de la pathologie de la mémoire.

ment de la mémoire, quels changements a subis le système nerveux, quand un groupe de mouvements est définitivement organisé ? Nous arrivons ici à la dernière question qu'on puisse, sans sortir des faits, se poser à propos des bases organiques de la mémoire ; et si la mémoire organique est une propriété de la vie animale, dont la mémoire psychologique n'est qu'un cas particulier, tout ce que nous pourrons découvrir ou conjecturer sur ses conditions ultimes sera applicable à la mémoire tout entière.

Il nous est impossible, dans cette recherche, de ne pas faire une part à l'hypothèse. Mais, en évitant toute conception *à priori,* en nous tenant près des faits, en nous appuyant sur ce qu'on sait de l'action nerveuse, nous évitons toute grosse chance d'erreur. Notre hypothèse est d'ailleurs apte à d'incessantes modifications. Enfin, à la place d'une phrase vague sur la conservation et la reproduction de la mémoire, elle substituera dans notre esprit une certaine représentation du processus extrêmement complexe qui la produit et la soutient.

Le premier point à établir est relatif au siège de la mémoire. Cette question ne peut donner lieu actuellement à aucune controverse sérieuse. « On doit regarder comme presque démontré, dit Bain, que l'impression renouvelée occupe exactement les mêmes parties que l'impression primitive et de la même manière. » Pour en donner un exemple frappant, l'expérience montre que l'idée persistante d'une couleur brillante fatigue le nerf optique. On sait que la perception d'un objet coloré est souvent suivi d'une sensation consécutive qui nous montre l'objet avec les mêmes contours, mais avec la couleur complémentaire de la couleur réelle. Il peut en être de même pour l'image (le souvenir). Elle laisse,

quoique avec une intensité moindre, une image consécutive. Si, les yeux fermés, nous tenons une image d'une couleur très vive longtemps fixée devant l'imagination, et qu'après cela, ouvrant brusquement les yeux, nous les portions sur une surface blanche, nous y verrons durant un instant très court l'image contemplée en imagination, mais avec la couleur complémentaire. Ce fait, remarque Wundt à qui nous l'empruntons, prouve que l'opération nerveuse est la même dans les deux cas, dans la perception et dans le souvenir [1].

Le nombre des faits et des inductions en faveur de cette thèse est si grand qu'elle équivaut presque à une certitude et qu'il faudrait des raisons bien puissantes pour l'ébranler. En fait, il n'y a pas une mémoire, mais des mémoires ; il n'y a pas un siège de la mémoire, mais des sièges particuliers pour chaque mémoire particulière. Le souvenir n'est pas, suivant l'expression vague de la langue courante, « dans l'âme » : il est fixé à son lieu de naissance, dans une partie du système nerveux.

Ceci posé, nous commençons à voir plus clair dans le problème des conditions physiologiques de la mémoire. Pour nous, ces conditions sont les suivantes :

1° Une modification particulière imprimée aux éléments nerveux ;

2° Une association, une connexion particulière établie entre un certain nombre de ces éléments.

On n'a pas donné à cette seconde condition l'importance qu'elle mérite, comme nous essayerons de le montrer.

1. Pour plus de détails sur ce point, voir Bain, *Les sens et l'intelligence*, trad. Cazelles, p. 304 et appendice D.

Pour nous en tenir, en ce moment, à la mémoire organique, prenons l'un de ces mouvements automatiques secondaires qui nous ont servi de type, et considérons ce qui se passe pendant la période d'organisation : soit, par exemple, les mouvements des membres inférieurs pendant la locomotion.

Chaque mouvement exige la mise en jeu d'un certain nombre de muscles superficiels ou profonds, de tendons, d'articulations, de ligaments, etc. Ces modifications — au moins la plupart — sont transmises au sensorium. Quelque opinion que l'on professe sur les conditions anatomiques de la sensibilité musculaire, il est certain qu'elle existe, qu'elle nous fait connaître la partie de notre corps intéressée dans un mouvement et qu'elle nous permet de le régler.

Que suppose ce fait? Il implique des modifications reçues et conservées par un groupe déterminé d'éléments nerveux. « Il est évident, dit Maudsley (qui a si bien étudié le rôle des mouvements chez l'homme), qu'il y a dans les centres nerveux des résidus provenant des réactions motrices. Les mouvements déterminés ou effectués par un centre nerveux particulier, laissent, comme les idées, leurs résidus respectifs, qui, répétés plusieurs fois, s'organisent ou s'incarnent si bien dans sa structure que les mouvements correspondants peuvent avoir lieu automatiquement..... Quand nous disons : une trace, un vestige ou un résidu, tout ce que nous voulons dire c'est qu'il reste dans l'élément organisme un certain effet, un quelque chose qu'il retient et qui le prédispose à fonctionner de nouveau de la même manière [1]. » C'est cette organisation des « ré-

1. Maudsley, *Physiologie de l'esprit*, trad. Herzen, p. 233 et 252.

idus » qui, après la période de tâtonnement dont nous vons parlé, nous rend aptes à accomplir nos mouvenents avec une facilité et une précision croissantes, usqu'à ce qu'enfin ils deviennent automatiques.

En soumettant à l'analyse ce cas très vulgaire de némoire organique, nous voyons qu'il implique les eux conditions mentionnées ci-dessus.

La première est une modification particulière imrimée aux éléments nerveux. Comme elle a été souent signalée, nous nous y arrêterons peu. D'abord le let nerveux, vierge par hypothèse, recevant une imression toute nouvelle, garde-t-il une modification ermanente? Ce point est discuté. Les uns voient dans es nerfs un simple conducteur dont la matière constiuante, un moment troublée, revient à son état d'équibre primitif. Que l'on explique la transmission par es vibrations propagées le long du cylindre-axe ou ar une décomposition chimique de son protoplasma, est cependant difficile d'admettre qu'il n'en reste ien. Sans insister, nous trouvons au moins dans la ellule nerveuse l'élément qui, d'un commun accord, eçoit, emmagasine et réagit. Or l'impression, une is reçue, la marque d'une empreinte. Par là, « il se roduit une aptitude et avec elle une *différenciation* de élément, quoique nous n'ayons aucune raison de roire qu'à l'origine cet élément différât des cellules erveuses homologues. » (Maudsley, *loc. cit.*, p. 252.)

Toute impression laisse une certaine trace ineffaçale, c'est-à-dire que les molécules, une fois arrangées utrement et forcées de vibrer d'une autre façon, ne se emettront plus exactement dans l'état primitif. Si j'efeure la surface d'une eau tranquille avec une plume, liquide ne reprendra plus la forme qu'il avait aupa-

ravant; il pourra de nouveau présenter une surfa tranquille, mais des molécules auront changé de plac et un œil suffisamment pénétrant y découvrirait certa nement l'événement du passage de la plume. Des m lécules animales dérangées ont donc acquis par là degré plus ou moins faible d'aptitude à subir ce déra gement. Sans doute, si cette même activité extérieu ne vient plus agir de nouveau sur ces mêmes mol cules, elles tendront à reprendre leur mouvement n turel ; mais les choses se passeront tout autrement elles subissent à plusieurs reprises cette même actio Dans ce cas, elles perdront peu à peu la faculté revenir à leur mouvement naturel et s'identifieront plus en plus avec celui qui leur est imprimé, au poi qu'il leur deviendra naturel à son tour et que plus ta elles obéiront à la moindre cause qui les mettra branle [1]. »

Il est impossible de dire en quoi consiste cette mo fication. Ni le microscope ni les réactifs, ni l'histolog ni l'histochimie ne peuvent nous l'apprendre ; mais faits et le raisonnement nous démontrent qu'elle lieu.

La deuxième condition, qui consiste dans l'établis ment d'associations stables entre divers groupes d'é ments nerveux, n'a pas jusqu'ici attiré l'attention. ne vois pas que les auteurs même contemporains aient signalé l'importance. C'est cependant une cons quence nécessaire de leur thèse sur le siège de la m moire.

Quelques-uns semblent admettre, au moins impli tement, qu'un souvenir, organique ou conscient,

1. Delbœuf, *Théorie générale de la sensibilité*, p. 60.

primé dans une cellule unique, qui, avec ses filets veux, aurait en quelque sorte le monopole de sa servation et de sa reproduction. Je crois que ce qui ontribué à cette illusion, c'est l'artifice de langage nous fait considérer un mouvement, une percep-, une idée, une image, un sentiment, comme *une* se, comme une *unité*. La réflexion montre pourtant vite que chacune de ces prétendues unités est posée d'éléments nombreux et hétérogènes ; qu'elle une association, un groupe, une fusion, un com-us, une *multiplicité*. Revenons à l'exemple déjà : un mouvement de locomotion. Il peut être con-ré comme un réflexe d'un ordre très compliqué, t le contact du pied avec le sol est, à chaque mo-t, l'impression initiale.

renons d'abord ce mouvement sous sa forme com-c. Le point de départ est-il un acte volontaire? s l'impulsion née, d'après Ferrier, dans une région iculière de la couche corticale, traverse la sub-ce blanche, atteint les corps striés, parcourt les oncules, la protubérance, la structure compliquée bulbe, où elle passe de l'autre côté du corps, redes-l le long des cordons antéro-latéraux de la moelle u'à la région lombaire, de là le long des nerfs mo-s jusqu'aux muscles. Cette transmission est ac-pagnée ou suivie d'un retour vers les centres à ers les cordons postérieurs de la moelle et la sub-ce grise, le bulbe, l'isthme de l'encéphale, la cou-optique et la substance blanche, jusqu'à l'écorce bral. Prenons ce mouvement sous sa forme géc, — la plus ordinaire, — celle qui a un ca-ère automatique. Dans ce cas, d'après l'hypothèse éralement admise, le trajet va seulement de la pé-

riphérie aux ganglions cérébraux, pour revenir
périphérie, la partie supérieure du cerveau re
désintéressée.

Ce trajet dont nous avons indiqué grossièremen
principales étapes et dont les plus savants anatom
sont loin de connaître tous les détails, suppose la
en activité d'éléments nerveux, très nombreux e
qui concerne la quantité, très différents en ce qui
cerne la qualité. Ainsi les nerfs moteurs et sen
diffèrent par leur constitution histologique des ner
la moelle et du cerveau. Les cellules diffèrent e
elles par le volume, par la forme (fusiformes, géa
pyramidales, etc.), par l'orientation, par le nombr
leurs prolongements, par leur position dans les d
ses parties de l'axe cérébro-spinal, puisqu'elles
répandues depuis l'extrémité inférieure de la m
jusqu'aux couches corticales. Tous ces éléments jo
leur partie dans ce concert. Si le lecteur veut
jeter les yeux sur quelques planches anatomiqu
sur quelques préparations histologiques, il se
une idée approximative de la somme inouïe d
ments nerveux nécessaires pour produire un mo
ment et par conséquent pour le conserver et le re
duire.

Nous croyons donc de la plus haute importance
tirer l'attention sur ce point : que la mémoire org
que ne suppose pas seulement une modification
éléments nerveux, *mais la formation entre eux d'*
ciations déterminées pour chaque événement partic
l'établissement de certaines *associations dynam*
qui, par la répétition, deviennent aussi stables qu
connexions anatomiques primitives. A nos yeux, ce
importe, comme base de la mémoire, ce n'est pas

ment la modification imprimée à chaque élément, ais la manière dont plusieurs éléments se groupent our former un complexus.

Ce point étant pour nous d'une importance capitale, ous ne craindrons pas d'y insister. D'abord, on peut marquer que notre hypothèse — conséquence néces-aire de ce qui est admis sur le siège de la mémoire — mplifie certaines difficultés en paraissant les compli-uer. On s'est demandé si chaque cellule nerveuse peut onserver plusieurs modifications différentes, ou si, ne fois modifiée, elle est pour jamais polarisée. Natu-ellement, on en est réduit à des conjectures. On peut enser toutefois sans témérité que, si elle est capable e plusieurs modifications, le nombre doit en être mité. On peut même admettre qu'elle n'en garde u'une. Le nombre des cellules cérébrales étant de 00 000 000, d'après les calculs de Meynert (et sir Lio-cl Beale donne un chiffre beaucoup plus élevé), hypothèse d'une impression unique n'a rien d'inac-eptable. Mais cette question est pour nous d'un térêt secondaire ; car, même en admettant la der-ière hypothèse, — la plus défavorable pour expliquer e nombre et la complexité des souvenirs organisés, — ous ferons remarquer que cette modification unique, ouvant entrer dans des combinaisons différentes, peut roduire des résultats différents. Il ne faut pas tenir ompte seulement de chaque facteur pris individuelle-ent, mais de leurs rapports entre eux et des combi-aisons qui en résultent. On peut comparer la cellule odifiée à une lettre de l'alphabet ; cette lettre, tout n restant la même, a concouru à former des millions e mots dans les langues vivantes ou mortes. Par des roupements, les combinaisons les plus nombreuses et

les plus complexes peuvent naître d'un petit nomb d'éléments.

Pour en revenir à notre exemple de la locomotio la mémoire organique qui lui sert de base consiste une modification particulière d'un grand nombre d'él ments nerveux. Mais plusieurs de ces éléments ain modifiés peuvent servir à une autre fin, entrer da d'autres combinaisons, faire partie d'une autre m moire. Les mouvements secondaires automatiques q constituent la natation ou la danse supposent certain modifications des muscles, des articulations déjà us tées dans la locomotion, déjà enregistrées dans ce tains éléments nerveux : ils trouvent, en un mot, u mémoire déjà organisée, dont ils détournent plusieu éléments à leur profit, pour les faire entrer dans u nouvelle combinaison et concourir à former une aut mémoire.

Remarquons encore que la nécessité d'un gran nombre de cellules et de filets nerveux pour la conse vation et la reproduction d'un mouvement, même re lativement simple, implique une possibilité plus grand de permanence et de réviviscence; par suite du nom bre des éléments et de la solidarité qui s'établit ent eux, les chances de résurrection augmentent, chacu pouvant contribuer à raviver tous les autres.

Enfin notre hypothèse s'accorde avec deux fai d'observation courante :

1° Un mouvement acquis, bien fixé dans l'orga nisme, bien *retenu*, est très difficilement remplacé pa un autre, ayant à peu près le même siège, mais sup posant un mécanisme différent. Il s'agit, en effet, d défaire une association pour en faire une autre ; d briser des rapports établis pour en nouer des nouveaux

2° Il arrive quelquefois que, au lieu d'un mouve-
nt accoutumé, nous produisons involontairement
autre mouvement accoutumé : ce qui s'explique
rce que, les mêmes éléments entrant dans des com-
naisons différentes, pouvant susciter des décharges
divers sens, il suffit de circonstances infiniment
ites pour mettre en activité un groupe au lieu d'un
re et produire en conséquence des effets différents.
st ainsi du moins que nous expliquons le fait sui-
nt, rapporté par Lewes (ouvrage cité, p. 128) : « Je
ontais un jour une visite à l'Hôpital des épilepti-
es et désirant nommer l'ami qui m'accompagnait et
i était le Dr Bastian, je dis le Dr Brinton; je me re-
s immédiatement en disant le Dr Bridges; je me re-
s encore pour prononcer enfin le Dr Bastian. Je ne
sais aucune confusion quant aux personnes; mais,
ant imparfaitement ajusté les groupes de muscles
cessaires pour l'articulation d'un nom, le seul élé-
nt commun à ce groupe et aux autres, savoir le B,
servi à les rappeler tous trois. » Cette explication
us paraît parfaitement exacte, et nous pouvons en-
re avec l'auteur noter un fait bien connu qui vient à
ppui de notre thèse : « Qui ne sait que lorsque nous
erchons à nous rappeler un nom et que nous avons
sentiment qu'il commence par une certaine lettre,
conservant constamment cette lettre dans l'esprit,
groupe entier finit par surgir, sans qu'il soit d'ail-
urs nécessaire que cette lettre soit toujours présente
la conscience. » Une remarque analogue peut être
te pour les mouvements acquis qui constituent l'écri-
re. C'est une méprise que j'ai observée souvent sur
oi-même surtout lorsque j'écris vite et que j'ai la
te embarrassée; elle est si courte, si vite réparée et

si vite oubliée, que j'ai dû en noter plusieurs imméd tement. En voici des exemples : Voulant écrire « d de bonnes », j'écris « donne ». Voulant écrire « ne faire une part », j'écris « ne *part* faire », etc., etc. I demment, dans le premier cas la lettre D et dans second, la lettre P (j'entends par lettre l'état psyc physiologique qui sert de base à leur conception e leur reproduction graphique) ont suscité un groupe lieu d'un autre groupe; et cette confusion était d'a tant plus facile que le reste des groupes *onne*, *art* é déjà éveillé dans la conscience. Je ne doute pas d ceux qui prendront la peine de s'observer à ce po de vue ne constatent que c'est un fait fréquent.

Ce qui précède est une hypothèse, ne l'oubli pas; mais elle paraît conforme aux données scien fiques, elle rend compte des faits. Elle nous permet nous représenter sous une forme assez nette les ba de la mémoire organique, de ces mouvements acq qui constituent la mémoire de nos divers organes, nos yeux, de nos mains, de nos membres supérieurs inférieurs. Ces bases ne consistent pas pour nous un enregistrement tout mécanique, ni, suivant la co paraison accoutumée, en une empreinte qui ser conservée on ne sait où, semblable à l'image de la c dont il était question plus haut. Ce sont des mé phores de l'ordre physique, qui ne sont pas à le place ici. La mémoire est un fait biologique. Une m moire riche et bien fournie n'est pas une collecti d'empreintes, mais un ensemble d'associations dyn miques très stables et très promptes à s'éveiller.

II

Nous allons étudier maintenant une forme plus com-
xe de la mémoire, celle qui est accompagnée de
s de conscience, que la langue usuelle et même celle
psychologues considère comme la mémoire tout
ère. Il s'agit de voir en quelle mesure ce qui a été
de la mémoire organique lui est applicable et ce
la conscience y ajoute.

En passant du simple au complexe, de l'inférieur au
érieur, d'une forme stable à une forme instable de
mémoire, nous ne pouvons échapper à une question
alable, celle des rapports de l'inconscient et de la
science. Ce problème est tellement entouré d'obs-
ité naturelle et de mysticisme artificiel qu'il paraît
icile d'en dire quelque chose de clair et de positif.
us l'essayerons.

Il est bien évident d'abord que nous n'avons pas à
us occuper de la métaphysique de l'inconscient, telle
Hartmann ou tout autre l'ont comprise. Nous
mencerons même par déclarer que nous ne voyons
une manière d'expliquer le passage de l'inconscient
a conscience. On peut faire là-dessus des hypothèses
énieuses, plausibles; rien de plus. D'ailleurs, la
chologie comme science de faits n'a pas à s'en in-
éter. Elle prend les états de conscience à titre de
nées, sans s'occuper de leur genèse. Tout ce qu'elle
ut faire, c'est de déterminer quelques-unes de leurs
nditions d'existence.

La première de ces conditions, c'est le mode d'ac-
ité du système nerveux que les physiologistes dési-

gnent sous le nom de décharge nerveuse. Mais plupart des états nerveux ne font pas naître la c science ou n'y contribuent que très rarement et d' manière indirecte : par exemple, les excitations les décharges dont le grand sympathique est le siè l'action normale des nerfs vaso-moteurs ; un gr nombre de réflexes, etc. D'autres sont accompag par la conscience d'une manière intermittente ; bien, après avoir été conscients pendant la prem période de la vie, cessent de l'être à l'état ad (exemple, les actions automatiques secondaires d nous avons parlé). L'activité nerveuse est beauc plus étendue que l'activité psychique : toute act psychique suppose une action nerveuse, mais la r proque n'est pas vraie. Entre l'activité nerveuse n'est jamais (ou presque jamais) accompagnée de c science et l'activité nerveuse qui l'est toujours presque toujours), il y a celle qui l'est quelquef C'est dans ce groupe de faits qu'il faut étudier l conscient.

Avant d'en venir à des conclusions plus nettes plus solides sur ce sujet, notons encore deux conditi d'existence de la conscience : l'intensité et la durée

1° L'intensité est une condition d'un caractère variable. Nos états de conscience luttent sans ce pour se supplanter ; mais la victoire peut égalem résulter de la force du vainqueur ou de la faiblesse autres lutteurs. Nous savons — et c'est un point l'école de Herbart a très bien élucidé — que l'éta plus vif peut continuellement décroître jusqu'au m ment où il tombe « au-dessous du seuil de la co science », c'est-à-dire où l'une de ses conditions d'ex tence fait défaut. On est bien fondé à dire que

onscience a tous les degrés possibles si petits qu'on oudra, à admettre en elle des modalités infimes — ces ats que Maudsley appelle subconscients; — mais rien 'autorise à dire que cette décroissance n'a pas de mite, bien qu'elle nous échappe.

2° On ne s'est guère occupé de la *durée*, comme con- tion nécessaire de la conscience. Elle est pourtant ipitale. Ici, nous pouvons raisonner sur des données écises. Les travaux poursuivis depuis une trentaine années ont déterminé le temps nécessaire pour les verses perceptions (son = 0″,16 à 0″,14; tact = ′,21 à 0″,18; lumière = 0″,20 à 0″,22) pour l'acte de scernement le plus simple, le plus voisin du réflexe = 0″,02 à 0″,04). Bien que les résultats varient suivant s expérimentateurs, suivant les personnes, suivant s circonstances et la nature des actes psychiques udiés, il est du moins établi que chaque acte psychi- ne requiert une durée appréciable et que la prétendue tesse infinie de la pensée n'est qu'une métaphore. ci posé, il est clair que toute action nerveuse dont durée est inférieure à celle que requiert l'action ychique, ne peut éveiller la conscience. A cet égard, est instructif de rapprocher l'acte nerveux accom- gné de conscience du pur réflexe. D'après Exner[1], temps physiologique nécessaire pour un réflexe rait de 0″,0662 à 0″,0578, nombre très inférieur à ux que nous avons donnés ci-dessus pour les divers dres de perceptions. Si, comme le dit Herbert Spencer, ile d'un moucheron donne dix ou quinze mille coups

1. *Pflüger's Archiv*, VIII (1874), p. 526. La durée des réflexes rie suivant la force de l'excitation, suivant le sens longitudinal transversal de la transmission dans la moelle. Cette question , d'ailleurs loin d'être élucidée.

par seconde[1] et que chaque coup implique une act n nerveuse séparée, nous y trouvons l'exemple d'un é nerveux dont la rapidité confond et en comparais duquel l'état nerveux qui est accompagné de co cience occupe un temps énorme. Il résulte de ce précède que tout état de conscience occupant néc sairement une certaine durée, une condition ess tielle de la conscience manque, dès que la durée processus nerveux tombe au-dessous de ce minimun

Bornons-nous à ces remarques et concluons. question de l'inconscient n'est si vague, si embarrass d'opinions contradictoires que parce qu'elle est m posée. Si l'on considère la conscience comme u essence, comme une propriété fondamentale de l'âm tout devient obscur; si on la considère comme phénomène qui a ses conditions d'existence propr tout devient clair et l'inconscient ne présente plus ri de mystérieux. Il ne faut jamais oublier que l'état conscience est un événement complexe qui suppose état particulier du système nerveux; que cette acti nerveuse *n'est pas un accessoire, mais une partie int grante de l'événement;* qu'il en est la base, la conditi

1. *Principes de psychologie*, I, 220. D'après les travaux Marey, l'aile d'une mouche bat seulement 330 fois par second Ces divergences ne changent rien à la validité de notre r sonnement.

2. Les travaux sur la durée des actes psychiques peuve jeter un jour nouveau sur quelques faits de notre vie mental Ainsi, selon moi, ils contribuent à expliquer le passage conscient à l'inconscient, dans l'habitude. Un acte est exécu d'abord lentement et avec conscience; par la répétition, devient plus facile et plus rapide; c'est-à-dire que le process nerveux qui lui sert de base, trouvant les voies toutes tracées, fait vite et peu à peu tombe au-dessous du minimum de dur nécessaire à la conscience.

ondamentale; que, dès qu'il se produit, l'événement xiste en lui-même; que dès que la conscience s'y ajoute, événement existe pour lui même; que la conscience complète, l'achève, mais ne le constitue pas. Si l'une es conditions du phénomène-conscience manque, soit intensité, soit la durée, soit d'autres que nous igno-ons; une partie de ce tout complexe — la conscience — isparaît; une autre partie — le processus nerveux — ubsiste. Il ne reste de l'événement que sa phase pu-ement organique. Rien d'étonnant donc si plus tard s résultats de ce travail cérébral se retrouvent : il a u lieu en fait, quoique rien ne l'ait constaté.

Ceci compris, tout ce qui tient à l'activité incon-iente perd son caractère mystérieux et s'explique avec plus grande facilité; par exemple : les irruptions udaines de souvenirs qui ne paraissent suscités par ucune association et qui nous surviennent à chaque stant dans la journée; les leçons d'écoliers lues la eille et apprises le lendemain; les problèmes long-mps ruminés dont la solution jaillit brusquement ans la conscience; les inventions poétiques, scienti-iques, mécaniques; les sympathies et antipathies se-rètes, etc., etc. La cérébration inconsciente fait son uvre sans bruit, met de l'ordre dans les idées ob-ures. Dans un cas curieux cité par Carpenter, un mme avait une vague conscience du travail qui se ssait dans son cerveau, sans atteindre le degré d'une nscience distincte : « Un homme d'affaires de Boston a dit que, étant occupé d'une affaire très importante, l'avait abandonnée pendant une semaine, comme -dessus de ses forces. Mais il avait conscience d'une ion qui se passait dans son cerveau et qui était si ible, si extraordinaire, qu'il craignit d'être menacé

de paralysie ou de quelque accident semblable; apr quelques heures passées dans cet état incommode, s perplexités disparurent, la solution qu'il cherchait présenta d'elle-même, naturellement : durant cet i tervalle troublé et obscur, elle s'était élaborée [1]. »

En résumé, nous pouvons nous représenter le sy tème nerveux comme traversé par de perpétuell décharges. Parmi ces actions nerveuses, les unes répo dent au rhythme incessant des actions vitales; d'autre en bien petit nombre, à la succession des états conscience; d'autres en bien plus grand nombre con tituent la cérébration inconsciente. Les 600 millio (ou 1 200 millions) de cellules et les 4 ou 5 milliar de fibres, même en déduisant celles qui sont au rep ou qui restent inoccupées toute la vie, offrent un ass beau contingent d'éléments actifs. L'encéphale e comme un laboratoire plein de mouvement où mil travaux se font à la fois. La cérébration inconscient n'étant pas soumise à la condition du temps, ne se fa sant pour ainsi dire que dans l'espace, peut agir da plusieurs endroits à la fois. La conscience est l'étr

1. Carpenter, *Mental Physiology*, p. 533. Le chapitre XIII t entier contient des faits intéressants sur la cérébration inc sciente. Un mathématicien ami de l'auteur s'était occupé d' problème géométrique dont il avait *entrevu* la solution. Il revint plusieurs fois sans succès. Plusieurs années après, solution se présenta à lui si brusquement « qu'il fut saisi tremblement, comme si un autre lui avait communiqué s propre secret » (p. 536). Si l'on veut se donner le specta d'un esprit puissant et pénétrant embarrassé par une mauva méthode, il faut lire la très remarquable étude sur la *Late* de sir William Hamilton (*Lectures on metaphysics*, t. I, lect. XVII Avec sa théorie des facultés de l'âme et son oubli voulu toute physiologie, il ne parvient à sortir d'aucune di culté.

guichet par où une toute petite partie de ce travail nous apparaît.

Nous venons de voir en quoi consiste le rapport de la conscience à l'inconscient; nous sommes fixés par là même sur le rapport de la mémoire psychique à la mémoire organique : ce n'est qu'un cas particulier. D'une manière générale, ce qui a été dit de la mémoire physiologique s'applique à la mémoire consciente; il n'y a qu'un facteur en plus. Il est utile cependant de reprendre la question à nouveau et en détail.

Nous avons encore ici à examiner deux choses : les résidus et leurs groupements.

I. Les anciennes théories sur la mémoire, ne l'ayant guère considérée que sous son aspect psychologique, ui ont donné pour unique base des « vestiges », des « traces », des « résidus » et ont eu le tort d'employer souvent ces termes dans un sens équivoque. Tantôt il s'agit d'empreintes matérielles dans le cerveau, tantôt le modifications latentes conservées dans « l'âme ». Ceux qui ont adopté cette dernière opinion restaient dans la logique. Mais cette thèse, quoiqu'elle compte beaucoup de partisans parmi ceux qui s'abstiennent de physiologie, est insoutenable. Un état de conscience qui n'est plus conscient, une représentation qui n'est plus représentée est un pur *flatus vocis*. Retrancher d'une chose ce qui en constitue la réalité, c'est la réduire à un possible; c'est dire que, lorsque ses conditions d'existence reparaîtront, elle reparaîtra : ce qui nous ramène à la thèse exposée plus haut sur l'inconscient.

Pour nous, la question des « résidus psychologiques »

est résolue d'avance : si tout état de conscience impliqu à titre de partie intégrante une action nerveuse, et, s cette action modifie les centres nerveux d'une manièr permanente, l'état de conscience s'y trouve inscrit par l même. On peut objecter, à la vérité, que l'état de con science implique une action nerveuse et quelque chos *en plus*. Peu nous importe. Si l'état nerveux primitif — celui qui répond à la perception — a suffi à suscite ce quelque chose en plus ; l'état nerveux secondaire — celui qui répond au souvenir — y suffit également. Le conditions sont les mêmes dans les deux cas, et la solu tion de cette difficulté, si elle est possible, incombe une théorie de la perception, non à une théorie de l mémoire.

Ce résidu psychophysiologique, nous pouvons l'appe ler avec Wundt une *disposition* et faire remarquer ave lui en quoi il diffère d'une empreinte. « Des analogie tirées du domine physiologique font ressentir cette diffé rence. Dans l'œil qui a été exposé à une lumière intens l'impression reçue persiste sous la forme d'une imag consécutive. L'œil qui chaque jour compare et mesur des distances et des relations dans l'espace gagne d plus en plus en précision. L'image consécutive est un empreinte ; l'accommodation de l'œil, sa faculté de mesures est une disposition fonctionnelle. Il se peu que, dans l'œil non exercé, la rétine et les muscle soient constitués comme dans l'œil exercé ; mais il y dans le second une disposition bien plus marquée qu dans le premier. Sans doute on peut dire que l'accou tumance physiologique des organes repose moins su leurs changements proprement dits que sur les em preintes qui restent dans leurs centres nerveux. Ma toutes les études physiologiques relatives aux phé

nomènes d'habitude, d'adaptation à des conditions données, etc., montrent que là même les empreintes consistent essentiellement en des dispositions fonctionnelles[1]. »

II. Ces considérations nous conduisent au point sur lequel nous voulons insister. Les associations dynamiques des éléments nerveux jouent un rôle bien plus important encore dans la mémoire de la conscience que dans celle des organes. Nous pourrions répéter ce qui a été dit plus haut; mais cet aspect de la question a été si peu étudié qu'il est préférable de le reprendre sous une autre forme.

Chacun de nous trouve dans sa conscience un certain nombre de souvenirs : des images d'hommes, d'animaux, de villes, de campagnes, des connaissances scientifiques, historiques, des langues, etc. Ces souvenirs nous reviennent sous la forme de séries plus ou moins longues. La formation de ces séries a été très bien expliquée par les lois d'association entre les états de conscience : nous n'avons rien à en dire. Ce qui nous intéresse, ce ne sont pas les séries, mais leurs termes. Nous cherchons l'état de conscience simple, afin de montrer quelle complexité il suppose.

Prenons donc un de ces termes : la mémoire d'une pomme. A en croire le verdict de la conscience, c'est un fait simple. La physiologie nous montre que ce verdict est une illusion. La mémoire d'une pomme est nécessairement la forme affaiblie de la perception d'une pomme. Que suppose cette perception? Une modification de la rétine, terminaison nerveuse d'une structure si compliquée, une transmission par le nerf

1. *Grundzüge der philosophischen Psychologie*, p. 791.

optique, les corps genouillés jusqu'aux tubercules quadrijumeaux, de là aux ganglions cérébraux (couche optique?) puis, à travers la substance blanche aux couches corticales (dans la région du pli courbe, d'après Ferrier). Cela suppose la mise en activité de bien des éléments divers, épars sur un long trajet. Mais ce n'est pas tout. Il ne s'agit pas d'une simple sensation de couleur. Nous voyons, ou nous imaginons, la pomme comme un objet solide, ayant une forme sphérique. Ces jugements résultent de l'exquise sensibilité musculaire de notre appareil visuel et de ses mouvements. Or les mouvements de l'œil sont réglés par plusieurs nerfs : le pathétique, le moteur oculaire commun, le moteur oculaire externe. Chacun de ces nerfs aboutit à un point particulier du bulbe, rattaché lui-même par un long trajet à l'écorce du cerveau où se forment ce que Maudsley appelle les intuitions motrices. Nous indiquons en gros. Pour les détails, on peut consulter les traités d'anatomie et de physiologie. On se fera une idée du nombre prodigieux de filets nerveux et de cellules disséminées en îlots et en archipels dans les diverses parties de l'axe cérébro-spinal, qui servent de base à cet état psychique — la mémoire d'une pomme — que la double illusion de la conscience et du langage nous fait considérer comme simple.

Dira-t-on qu'une perception visuelle est très complexe et prouve trop en faveur de notre thèse? Prenons la mémoire d'un mot. S'il s'agit du mot écrit, c'est une mémoire visuelle, qui se rapproche du cas précédent. S'il s'agit du mot parlé, nous trouvons une complexité tout aussi grande. Le langage articulé suppose l'intervention du larynx, du pharynx, de la bouche des fosses nasales et par conséquent de plusieurs nerf

ui ont leurs centres dans diverses parties du bulbe : l spinal, le facial, l'hypoglosse. Si l'on attribue un rle aux impressions auditives dans la mémoire des rots, c'est une complication encore plus grande. Enfin l centre bulbaire doit être lui-même relié à la circnvolution de Broca et à la région de l'*insula*, considérés universellement comme le centre psychique de l parole. On voit que ce cas ne diffère du précédent r en nature ni en complexité, et que la mémoire de raque mot doit avoir pour base une association déterminée d'éléments nerveux [1].

Inutile d'insister : de ce qui précède ressort assez l nportance de ces associations, que j'appellerai les *lses dynamiques* de la mémoire, les modifications i primées aux éléments étant les bases statiques. On f'a peut-être remarquer que nos exemples supposent ès cas encore plus simples. Cela est vrai, mais nous ravons pas à nous en occuper. Ce que la mémoire conserve et reproduit, ce sont des états de conscience concrets, réels; nous avions donc à les considérer comme tels et à choisir nos exemples dans cet ordre d faits. Que l'analyse physiologique et l'analyse idéologique, chacune de leur côté, descendent jusqu'aux éléments ultimes, c'est une œuvre utile pour expliquer la genèse des états de conscience : ici, nous les considérons tout formés. Quand nous commençons à parler, nous employons quelques mots simples, plus tard des

. Forbes Winslow (*On the obscure Diseases of the Brain and Borders of the Mind*), p. 257, 4e édition, cite le cas d'un soldat I, ayant subi l'opération du trépan, perdit quelques portions d son cerveau. On s'aperçut quelque temps après qu'il avait oublié les nombres *cinq* et *sept*, et cela seulement. Il recouvra mémoire de ces deux nombres au bout de quelque temps.

lambeaux de phrase. Nous ignorons longtemps ce ces mots supposent des éléments plus simples; be coup l'ignorent toujours. La conscience qui est u parole intérieure, procède de même. Ce qui est sim pour elle est composé pour l'analyse. Mais il n'est douteux que ces états simples, qui sont l'alphabet de conscience, supposent eux-mêmes pour leur cons vation et leur reproduction certains complexus n veux. Les faits que nous avons cités plus haut (p. relativement à des lettres et à des syllabes en donn la preuve. En voici un autre plus curieux. « Un hom très instruit, dit Forbes Winslow, après une attaque fièvre aiguë, perdit absolument la connaissance de lettre F [1]. »

Si donc nous essayons de nous représenter u bonne mémoire et de traduire cette expression en t mes physiologiques, nous devons nous figurer un gra nombre d'éléments nerveux, chacun modifié d'u manière particulière, chacun faisant partie d'une as ciation et probablement apte à entrer dans plusieu chacune de ces associations renfermant les conditi d'existence des états de conscience. La mémoire a de des bases statiques et des bases dynamiques. Sa pu sance est en raison de leur nombre et de leur stabili

III

Nous allons étudier maintenant le caractère prop de la mémoire psychique, celui qui n'appartient qu

1. Ouvrage cité, p. 258. L'auteur ne nous dit pas s'il s'agit l'articulation ou du signe écrit ou des deux; ni si le mala guérit.

le, qui, sans rien changer à sa nature ni à ses condi-
ons organiques, en fait la forme la plus complexe,
plus haute et la plus instable de la mémoire. Ce
ıractère dans la langue de l'école s'appelle la « recon-
ıissance ». Je l'appellerai la localisation dans le temps,
ırce que ce terme n'implique aucune hypothèse et
ı'il n'est que la simple expression des faits.

Il est peu de questions que la méthode des « fa-
ıltés » ait embarrassées de plus de difficultés et d'ex-
ications factices. Il sera donc bon de dire d'abord en
ıu de mots comment, pour nous, la question se pose
se résout.

La localisation dans le temps (par exemple, se rappe-
r que tel accident nous est arrivé à telle époque et en
l endroit) n'est pas un acte primitif. Elle suppose,
tre l'état de conscience principal, des états secon-
ires variables en nombre et en degré qui, groupés
tour de lui, le déterminent. Pour nous, ce qui expli-
e le mieux le mécanisme de la « reconnaissance »,
st le mécanisme de la vision.

La distinction entre les perceptions primitives et les
rceptions acquises de la vue est devenue courante
puis Berkeley. On sait que la donnée primitive, c'est
surface colorée ; que les données secondaires sont la
rection, l'éloignement, la forme, etc. ; que la première
pend surtout de la sensibilité de la rétine ; que les se-
ndes dépendent surtout de la sensibilité musculaire
l'œil ; que par l'habitude le primitif et l'acquis se
ıt si bien fondus que, pour le sens commun, il n'y
là qu'un acte simple, immédiat, quoique l'analyse,
expériences, les cas pathologiques prouvent le con-
ire. — De même pour la mémoire. L'état de con-
ence primitif est d'abord donné comme simplement

existant; les états de conscience secondaires qui y ajoutent et qui consistent en rapports et en jugeme s, le localisent à une certaine distance dans la durée, n sorte que nous pouvons définir la mémoire : *vision dans le temps.*

Cette opération que, pour des raisons de cla s, nous venons d'indiquer en gros, doit être mainten. étudiée de près et en détail.

L'explication théorique de la localisation dans temps a pour point de départ la loi énoncée Dugald Stewart et si bien mise en lumière par Tai « Les actes d'imagination sont toujours accompag d'une croyance (au moins momentanée) à l'existe réelle de l'objet qui les occupe [1]. » Cette croyan qui existe à son plus haut degré dans l'hallucinati dans le vertige, dans le rêve (faute de percepti réelles qui la corrigent), existe, bien qu'à un de moindre, pour tous les états de conscience. Je ne p lerai pas du mécanisme par lequel l'état de conscie est dépouillé de sa réalité objective et réduit à pure conception de l'esprit. Je renvoie aux expli tions que M. Taine en a données [2].

Toutefois ce n'est pas là un souvenir. Tant qu'i image, quel qu'en soit le contenu (qu'elle représe une maison, ou une invention mécanique, ou un se ment), reste isolée et comme suspendue dans la co science, sans rapport avec d'autres états qui ont p nous une place fixe, sans pouvoir être logée par n

1. Dugald Stewart, *Philosophie de l'esprit humain*, trad. Pei t. I, p. 177. — Taine, *De l'intelligence*, 1re partie, livre II, ch § 3. On trouvera dans ce dernier livre un recueil de faits ne laissent aucun doute sur ce point.

2. *De l'intelligence*, en particulier 2e partie, livre I, ch. II.

elque part, nous n'y voyons qu'un état actuel. Mais rmi ces images quelques-unes ont la propriété, dès 'elles entrent dans la conscience, de pousser des ra- fications dans divers sens, de susciter des états qui rattachent au présent et grâce auxquels elles nous paraissent comme faisant partie d'une série plus ou ins longue qui aboutit au présent; en d'autres ter- s, elles sont localisées dans le temps.

Je ne rechercherai pas si c'est la mémoire qui rend lée du temps possible, ou si c'est l'idée du temps qui ıd la mémoire possible ; ni si le temps est une forme *riori* de l'esprit; ni si elle est explicable par une ge- e empirique. Ces questions relèvent d'une critique la connaissance, non d'une psychologie empirique. le-ci n'a pas à s'occuper de ces débats critiques ou ologiques. Elle constate à titre de fait que le temps plique la mémoire et que la mémoire implique le ps : cela lui suffit. Ce point admis, comment locali- s-nous dans le temps?

'héoriquement, nous n'avons qu'une manière de cédcr. Nous déterminons les positions dans le temps me les positions dans l'espace par rapport à un nt fixe, qui, pour le temps, est notre état présent. marquons que ce présent est un état réel, qui a sa ntité de durée. Si bref qu'il soit, il n'est pas, comme métaphores du langage portent à le croire, un ir, un rien, une abstraction analogue au point ma- matique : il a un commencement et une fin. De , son commencement ne nous apparaît pas comme commencement absolu : il touche à quelque chose quoi il forme continuité. Quand nous lisons (ou ndons) une phrase, au cinquième mot, par exem- il reste quelque chose du quatrième. Chaque état

de conscience ne s'efface que progressivement : il la
un prolongement analogue à ce que l'optique phy
logique appelle une image consécutive (et mieux enc
dans d'autres langues : *after-sensation*, *Nachem*
indung). Par ce fait, le quatrième et le cinquième
sont en continuité, la fin de l'un touche le commer
ment de l'autre. C'est là le point capital. Il y a
contiguité, non pas indéterminée, consistant en ce
deux bouts *quelconques* se touchent; mais en ce qu
bout *initial* de l'état actuel touche le bout *final* de l'
antérieur. — Si ce simple fait est bien compris, le
canisme *théorique* de la localisation dans le temps
du même coup, car il est clair que le passage
gressif peut se faire également du quatrième mo
troisième et ainsi de suite, et que, chaque état de
science ayant sa quantité de durée, le nombre des é
de conscience ainsi parcourus régressivement et
quantité de durée donnent la position d'un état q
conque par rapport au présent, son éloignement
le temps. Tel est le mécanisme théorique de la loc
sation : une marche régressive qui, partant du
sent, parcourt une série de termes plus ou m
longue.

Pratiquement, nous avons recours à des proce
plus simples et plus expéditifs. Nous faisons bien r
ment cette course régressive à travers tous les in
médiaires, rarement à travers la plupart. Notre
plification consiste tout d'abord dans l'emploi
points de repère. Je prends un exemple très vulgaire
30 novembre, j'attends un livre dont j'ai grand bes
Il doit venir de loin, et l'expédition demande au m
vingt jours. L'ai-je demandé en temps utile? A
quelques hésitations, je me souviens que ma dema

été faite la veille d'un petit voyage dont je peux xer la date d'une manière précise au dimanche 9 no- embre. Dès lors, le souvenir est complet. Si l'on ana- se ce cas, on voit que l'état de conscience principal - la demande du livre — est d'abord rejeté dans le ssé d'une manière indéterminée. Il éveille des états condaires : comparé à eux, il se place tantôt avant, ntôt après. « L'image voyage avec divers glissements avant, en arrière sur la ligne du passé ; chacune s phrases prononcées mentalement a été un coup bascule [1]. » A la suite d'oscillations plus ou moin- ngues, il trouve enfin sa place ; il est fixé, il est re- nnu. Dans cet exemple, le souvenir du voyage est ce e j'appelle un point de repère.

J'entends par point de repère un événement, un état conscience dont nous connaissons bien la position ns le temps, c'est-à-dire l'éloignement par rap- rt au moment actuel et qui nous sert à mesurer les tres éloignements. Ces points de repère sont des ts de conscience qui par leur intensité luttent mieux e d'autres contre l'oubli, ou par leur complexité t de nature à susciter beaucoup de rapports, à gmenter les chances de réviviscence. Ils ne sont pas isis arbitrairement, ils s'imposent à nous. Ils ont e valeur toute relative. Ils sont tels pour une heure, s pour un jour, pour une semaine, pour un mois ; is, mis hors d'usage, ils tombent dans l'oubli. Ils en général un caractère purement individuel, lques-uns cependant sont communs à une famille,

Taine, *De l'intelligence*, 2e partie, livre I, ch. II, § 7. On y ivera à propos d'un exemple analogue une excellente analyse nous dispense d'insister sur ce point.

à une petite société, à une nation. Si je ne me trompe ces points de repère forment, pour chacun de nous, di verses séries répondant à peu près aux divers événement dont notre vie se compose : occupations journalières évènements de famille, occupations professionnelles recherches scientifiques, etc., ces séries étant d'autan plus nombreuses que la vie de l'individu est plus va riée. Ces points sont comme des bornes kilométrique ou des poteaux indicateurs placés sur des routes, qui partant d'un même point, divergent dans différente directions. Il y a toutefois cette particularité que ce séries peuvent en quelque sorte se juxtaposer pour s comparer entre elles.

Reste à montrer comment ces points de repère per mettent de simplifier le mécanisme de la localisation L'événement que nous nommons point de repère, reve nant par hypothèse très souvent dans la conscience est très souvent comparé au présent quant à sa pos tion dans le temps, c'est-à-dire que les états intermé diaires qui les séparent sont éveillés plus ou moin nettement. Il en résulte que la position du point d repère est ou du moins semble (car nous verrons plu tard que tout souvenir implique une illusion) de mieu en mieux connue. Par la répétition, cette localisatio devient immédiate, instantanée, automatique. C'est u cas analogue à la formation d'une habitude. Les inte médiaires disparaissent, parce qu'ils sont inutiles. L série est réduite à deux termes, et ces deux terme suffisent, parce que leur éloignement dans le temps es suffisamment connu. Sans ce *procédé abréviatif*, sar la disparition d'un nombre prodigieux de termes, l localisation dans le temps serait très longue, très pé nible, restreinte à d'étroites limites. Grâce à lui, a

contraire, dès que l'image surgit, elle comporte une première localisation tout instantanée, elle est posée entre deux jalons, le présent et un point de repère quelconque. L'opération s'achève après quelques tâtonnements, souvent laborieuse, infructueuse et peut-être jamais précise.

Si le lecteur veut bien étudier ses propres souvenirs, je ne pense pas qu'il élève d'objections sérieuses contre ce qui précède. Il remarquera de plus combien ce mécanisme ressemble à celui par lequel nous localisons dans l'espace. Là aussi, nous avons des points de repère, des procédés abréviatifs, des distances parfaitement connues que nous employons comme unités de mesure.

Il n'est pas inutile non plus de faire voir en quelques mots que la localisation dans l'avenir se fait par un mécanisme analogue. Notre connaissance de l'avenir ne peut être qu'une copie du passé. Je n'y trouve que deux catégories de faits : les uns qui sont une reproduction pure et simple de ce qui a eu lieu aux mêmes époques, dans les mêmes endroits, dans les mêmes circonstances; les autres qui consistent en inductions, déductions, conclusions tirées du passé, mais produites par le travail logique de l'esprit. En dehors de ces deux catégories, tout est possible, mais tout est inconnu.

Évidemment, la première classe de faits est celle qui ressemble le plus à la mémoire, parce qu'elle est une simple reproduction de ce qui a été. Un homme a l'habitude d'aller tous les ans passer le mois de septembre dans une maison de campagne. En plein hiver, il la revoit avec ses alentours, ses habitants, son train de vie. Cette image flotte d'abord indéterminée; elle est

également matière à souvenir et à avenir. D'abord elle s'éloigne du présent, puis elle glisse après l'hiver, le printemps, l'été; enfin elle se localise. Le cours de l'année avec sa succession de saisons, de fêtes, ses changements d'occupations, fournit des points de repère. Ce mécanisme ne diffère de celui de la mémoire qu'en un point : c'est que nous passons du bout *final* du présent au bout *initial* de l'état suivant. Nous n'allons pas, comme pour le souvenir, d'un commencement à une fin, mais bien d'une fin à un commencement. Nous parcourons, dans cet ordre invariable, théoriquement tous les états intermédiaires, pratiquement quelques points de repère. Le mécanisme est donc le même que pour la mémoire; seulement, il fonctionne dans un autre sens.

En somme, si nous laissons de côté les explications verbales, nous trouvons que la « reconnaissance » n'est pas une « faculté », mais un fait, et que ce fait résulte d'une somme de conditions. Aussi la « reconnaissance », la localisation dans le temps varie au gré de ces conditions à tous les degrés possibles. Au plus haut degré sont les points de repère; au-dessous, des souvenirs vifs, précis, casés presque aussi vite; au-dessous, ceux qui causent des hésitations, exigent un temps appréciable; plus bas encore, les reconnaissances laborieuses et qui n'aboutissent qu'à force d'essais et de stratagèmes; enfin dans quelques cas, le travail n'aboutit pas, et notre indécision se traduit par des phrases de ce genre : « Il me semble que j'ai vu cette figure ! » — « Ai-je rêvé cela? » Encore un pas, et la localisation est nulle; l'image, dépouillée de ses tenants et aboutissants, roule à l'état vagabond, sans feu ni lieu. Il y a de nombreux exemples de ce dernier cas,

et ils se rencontrent là où l'on s'attendrait le moins à les trouver. Par l'effet de la maladie ou de la vieillesse, des hommes célèbres ne reconnaissent pas leurs œuvres les plus personnelles. A la fin de sa vie, Linné prenait plaisir à lire ses propres œuvres, et quand il était lancé dans cette lecture, oubliant qu'il en était l'auteur, il s'écriait : « Que c'est beau! que je voudrais avoir écrit cela! » — On raconte un fait analogue au sujet de Newton et de la découverte du calcul différentiel. — Walter Scott vieillissant était sujet à ces sortes d'oublis. On récita un jour devant lui un poème qui lui plut; il demanda le nom de l'auteur : c'était un chant de son *Pirate*. Ballantyne, qui lui a servi de secrétaire et a écrit sa vie, expose avec les détails les plus précis comment *Ivanhoe* lui fut en grande partie dicté pendant une maladie aiguë. Le livre était achevé et imprimé avant que l'auteur pût quitter le lit. Il n'en avait gardé aucun souvenir, sauf de l'idée-mère du roman, qui était antérieure à sa maladie.

Dans un cas cité par Forbes Winslow, l'image semble tout près d'être reconnue, localisée; elle est sur la limite, un appoint très minime aurait suffi, mais il a manqué : « Le poète Rogers, âgé de quatre-vingt-dix ans, se promenait en voiture avec une dame. Celle-ci l'interrogeait sur une autre dame dont il ne pouvait se souvenir. Il fit arrêter et appela le domestique : Est-ce que je connais Mme M....? — La réponse fut affirmative. Ce fut un moment pénible pour nous deux. Alors il me prit par la main et me dit : N'ayez souci, ma chère, je n'en suis pas encore réduit à faire arrêter la voiture pour demander si je vous connais[1]. »

1. Laycock, *A chapter on some organic laws of personal and ancestral memory*, p. 19; Carpenter, *Mental Physiology*, 444;

Un fait beaucoup plus instructif pour nous est rapporté par Macaulay dans l'un de ses *Essays* consacré à Wycherley. Sa mémoire, dit-il, était à la fois extrêmement puissante et extrêmement faible, au déclin de sa vie. Si on lui lisait quelque chose dans la soirée, il se réveillait le lendemain matin l'esprit plein des pensées et des expressions entendues la veille; et il les écrivait de la meilleure foi du monde, sans se douter qu'elles ne lui appartenaient pas. Ici le mécanisme de la mémoire est nettement scindé en deux : la pathologie nous en fait l'analyse. Interprétant ce cas d'après ce qui a été exposé plus haut, nous dirons : La modification imprimée aux cellules cérébrales a persisté ; les associations dynamiques des éléments nerveux sont restées stables; l'état de conscience attaché à chacune d'elles a surgi; ces états de conscience se sont réassociés et reconstitués en séries (phrases ou vers). Puis l'opération mentale s'arrête brusquement. Ces séries n'éveillent aucun état secondaire ; elles demeurent isolées, sans rapports qui les rattachent au présent et les en éloignent, sans rien qui les situe dans le temps. Elles restent à l'état d'images et elles semblent nouvelles, parce qu'aucun état concomitant ne leur imprime la marque du passé.

La localisation dans le temps est si peu un acte simple, primitif, instantané, que très souvent elle exige un intervalle appréciable, même pour la conscience. Dans les cas où elle paraît instantanée, sa rapidité est un résultat de l'habitude. L'œil juge de même la distance des objets, et il est probable que pour une

Ballantyne, *Life of Walter Scott*, ch. XLIV; Spring, *Symptomatologie*, t. II, p. 530; Forbes Winslow, Ouvrage cité, p. 247.

mémoire naissante, comme pour une vision naissante, nulle localisation n'est instantanée [1].

Nous n'avons trouvé, en définitive, dans la plus haute forme de la mémoire, qu'une opération nouvelle, la localisation dans le temps. Pour en finir, il nous reste à montrer le caractère *relativement illusoire* de cette opération.

Je me rappelle en ce moment sous une forme très vive une visite que j'ai faite il y a un an dans un vieux château de la Bohême. Cette visite avait duré deux heures. Aujourd'hui, je la refais facilement en imagination : j'entre par l'immense porte, je traverse dans leur ordre les cours, les galeries, les salles, les chapelles superposées; je revois leurs fresques et leurs décorations originales; je m'oriente assez bien dans le dédale de ce vieux château, jusqu'à ma sortie; mais il m'est impossible de me représenter la durée de cette visite comme égale aux deux heures qui viennent de s'écouler. Elle m'apparaît comme beaucoup plus courte et la différence sera bien plus grande encore si les deux heures qui finissent ont été dépensées dans quel-

1. Remarquons encore ce qui arrive pour les événements dont la répétition a été fréquente. J'ai fait une centaine de fois le voyage de Paris à Brest. Toutes ces images se recouvrent, forment une masse indistincte, à proprement parler un même état vague. Dans le nombre, les voyages liés à quelque événement important, heureux ou malheureux, m'apparaissent seuls comme des souvenirs : ceux-là seuls qui éveillent des états de conscience secondaires sont localisés dans le temps, sont reconnus. On a dû remarquer que notre explication du mécanisme de la « reconnaissance » s'accorde avec celle qui est donnée dans le traité de l'*Intelligence*, 2e partie, livre I, ch. II, § 6.

que visite analogue ou dans quelque société agréable Si nous déclarons les deux périodes égales, c'est sur la foi des horloges et malgré le témoignage de la conscience.

Tout souvenir, si net qu'il soit, subit un énorme raccourcissement. Ce fait est indiscutable et il se produit toujours. Des expériences scientifiques appliquées à des cas très simples, où les chances d'erreur sont très petites, confirment cette loi. Vierordt a montré que, si nous cherchons à nous représenter des fractions de seconde, notre représentation de cette fraction de la durée est toujours trop grande ; le contraire se produit lorsqu'il s'agit de plusieurs minutes ou de plusieurs heures. Pour étudier la durée de ces petits intervalles il faisait observer pendant quelque temps les battements d'un métronome ; puis l'observateur devait à lui tout seul reproduire des battements aussi rapides que ceux qu'il avait entendus. Or l'intervalle des battements imités devenait trop long quand l'intervalle réel était court, trop court quand l'intervalle réel était long[1].

Avec la complexité des états de conscience, l'erreur augmente encore. Ce qu'il y a de plus embarrassant, c'est que ce raccourcissement ne se fait suivant aucune loi appréciable. On ne peut pas dire qu'il est proportionnel à l'éloignement. On doit même dire qu'il ne l'est pas. Si je me représente mes dix dernières années par une ligne longue d'un mètre, la dernière année s'étend sur trois ou quatre décimètres ; la cinquième,

1. Vierordt, *Der Zeitsinn nach Versuchen*, 36-111. Expériences analogues de H. Weber sur les perceptions visuelles. *Tastsinn und Gemeingefühl*, 87. Voir aussi *Handbuch der Physiologie*, herausgegeben v. Hermann, 1879, t. II, 2e partie, p. 282.

riche en événements, s'étend sur deux décimètres; les huit autres se resserrent sur ce qui reste.

En histoire, la même illusion a lieu. Certains siècles paraissent plus longs, et, si je ne me trompe, la période qui va de nos jours à la prise de Constantinople paraît plus longue que celle qui va de cet événement à la première croisade, quoique les deux soient à peu près égales chronologiquement. Cela vient probablement de ce que la première période nous est mieux connue et que nous y mêlons nos souvenirs personnels.

A mesure que le présent rentre dans le passé, les états de conscience disparaissent et s'effacent. Revus à quelques jours de distance, il n'en reste rien ou peu de chose : la plupart ont sombré dans un néant d'où ils ne sortiront plus et ils ont emporté avec eux la quantité de durée qui leur était inhérente; par suite un déchet d'états de conscience est un déchet de temps. Or les procédés abréviatifs dont nous avons parlé supposent ce déchet. Si, pour atteindre un souvenir lointain, il nous fallait suivre la série entière des termes qui nous en séparent, la mémoire serait impossible, à cause de la longueur de l'opération [1].

Nous arrivons donc à ce résultat paradoxal qu'une

1. Abercrombie (*Essay on intellectual Powers*, p. 101) nous en fournit une preuve : « Le Dr Leyden avait une faculté extraordinaire pour apprendre les langues, et il pouvait répéter très exactement un long *Act* du Parlement ou quelque document semblable qu'il n'avait lu qu'une fois. Un ami le félicitant de ce don remarquable, il répondit que, loin d'être un avantage, c'était souvent pour lui un grand inconvénient. Il expliqua que, lorsqu'il voulait se rappeler un point particulier dans quelque chose qu'il avait lu, il ne pouvait le faire qu'en se répétant à lui-même la totalité du morceau *depuis le commencement*, jusqu'à ce qu'il arrivât au point dont il désirait se souvenir. »

condition de la mémoire, c'est l'oubli. Sans l'oubli total d'un nombre prodigieux d'états de conscience et l'oubli momentané d'un grand nombre, nous ne pourrions nous souvenir. L'oubli, sauf dans certains cas, n'est donc pas une maladie de la mémoire, mais une condition de sa santé et de sa vie. Nous trouvons ici une analogie frappante avec les deux processus vitaux essentiels. Vivre, c'est acquérir et perdre; la vie est constituée par le travail qui désassimile autant que par celui qui fixe. L'oubli, c'est la désassimilation.

Un deuxième résultat (et celui-ci nous ramène aux fonctions visuelles), c'est que la connaissance du passé ressemble à un tableau aux perspectives lointaines, à la fois trompeur et exact et qui tire son exactitude de l'illusion même. Si, par une hypothèse irréalisable, nous pouvions comparer notre passé réel tel qu'il a été, fixé pour nous objectivement, avec la représentation subjective que nous en donne notre mémoire; nous verrions que cette copie consiste en un système particulier de projection : chacun de nous s'oriente sans peine dans ce système, parce qu'il le crée.

IV

Nous venons de monter par échelons jusqu'au plus haut degré de la mémoire; il nous faut maintenant suivre l'ordre inverse et revenir progressivement à notre point de départ. Ce retour est nécessaire pour montrer une seconde fois que la mémoire consiste en un processus d'organisation à degrés variables, compris entre deux limites extrêmes : l'état nouveau, l'enregistrement organique.

Il n'y a pas de forme de l'activité mentale qui témoigne plus hautement en faveur de la théorie de l'évolution. De ce point de vue, et de celui-là seul, on comprend la nature de la mémoire; on comprend que son étude ne doit pas être seulement une physiologie, mais encore plus une morphologie, c'est-à-dire une histoire de ses transformations.

Reprenons donc la question au point où nous l'avons laissée. Une acquisition nouvelle de l'esprit plus ou moins complexe est ravivée pour la première ou la seconde fois. Ces souvenirs sont les éléments les plus instables de la mémoire, si instables que beaucoup disparaissent à jamais : tels sont la plupart des faits qui se présentent à nous tous les jours, à toute heure. Quelque nets et quelque intenses que soient ces souvenirs, ils ont un minimum d'organisation. Mais, à chaque retour volontaire ou involontaire, ils gagnent en stabilité; la tendance à l'organisation s'accentue.

Au-dessous de ce groupe de souvenirs pleinement conscients et non organisés, se trouve le groupe des souvenirs conscients et à demi organisés, par exemple, une langue que nous sommes en train d'apprendre, une théorie scientifique ou un art manuel que nous ne possédons qu'à demi. Ici, le caractère très individuel du premier groupe s'efface; le souvenir devient de plus en plus impersonnel; il s'objective. La localisation dans le temps disparaît parce qu'elle est inutile. Çà et là, quelques termes isolés ramènent avec eux des impressions personnelles qui les localisent. Je me souviens d'avoir appris tel mot allemand ou anglais, dans telle ville, dans telle circonstance. C'est comme une *survivance*, une marque d'un état antérieur, une empreinte originelle. Peu à peu, elle s'efface, et ce terme

prend le caractère banal et impersonnel de tous les autres.

Cette connaissance d'une science, d'une langue, d'un art s'affermit de plus en plus. Elle se retire progressivement de la sphère psychique, pour se rapprocher de plus en plus de la mémoire organique. Telle est pour un adulte la mémoire de sa langue maternelle.

Au-dessous, nous tombons dans la mémoire complètement organisée et à peu près inconsciente : celle d'un musicien habile, d'un ouvrier rompu à son métier, d'une danseuse accomplie. Et pourtant tout cela a été de la mémoire au sens rigoureux et ordinaire du mot, de la mémoire pleinement consciente.

On peut descendre plus bas encore. L'exercice de chacun de nos sens (voir, palper, marcher, etc.) suppose une mémoire complètement organisée. Elle fait si bien corps avec nous que la plupart des hommes n'ont jamais soupçonné en quelle mesure tout cela est acquis. Il en est de même d'une foule de jugements de la vie commune. « Personne ne dit qu'il se *rappelle* que l'objet qu'il regarde a un côté opposé ou qu'une certaine modification de l'impression visuelle implique une certaine distance, ni qu'un mouvement des jambes le fera avancer, ni que l'objet qu'il voit se mouvoir est un animal vivant. On considérerait comme un abus de langage de demander à un autre s'il se rappelle que le soleil brille, que le feu brûle, que le fer est dur, que la glace est froide [1]. » Et pourtant, nous

1. Herbert Spencer, *Principes de psychologie*, t. I, 4e partie ch. VI. Ce chapitre est très important à lire pour la mémoire considérée au point de vue de l'évolution.

répétons, dans une intelligence naissante, tout cela a é de la mémoire au sens strict.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que ce qui précède t une esquisse tout idéale, un schéma. Il serait double-ent illusoire de vouloir découper en tranches nettes ıe évolution qui se fait par transitions insensibles et ıi de plus varie chez chaque individu.

Peut-on aller encore plus loin? On le pourrait. Au-ssous des réflexes composés qui représentent la émoire organique à son plus bas terme, il y a les lexes simples. On peut admettre que ces réflexes, i résultent d'une disposition anatomique innée, ont é eux-mêmes acquis et fixés par des expériences sans mbre dans l'évolution des espèces. On passerait ısi de la mémoire individuelle à l'hérédité, qui est ıe *mémoire spécifique*. Il suffit d'indiquer cette hypo-ese.

En somme, on voit qu'il est impossible de dire où mémoire — soit psychique, soit organique — finit. ns ce que nous désignons sous ce nom collectif de moire, il y a des séries ayant tous les degrés d'or-ıisation, depuis l'état naissant jusqu'à l'état parfait. y a un passage incessant de l'instable au stable; de 'at de conscience, acquisition mal assurée, à l'état ganique, acquisition fixe. Grâce à cette marche con-ıelle vers l'organisation, une simplification, un ordre ait dans les matériaux, qui rend possible une forme pensée plus haute. Réduite à elle seule et sans con-poids, elle tendrait à l'anéantissement progressif de a-onscience, elle ferait de l'homme un automate.

upposons, par une hypothèse irréalisable, qu'un e humain adulte soit placé dans des conditions telles ı tout état de conscience nouveau — perceptions,

idées, images, sentiments, désirs — lui fasse défa
les séries d'états de conscience qui constituent cha
forme de l'activité psychique finiraient à la lon
par s'organiser si bien qu'on ne trouverait plus
lui qu'un automate à peine conscient. — Les esp
bornés et routiniers réalisent cette hypothèse en
certaine mesure. Confinés dans un cercle étroit d
ils ont écarté autant que possible le nouveau et l'
prévu, ils tendent vers l'état de stabilité parfaite;
deviennent « machines en tout » ; pour la plus gra
partie de leur vie, la conscience est un superflu.

Après avoir retourné notre sujet en tout sens, nous
venons donc à notre proposition du début : La mém
consciente n'est qu'un cas particulier de la mém
biologique. Nous pouvons, par des considérations d
autre ordre, faire voir une fois de plus que la mém
est liée aux conditions fondamentales de la vie.

Toutes les formes de la mémoire, de la plus haut
la plus basse, ont pour support des associations dy
miques entre les éléments nerveux et des modificati
particulières de ces éléments, tout au moins des c
lules. Ces modifications, résultant de l'impression p
mière, ne sont pas conservées dans une matière ine
elles ne ressemblent pas au cachet imprimé sur la c
Elles sont déposées dans une matière vivante. Or, t
les tissus vivants sont en état de rénovation molé
laire continue, le tissu nerveux plus qu'aucun aut
et, dans le tissu nerveux, la substance grise plus
la substance blanche, comme le prouve l'excess
abondance des vaisseaux sanguins qui la baigne.
Puisque les modifications persistent, il faut que l'

ort des nouveaux matériaux, que l'arrangement des ouvelles molécules reproduise exactement le type de lles qui sont remplacées. La mémoire dépend direc- nent de la *nutrition*.

Mais les cellules n'ont pas seulement la propriété de nourrir. Elles sont douées, au moins pendant une rtie de leur vie, de la faculté de se reproduire, et us verrons plus tard comment ce fait explique cer- ns rétablissements de la mémoire. De l'avis de tous physiologistes, cette reproduction n'est d'ailleurs 'une forme de la nutrition. La base de la mémoire donc la nutrition, c'est-à-dire le processus vital par cellence.

Je n'insiste pas pour le moment sur cette question. and nous aurons parlé des désordres de la mémoire, ses excitations et de ses dépressions, de ses sus- nsions momentanées, de ses disparitions et de ses ours brusques, de ses affaiblissements progressifs, us pourrons y revenir avec profit; alors le rôle ca- al de la nutrition se révélera de lui-même. Jusqu'ici, us nous en sommes tenus aux préliminaires de notre et : la mémoire à l'état sain. Il est temps de l'étu- r à l'état morbide. La pathologie de la mémoire mplète sa physiologie; nous verrons si elle la con- me.

CHAPITRE II

LES AMNÉSIES GÉNÉRALES

Les matériaux pour l'étude des maladies de la m-
moire sont abondants. Ils se trouvent épars dans s
livres de médecine, dans les traités de maladies m-
tales, dans les écrits de divers psychologues. On p
sans trop de peine les rassembler; on a ainsi sous
main un recueil suffisant d'observations. Le difficile
de les classer, de les interpréter, d'en tirer quelq
conclusions sur le mécanisme de la mémoire. A
égard, les faits recueillis sont d'une valeur très inéga
les plus extraordinaires ne sont pas les plus instructi
les plus curieux ne sont pas les plus lumineux. Les
decins à qui nous les devons pour la plupart ne les
guère décrits et étudiés qu'en vue de leur art. Un
sordre de la mémoire n'est pour eux qu'un symptôm
ils le notent à ce titre; ils s'en servent pour établir
diagnostic et un pronostic. De même pour la class
cation : ils se contentent de rattacher chaque
d'amnésie à l'état morbide dont il est l'effet : ramoll
sement, hémorrhagie, commotion cérébrale, into
cation, etc , etc.

Pour nous, au contraire, les maladies de la mémoire vent être étudiées en elles-mêmes, à titre d'états chiques morbides qui peuvent nous faire mieux nprendre l'état sain. Quant à leur classification, ıs en sommes réduits à la faire d'après les ressemnces et les différences. Nous n'en savons pas assez g pour essayer une classification naturelle, c'est-à-e d'après les causes. Je dois donc déclarer, pour venir toute objection, que la classification qui va ıvre n'a d'autre but que de mettre un peu d'ordre ıs la masse confuse et hétérogène des faits, et que ne me dissimule pas qu'à beaucoup d'égards elle arbitraire.

Les désordres de la mémoire peuvent être limités à seule catégorie de souvenirs et laisser le reste ıct, en apparence au moins : ce sont les désordres *tiels*. D'autres, au contraire, affectent la mémoire t entière sous toutes ses formes, coupent en deux ou sieurs tronçons notre vie mentale, y creusent des ıus que rien ne comble ou bien la démolissent en alité par action lente : ce sont les désordres *généx*.

Nous distinguerons donc d'abord deux grandes clas- : les maladies générales et les maladies partielles de némoire. Les premières seules feront l'objet de ce pitre. Nous les étudierons sous les titres suivants : amnésies *temporaires ;* 2° amnésies *périodiques;* mnésies *à forme progressive*, les moins curieuses et plus instructives; 4° nous terminerons par quelques ts sur l'amnésie *congénitale*.

I

Les amnésies temporaires procèdent le plus souv
par invasion brusque et finissent de même d'une r-
nière inopinée. Elles embrassent une période de te
qui peut varier de quelques minutes à quelques ann
Les cas les plus courts, les plus nets, les plus co-
muns se rencontrent dans l'*épilepsie*.

Les médecins ne sont d'accord ni sur la nature, ni
le siège, ni sur les causes de cette maladie. Ce problè
n'est ni de notre sujet ni de notre compétence. Il n
suffit de savoir que tous les auteurs sont unanime à
reconnaître trois formes : le grand mal, le petit ma
le vertige; qu'ils les considèrent moins comme des -
riétés distinctes que comme des degrés d'un même é
morbide; qu'enfin plus l'attaque est modérée dans s
manifestations extérieures, plus elle est funeste p
l'intelligence. L'accès est suivi d'un désordre men
qui peut se traduire aussi bien par de simples biz-
reries et des actes ridicules que par des crimes. T
ces actes ont un caractère commun que Hughlin
Jackson désigne sous le nom d'*automatisme mental*.
ne laissent aucun souvenir, sauf dans quelques cas,
il reste quelques traces de mémoire extrêmem
faible.

Un malade, en consultation chez son médecin,
pris d'un vertige épileptique. Il se remet aussit
mais il a oublié qu'il vient de payer un moment av
l'attaque [1]. — Un employé de bureau se retrouve

1. Les faits cités sont empruntés pour la plupart au mém
de Hughlings Jackson publié dans le *West Riding Asylum*.

n pupitre, les idées un peu confuses, sans autre ma-
lise. Il se souvient d'avoir commandé son dîner au
staurant; à partir de ce moment, tout souvenir lui fait
faut. Il revient au restaurant; il apprend qu'il a
ngé, qu'il a payé, qu'il n'a pas paru indisposé et
'il s'est remis en marche vers son bureau. Cette
sence avait duré environ trois quarts d'heure. —
autre épileptique, pris d'une attaque, tombe dans
e boutique, se relève et s'enfuit en laissant son cha-
au et son carnet. On me retrouva, dit-il, à un demi-
omètre de là; je demandais mon chapeau dans
tes les boutiques; mais je n'avais pas conscience de
que je faisais, et je ne revins à moi qu'au bout de
minutes en arrivant au chemin de fer. — Trous-
au rapporte le cas d'un magistrat qui, siégeant à
'hôtel de ville de Paris, comme membre d'une société
vante, sortait nu-tête, allait jusqu'au quai et reve-
it à sa place prendre part aux discussions, sans
un souvenir de ce qu'il avait fait.

Souvent le malade continue pendant la période
utomatisme les actes auxquels il se livrait au mo-
nt de l'accès, ou bien il parle de ce qu'il vient de
. Nous en avons donné des exemples dans le pré-
dent chapitre. — Rien n'est moins rare que des ten-
ives infructueuses de suicide dont il ne reste, après
vertige épileptique, aucune trace dans la mémoire.
il en est de même pour les tentatives criminelles.
cordonnier, pris de manie épileptique le jour de
mariage, tue son beau-père à coups de tranchet.

s, traduit dans la *Revue scientifique* du 19 février 1876, et
travail de Falret sur l'état mental des épileptiques dans les
hives de médecine, décembre 1860, avril et octobre 1861.

Revenu à lui au bout de quelques jours, il n'avait la plus légère connaissance de ce qu'il avait fait [1].

Voilà assez d'exemples pour que le lecteur pu comprendre la nature de l'amnésie épileptique mi que par des descriptions générales. Une certaine riode d'activité mentale est comme si elle n'avait été : l'épileptique ne la connaît que par le témoign d'autrui ou par de vagues conjectures. Tel est le f Quant à son interprétation psychologique, il y a d hypothèses possibles.

On peut admettre : ou bien que la période d'au matisme mental n'a été accompagnée d'aucune c science : en ce cas, l'amnésie n'a pas besoin d'é expliquée ; rien n'ayant été produit, rien ne peut é conservé ni reproduit ; — ou bien il y a eu conscier mais à un degré si faible, que l'amnésie s'ensuit. crois que cette deuxième hypothèse est la vraie d un grand nombre de cas.

D'abord, à s'en tenir au raisonnement seul, il difficile d'admettre que des actes fort compliqu adaptés à *différents* buts, s'accomplissent sans quel conscience au moins intermittente. Qu'on fasse au large qu'on voudra la part de l'habitude, il faut b reconnaître que, si là où il y a uniformité d'action conscience tend à disparaître, là où il y a divers elle tend à se produire.

Mais le raisonnement ne peut donner que des pos bilités : l'expérience seule décide. Or il y a des fa qui prouvent l'existence d'une certaine conscienc même dans ces cas extrêmement nombreux, où le m lade ne garde aucun souvenir de son accès. « Quelqu

1. Voir aussi Morel, *Traité des maladies mentales*, p. 695.

leptiques, interpellés pendant leur crise d'une ma-
re brusque avec le ton du commandement, répon-
ıt aux questions d'une voix brève et en criant.
ccès fini, ils ne se souviennent ni de ce qui leur a
dit, ni de ce qu'ils ont répondu. — Un enfant à qui
ı faisait respirer pendant ses accès de l'éther ou
l'ammoniaque dont l'odeur lui était insupportable
ıit avec rage : Va-t'en, va-t'en, va-t'en ! et l'accès
niné, ignorait qu'il l'eût eu. » — « Quelquefois, les
eptiques parviennent, avec beaucoup d'efforts, à
ouver dans leur mémoire plusieurs faits qui se sont
duits pendant leur accès, surtout ceux qui ont eu
dans les derniers moments..... Ils sont alors dans
état comparable à celui où l'on sort d'un rêve pé-
ie. Les principales circonstances de l'accès leur ont
ɔord échappé ; ils commencent par nier les faits
ɔn leur impute ; peu à peu, ils se rappellent un
ain nombre de détails qu'ils semblaient d'abord
ir oubliés [1]. »

i, dans ces cas, les circonstances permettent d'af-
ıer qu'il y a eu conscience, nous pouvons croire
ı témérité qu'il en est de même dans beaucoup
atres. Je ne veux d'ailleurs pas soutenir que cela ait
toujours. Le magistrat dont il a été question plus
at se dirigeait assez bien pour éviter les obstacles,
oitures et les passants : ce qui dénote une certaine
ɔscience ; mais dans un cas analogue, rapporté par
hlings Jackson, le malade est renversé par un
nibus et manque une autre fois de faire une chute
ıs la Tamise.

ɔmment donc expliquer l'amnésie dans les cas où

[1] Trousseau, *Leçons cliniques*, t. II, p. 114. Falret, *loc. cit.*

il y a eu des états de conscience? Par la faible extrême de ces états. L'état de conscience ne se fi, en définitive, que par deux moyens : l'intensité, la pétition ; ce dernier moyen se ramène à l'autre, pu que la répétition est une somme de petites intensi. Ici, il n'y a ni intensité ni répétition. Le désor mental qui suit l'accès me paraît très bien défini Jackson lorsqu'il l'appelle « un rêve épileptique ». de ses malades, âgé de dix-neuf ans et peu suspect dogmatiser sur la question, a trouvé spontanément a même expression. « A la suite de son accès, il se c cha. Une fois couché, il dit (parlant à un ami imaginaire) : Attends un instant, William, je viens. Il c cendit, ouvrit les portes, sortit en chemise. Le froid pavé le fit revenir à lui ; alors son père le touc. Il dit : Ah ! très bien, *j'ai fait un rêve* , et il se coucha. »

Rapprochons du rêve l'état mental des épileptiqs pour aller du connu à l'inconnu. Rien de plus qent que les rêves dont le souvenir disparaît immédtement. Nous nous éveillons pendant la nuit ; le s venir du rêve interrompu est très net ; le lendema, il n'en reste plus aucune trace. Cela est encore ps frappant au moment du réveil. Nos songes nous apraissent alors avec beaucoup de vivacité ; une he e après, ils sont effacés pour jamais. A qui n'est-il s arrivé de se perdre en vains efforts pour se rappe un rêve de la nuit précédente dont on ne sait ps rien, sinon qu'on l'a eu ?

L'explication est simple. Les états de conscience i constituent le rêve sont extrêmement faibles. Ils raissent forts, non parce qu'ils le sont en réalité, ms parce qu'aucun état fort n'existe pour les rejeter

:ond plan. Dès que l'état de veille recommence, tout remet à sa place. Les images s'effacent devant les :ceptions, les perceptions devant un état d'attention ıtenue, un état d'attention soutenue devant une e fixe. En somme, la conscience pendant la plupart ; rêves a un minimum d'intensité.

La difficulté est donc d'expliquer pourquoi, pendant ɔériode qui suit l'accès épileptique, la conscience ıbe à un minimum. Ni la physiologie ni la psycho-:ie ne peuvent le faire, puisqu'elles ignorent la con-on de la genèse de la conscience. Le cas est d'au-t plus embarrassant que l'amnésie est liée au délire leptique, à lui seul. Voici en effet ce qui arrive chez sujets qui sont à la fois alcooliques et épileptiques. malade pendant le jour est pris d'une crise épilep-ıe ; il brise tout ce qui est à sa portée, se livre à actes de violence. Après une courte période de ission, il est pris pendant la nuit de délire al-:lique caractérisé, comme on le sait, par des visions ifiantes. Le lendemain, revenu à lui, il se rappelle ı le délire de la nuit ; il n'a aucun souvenir du dé-ı de la journée [1].

y a encore une autre difficulté. Si l'amnésie vient a faiblesse des états de conscience primitifs, com-t se fait-il que ces états, si faibles par hypothèse, rminent des actes? — Suivant Hughlings Jackson, hutomatisme mental provient d'un excès d'action centres nerveux inférieurs qui se substituent aux ıres supérieurs ou centres dirigeants. » Nous n'au-os ici qu'un cas particulier d'une loi physiologique connue : Le pouvoir excito-moteur des centres

1 Magnan. Clinique de Sainte-Anne. 3 mars 1879.

réflexes augmente, quand leur connexion avec les centres supérieurs est rompue [1].

Restreignons-nous au problème psychologique : il est possible d'y répondre. Si l'on s'obstine à faire de la conscience une « force » existant et agissant par elle-même, tout devient obscur. Mais si l'on admet, comme nous l'avons dit dans le précédent chapitre, que la conscience est l'accompagnement d'un état nerveux, lequel reste l'élément fondamental, tout devient clair. Il n'y a du moins aucune contradiction à admettre qu'un état nerveux, suffisant pour déterminer certains actes, soit insuffisant pour éveiller la conscience. La production d'un mouvement et celle d'un état de conscience sont deux faits distincts et indépendants ; les conditions d'existence de l'une ne sont pas celles de l'autre.

Remarquons pour terminer que la conséquence fatale des accès épileptiques répétés, surtout sous la forme de vertige, est l'affaiblissement progressif de la mémoire dans sa totalité. Cette forme d'amnésie sera étudiée plus loin.

Nous passons maitenant à des cas d'amnésie temporaire d'un caractère destructeur. Dans les exemples précités, le capital accumulé jusqu'au moment de la maladie n'est pas entamé : il arrive seulement que

1. « Un caractère très important de la manie épileptique (Falret (*loc. cit*), c'est la ressemblance absolue de tous les accès chez le même malade, non seulement dans leur ensemble, mais encore dans chacun de leurs détails... Le même malade exprime les mêmes idées, profère les mêmes paroles, se livre aux mêmes actes. Il y a une surprenante uniformité dans tous les accès »

uelque chose qui a été dans la conscience ne reste
as dans la mémoire. Dans les cas qui vont suivre, une
artie du capital est perdu. Ces cas sont les plus frap-
ants pour l'imagination. Il est possible qu'un jour,
vec les progrès de la physiologie et de la psychologie,
s nous en apprennent beaucoup sur la nature de la
émoire. Pour le moment, ils ne sont pas les plus ins-
ructifs, — à mes yeux du moins et sans vouloir pré-
ıger ce qu'ils révéleront aux autres.

Ces cas diffèrent beaucoup entre eux. Tantôt la
uspension de la mémoire part du début de la maladie
our s'étendre en avant, tantôt elle recule un peu
ur les derniers événements passés ; le plus souvent,
lle s'étend dans les deux sens, en avant et en arrière.
uelquefois la mémoire revient d'elle-même, brusque-
ıent, quelquefois lentement et avec un peu d'aide ;
ıelquefois la perte est absolue, il faut procéder à
ıe rééducation complète. Nous allons donner des
:emples de tous ces cas.

« Une jeune femme, mariée a un homme qu'elle ai-
ıait passionnément, fut prise en couches d'une longue
ncopé à la suite de laquelle elle avait perdu la mé-
ıoire du temps qui s'était écoulé depuis son mariage
ı:lusivement. Elle se rappelait très exactement tout
l reste de sa vie jusque-là..... Elle repoussa avec
eroi dans les premiers instants son mari et son enfant
q'on lui présentait. Depuis, elle n'a jamais pu recou-
v r la mémoire de cette période de la vie ni des évé-
nments qui l'ont accompagnée. Ses parents et ses
a is sont parvenus, par raison et par l'autorité de leur
téıoignage, à lui persuader qu'elle est mariée et
q elle a un fils. Elle les croit, parce qu'elle aime mieux
p ıser qu'elle a perdu le souvenir d'une année que de

les croire tous des imposteurs. Mais sa conviction, s
conscience intime n'y est pour rien. Elle voit là so
mari et son enfant sans pouvoir s'imaginer par quel
magie elle a acquis l'un et donné le jour à l'autre [1].

Nous avons là un exemple d'amnésie irréparabl
s'étendant en arrière seulement. Quant à sa raiso
psychologique, on peut la trouver également dans ur
destruction des résidus et dans une impossibilité de
reproduction. Dans le cas suivant, rapporté par Lay
cock, l'amnésie ne s'étend qu'en avant et ne peut êt
attribuée par conséquent qu'à une impossibilité po
les états de conscience d'être enregistrés et conservé
Le mécanicien d'un navire à vapeur tombe sur le dos
le derrière de sa tête heurte contre un objet dur ; il res
quelque temps inconscient. Revenu à lui, il recouv
assez vite une parfaite santé physique; il conserve
souvenir de toutes les années écoulées jusqu'à son acc
dent; mais, à partir de ce moment, la mémoire n'exis
plus, même pour les faits strictement personnels. « E
arrivant à l'hôpital, il ne peut dire s'il est venu à pie
en voiture ou par le chemin de fer. En sortant de d
jeuner, il oublie qu'il vient de le faire : il n'a aucu
idée de l'heure, ni du jour, ni de la semaine. Il essay
par la réflexion de répondre aux questions qui lui so
posées ; il n'y parvient pas. Sa parole est lente, mais pr
cise. Il dit ce qu'il veut dire et lit correctement. » Cet
infirmité disparut grâce à une médication appropriée

1. *Lettre de Charles Villiers à G. Cuvier* (Paris. Lenormant, 180
citée dans Louyer Villermay, *Essais sur les maladies de la m
moire*, p. 76-77. Ce petit travail de L. Villermay, dont il n'y
d'ailleurs pas beaucoup à tirer, a paru dans les Mémoires
la Société de médecine de Paris, 1817, t. Ier.

2. Laycock, *On certains disorders and defects of memory*, p. 1

En général, dans les cas d'amnésie temporaire due à une commotion cérébrale, il se produit un effet rétroactif. Le malade, en reprenant conscience, n'a pas seulement perdu le souvenir de l'accident et de la période qui l'a suivi ; il a aussi perdu le souvenir d'une période plus ou moins longue, *antérieure* à l'accident. On en pourrait donner de nombreux exemples ; je n'en cite qu'un, rapporté par Carpenter (ouv. cité., p. 450). « Un homme conduisait en cabriolet sa femme et son enfant. Le cheval, pris de frayeur, s'emporta. Après de vains efforts pour en devenir maître, le conducteur fut jeté violemment à terre et reçut une forte secousse du cerveau. En revenant à lui, il avait oublié les antécédents *immédiats* de l'accident. La dernière chose qu'il se rappelât, c'était la rencontre d'un ami sur sa route, à environ deux milles de l'endroit où il avait été renversé. Mais il n'a recouvré, jusqu'à ce jour, aucun souvenir de ses efforts pour maîtriser le cheval, ni de la terreur de sa femme et de son enfant[1]. »

Voici maintenant des cas d'amnésie d'un caractère beaucoup plus grave, dont quelques-uns ont nécessité une rééducation complète. Je les emprunte à la revue anglaise *Brain*.

La première observation, rapportée par le Dr Mor-

1. On trouvera d'autres cas de ce genre dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, art. Amnésie, par J. Falret, p. 728.

Cette paralysie de la mémoire due à une commotion n'est pas rare. Un cas récent a été communiqué par le Dr Motet à la Société de médecine de Paris et a donné lieu à une intéressante discussion sur l'amnésie temporaire. Voir l'*Union médicale* du 8 juin 1879.

timer Granville, est celle d'une femme de vingt-six ans hystérique, qui, à la suite d'un travail excessif, fut pris d'une crise violente avec perte complète de conscience « Quand la conscience commença à revenir, les dernières idées saines formées avant la maladie se mêlaient d'une manière bizarre aux nouvelles impressions reçues, comme dans le cas où l'on sort lentement d'un rêve. Assise sur son lit près de la fenêtre, pour voir les passants dans la rue, la malade appelait tous les objets mouvants « des arbres en marche », et, quand on lui demandait où elle avait vu ces choses, elle répondait invariablement : « dans l'autre Evangile. » En un mot, dans son état mental, l'idéal et le réel ne se distinguaient pas. Ses souvenirs étaient indistincts et, en ce qui concerne un grand nombre de choses ordinaires qui constituaient le fond principal de ses pensées avant son attaque, sa mémoire était nulle. Les idées immédiatement antérieures à la maladie semblaient avoir si bien saturé son esprit, que les premières impressions qu'elle reçut en étaient tout imprégnées, tandis que l'enregistrement de l'*avant-dernier* travail cérébral était pour ainsi dire oblitéré. Par exemple, quoique cette femme gagnât sa vie en donnant des leçons, elle n'avait aucun souvenir d'une chose aussi simple que ce qui sert à écrire. Si on lui mettait une plume ou un crayon dans la main, comme on aurait pu le faire dans celle d'un enfant, ils n'étaient pas saisis, même par action réflexe. Ni la vue ni le contact de l'instrument n'éveillaient d'association d'idées. La plus parfaite destruction du tissu cérébral n'aurait pas effacé plus complètement les effets de l'éducation et de l'habitude. Cet état dura quelques semaines. » La mémoire de ce qui avait été oublié fut recouvrée len

tement, péniblement, sans nécessiter cependant une rééducation aussi complète que dans le cas qui va suivre [1].

La deuxième observation, due au professeur Sharpey, est l'un des exemples les plus curieux de rééducation qui aient été décrits. Je n'extrais de son long article que les détails psychologiques. Il s'agit encore d'une femme de vingt-quatre ans, de complexion délicate, qui pendant six semaines environ fut prise d'une tendance irrésistible à la somnolence. Cet état s'aggrava de jour en jour. Vers le 10 juin, il devint impossible de l'éveiller. Elle resta ainsi pendant deux mois. Pour la nourrir, on portait à ses lèvres une cuiller, elle avalait; quand elle était rassasiée, elle serrait les dents et éloignait la bouche. Elle paraissait distinguer les saveurs, car elle refusa obstinément certains mets. Elle eut quelques courts moments de réveil à de rares intervalles. Elle ne répondait à aucune question, ne reconnaissait personne, sauf une fois, « une ancienne connaissance qu'elle n'avait pas vue depuis douze mois. Elle la considéra longtemps, cherchant probablement son nom. L'ayant trouvé, elle le répéta plusieurs fois en lui serrant la main; puis elle retomba dans son sommeil. » Vers la fin d'août, elle revint peu à peu à son état normal.

Ici commence le travail de sa rééducation. « En revenant de sa torpeur, elle paraissait avoir oublié presque tout ce qu'elle avait appris. Tout lui semblait nouveau; elle ne reconnaissait pas une seule personne, même ses plus proches parents. Gaie, remuante, inat-

1. *Brain, a Journal of Neurology*, octobre 1879, p. 317 et suiv.

tentive, charmée de tout ce qu'elle voyait ou entendait, elle ressemblait à un enfant.

« Bientôt, elle devint capable d'attention. Sa mémoire, entièrement perdue en ce qui concerne ses connaissances antérieures, était très vive et très solide pour tout ce qu'elle avait vu et entendu depuis sa maladie. Elle recouvra une partie de ce qu'elle avait appris autrefois, avec une facilité très grande dans certains cas, moindre dans d'autres. Il est remarquable que, quoique le procédé suivi pour recouvrer son acquis ait paru consister moins à l'étudier à nouveau qu'à se le rappeler avec l'aide de ses proches, cependant, même maintenant, elle ne paraît pas avoir conscience, au plus faible degré, de l'avoir possédé autrefois.

« D'abord, il était impossible d'avoir avec elle une conversation. Au lieu de répondre à une question, elle la répétait tout haut textuellement, et pendant longtemps, avant de répondre à une question, elle la répétait tout entière. Elle n'avait à l'origine qu'un bien petit nombre de mots à son service ; elle en acquit rapidement un grand nombre ; mais elle commettait d'étranges erreurs en les employant. Cependant, en général, elle ne confondait que les mots qui avaient ensemble quelques rapports. Ainsi, pour « thé », elle disait « sauce » (et elle employa longtemps ce mot pour les liquides) ; pour blanc, elle disait noir ; pour « chaud », « froid » ; pour « ma jambe », « mon bras » ; pour « mon œil », « ma dent », etc. D'ordinaire, elle use maintenant des mots avec propriété, quoiqu'elle change parfois leurs terminaisons ou qu'elle en compose de nouveaux.

« Elle n'a encore reconnu personne, même parmi ses plus proches parents, c'est-à-dire qu'elle n'a aucun

venir de les avoir vus avant sa maladie. Elle les igne par leurs noms ou par ceux qu'elle leur a nés ; mais elle les considère comme de nouvelles naissances et n'a aucune idée de leur parenté avec . Depuis sa maladie, elle n'a vu qu'une douzaine de s, et c'est pour elle tout ce qu'elle a jamais connu.

Elle a appris de nouveau à lire ; mais il a été né-saire de commencer par l'alphabet, car elle ne naissait plus une seule lettre. Elle a appris ensuite rmer des syllabes, des mots, et maintenant elle lit sablement. Ce qui l'a aidée dans cette réacquisition, t de chanter les paroles de certaines chansons qui étaient familières et qu'on lui présentait imprimées dant qu'elle jouait du piano.

Pour apprendre à écrire, elle a commencé par les les les plus élémentaires, mais elle a fait des pro-s beaucoup plus rapides qu'une personne qui ne rait jamais su.

Peu après être sortie de sa torpeur, elle a pu nter plusieurs de ses anciennes chansons et jouer piano avec peu ou point d'aide. Quand elle chante, a en général besoin d'être aidée pour les deux ou s premiers mots d'une ligne ; elle achève le reste, némoire à ce qu'il semble. Elle peut jouer, d'après partition, plusieurs airs qu'elle n'avait jamais vus aravant.

Elle a appris sans difficulté plusieurs jeux de car-s elle sait tricoter et faire divers ouvrages analogues.

Mais, je le répète, il est remarquable qu'elle ne ble pas avoir le plus léger souvenir d'avoir possédé efois tout cela ; quoiqu'il soit évident qu'elle ait grandement aidée dans son travail de réacquisition a ces connaissances antérieures dont elle n'a pas

conscience. Quand on lui a demandé où elle a appris à jouer un air en regardant la musique sur un livre, elle a répondu qu'elle ne pouvait pas le dire et elle est étonnée que son interlocuteur ne pût en faire autant.

« A vrai dire, d'après diverses remarques qu'elle a faites d'elle-même par hasard, il semble qu'elle possède plusieurs idées générales d'une nature plus ou moins complexe qu'elle n'a pas eu l'occasion d'acquérir depuis sa guérison [1]. »

Autant qu'on en peut juger d'après le rapport de Sharpey, cette rééducation ne dura pas plus de trois mois. Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que ce fait soit unique. « Un *clergyman*, à la suite d'une commotion causée par une chute, reste plusieurs jours totalement inconscient. Revenu à lui, il était dans l'état d'un enfant intelligent. Quoique d'un âge mûr, il recommença sous des maîtres ses études anglaises et classiques. Au bout de quelques mois, sa mémoire revint graduellement; si bien qu'en quelques semaines son esprit recouvra sa vigueur et sa culture ancienne [2]. »

Un autre homme, âgé de trente ans, fort instruit, à la suite d'une grave maladie, avait tout oublié, jusqu'au nom des objets les plus communs. Sa santé rétablie, il recommença à tout apprendre comme un enfant, d'abord le nom des choses, puis à lire; puis il commença à apprendre le latin. Ses progrès furent rapides. Un jour, étudiant avec son frère qui lui servait de maître, il s'arrêta subitement et porta sa main à son front. « J'éprouve, dit-il, dans la tête une sensation particulière, et il me semble maintenant que j'ai su tout

1. *Brain*, avril 1879, p. 1 et suiv.
2. Forbes Winslow, ouv. cité, p. 317, 318.

ela autrefois. » A partir de ce moment, il recouvra ra-
idement ses facultés.

Je me contente, pour le moment, de mettre ces faits
ous les yeux du lecteur. Les remarques qu'ils suggè-
ent trouveront mieux leur place ailleurs. Je termi-
crai par un cas peu connu qui forme la transition
aturelle vers le groupe des amnésies intermittentes.
Nous allons voir en effet se former peu à peu une mé-
moire provisoire, qui disparaîtra brusquement devant
a mémoire primitive.

Une jeune femme, robuste, d'une bonne santé, tomba
ar accident dans une rivière et fut presque noyée. Elle
esta six heures insensible, puis reprit connaissance.
ix jours plus tard, elle tomba dans une stupeur com-
lète qui dura quatre heures. Quand elle rouvrit les
eux, elle ne reconnaissait plus personne ; elle était
rivée de l'ouïe, de la parole, du goût et de l'odorat.
ne lui restait que la vue et le toucher, qui était d'une
nsibilité extrême. Ignorante de toute chose, incapable
ur elle-même de remuer, elle ressemblait à un animal
rivé de cerveau. Elle avait bon appétit ; mais il fal-
lt la nourrir, et elle mangeait tout indifféremment,
alant d'une manière purement automatique. — L'au-
tomatisme était si bien la seule forme d'activité dont elle
ût capable que, pendant des jours, sa seule occupa-
tn fut d'effiler, d'éplucher ou de couper en morceaux
iiniment petits tout ce qui lui tombait sous la main :
ds fleurs, du papier, des vêtements, un chapeau de
pille, etc., puis de disposer toutes ces bribes en dessins
gossiers. — Plus tard, on lui donna tout ce qu'il fal-
la pour faire des raccommodages : après quelques
leons préparatoires, elle prit son aiguille et travailla
ales incessamment du matin au soir, ne faisant au-

cune distinction entre le dimanche et les autres jours et ne pouvant même en saisir la différence. Elle ne gardait aucun souvenir d'un jour à l'autre et chaque matin recommençait une besogne nouvelle. Cependant, comme l'enfant, elle commençait à enregistrer quelques idées et à acquérir quelque expérience. On la mit alors à un travail d'une nature plus élevée, à faire de la tapisserie. Elle paraissait prendre un grand plaisir à regarder les patrons avec leurs fleurs et leur harmonie de couleurs ; mais, chaque jour, elle commençait un nouveau travail, oubliant celui de la veille, à moins qu'on ne le lui présentât.

Les idées, dérivées de son ancienne expérience, qui paraissent s'être éveillées les premières, étaient liées à deux sujets qui avaient fait sur elle une forte impression : sa chute dans la rivière et une affaire d'amour. Quand on lui montrait un paysage où il y avait une rivière ou la vue d'une mer agitée, elle était prise d'une grande excitation, suivie d'une attaque de rigidité spasmodique avec insensibilité. Le sentiment de frayeur que lui causait l'eau, surtout en mouvement, était si grande qu'elle tremblait rien qu'à en voir verser d'un vase dans un autre. Enfin on remarqua que, lorsqu'elle se lavait les mains, elle les mettait simplement dans l'eau, sans les remuer.

Dès la première période de sa maladie, la visite du jeune homme auquel elle était attachée lui causait un plaisir évident, alors même qu'elle était insensible à tout le reste. Il venait régulièrement tous les soirs et elle attendait régulièrement son arrivée. A une époque où elle ne se rappelait pas d'une heure à l'autre ce qu'elle avait fait, elle attendait anxieusement que la porte s'ouvrît à l'heure accoutumée, et, s'il ne venait

, elle était de mauvaise humeur toute la soirée. squ'on l'emmenait à la campagne, elle devenait e, irritable et était souvent prise d'attaques. Si, au raire, le jeune homme restait près d'elle, l'amélio- on physique, le retour des facultés intellectuelles e la mémoire étaient visibles.

e retour, en effet, se faisait peu à peu. Un jour que nère avait un grand chagrin, elle s'écria subite- t, après quelque hésitation : Qu'y a-t-il? A partir de noment, elle commença à articuler quelques pa- s, mais sans appeler jamais les personnes ni les es par leur vrai nom. Le pronom « ceci » était son e favori ; elle l'appliquait indistinctement à tout t, animé ou inanimé. Les premiers objets qu'elle ppelés par leur vrai nom sont des fleurs sauvages lle aimait beaucoup dans son enfance : et à ce mo- t elle n'avait pas encore le plus léger souvenir des oits ni des personnes familières à son enfance.

La manière dont elle recouvra sa mémoire est ex- ement remarquable. La santé et la force parais- t complètement revenues, son vocabulaire s'éten- sa capacité mentale augmentait, lorsqu'elle ap- que son amant courtisait une autre femme. Cette excita sa jalousie, qui, dans une certaine occasion, intense qu'elle tomba dans un état d'insensibilité par la durée et l'intensité, ressemblait à sa pre- e attaque. Et cependant ce fut son retour à la . Son insensibilité passée, le voile de l'oubli se ira, et, comme si elle se réveillait d'un long som- de douze mois, elle se retrouva entourée de son l-père, de sa grand'mère, de leurs vieux amis la vieille maison de Sorcham. Elle s'éveilla en ssion de ses facultés naturelles et de ses connais-

sances antérieures, mais sans le moindre souvenir de ce qui s'était passé pendant l'intervalle d'une année depuis sa première attaque jusqu'à ce moment de retour. Elle parlait, mais n'entendait pas : elle était encore sourde ; mais, pouvant lire et écrire comme autrefois, elle n'était plus privée de communication avec ses semblables. A partir de ce moment, ses progrès furent rapides, quoiqu'elle soit restée sourde quelque temps encore. Elle comprenait aux mouvements des lèvres ce que disait sa mère (mais sa mère seulement), et elles conversaient ensemble rapidement et facilement. Elle n'avait aucune idée du changement qui s'était produit chez son amant pendant son état de « seconde conscience ». Une explication pénible fut nécessaire. Elle la supporta bien. Depuis, elle a complètement recouvré sa santé physique et intellectuelle [1]. »

Nous verrons plus tard, après avoir parcouru dans l'ensemble des faits, quelles conclusions générales sur le mécanisme de la mémoire ressortent de sa pathologie. Pour le moment, nous nous bornerons à quelques remarques que suggèrent les cas précédents.

Il faut d'abord observer que, quoiqu'ils soient confondus par les médecins sous le titre commun d'amnésies totales, ils appartiennent en réalité, au point de vue psychologique, à deux types morbides différents.

Le premier type (représenté par les cas de Villis, Laycock, Mortimer Grenville, etc., etc.) est de beaucoup le plus fréquent. Si nous n'en avons donné qu'un petit nombre d'exemples, c'est pour ne pas fatiguer le

1. Dunn, in *the Lancet*, 1845, november 16-29, ap. Carpenter, p. 460 et suiv.

ecteur par une répétition monotone et sans profit. Ce ui le caractérise psychologiquement, c'est que l'amésie ne porte que sur les formes *les moins automatiques t les moins organisées de la mémoire*. Dans les cas qui ppartiennent à ce groupe morbide, on ne voit disparaître ni les habitudes, ni l'aptitude à un métier manuel, à coudre, à broder, ni la faculté de lire, d'écrire, e parler sa langue ou d'autres langues : en un mot, a mémoire sous sa forme organisée ou semi-organisée este indemne. La destruction pathologique est limitée ux formes les plus élevées et les plus instables de la émoire, à celles qui ont un caractère personnel et ui, accompagnées de conscience et de localisation ans le temps, constituent ce que nous avons appelé, ans le précédent chapitre, la mémoire psychique proement dite. — De plus, on doit remarquer aussi que mnésie porte sur les faits les plus récents; que, partant du présent, elle s'étend en arrière sur une période durée variable [1]. Au premier abord, ce fait peut rprendre, parce que rien ne paraît plus vif et plus t que nos souvenirs récents. En réalité, ce résultat logique, la stabilité d'un souvenir étant en raison ecte de son degré d'organisation. Je n'insiste pas ce point, qui sera longuement examiné ailleurs.

La raison physiologique des amnésies de ce groupe peut donner lieu qu'à des hypothèses, et il est proble qu'elle varie suivant les cas. D'abord (observaon de Laycock en particulier), la faculté d'enregistrer

[1] Je dois cependant mentionner un fait rapporté par Brown uard, d'après lequel un malade à la suite d'une attaque oplexie aurait perdu la mémoire de cinq années de sa vie. cinq ans, qui comprenaient l'époque de son mariage, *finissant* juste six mois avant la date de son attaque.

les expériences nouvelles est suspendue temporai-
ment : à mesure qu'ils paraissent, les états de co-
science disparaissent sans laisser de trace. Mais es
souvenirs précédemment enregistrés pendant des
maines, des mois, des années, que deviennent-ils ? ls
ont duré, ils ont été conservés et rappelés; ils se-
blaient une aequisition stable, et eependant, à l r
place, il ne reste qu'un vide. Le malade ne le come
que par artifice et indireetement, à l'aide du témi-
gnage d'autrui et de ses réflexions personnelles ui
rattachent tant bien que mal son présent à ce qui ui
reste de son passé. Les observations ne disent pas qil
eomble jamais ee vide par une réminiseenee direc.
On peut dès lors faire également deux suppositior :
ou bien que l'enregistrement des états antérieurs st
effacé ; ou bien que, la eonservation des états an-
rieurs persistant, leur aptitude à être ravivés par s
associations avec le présent est anéantie. Nous somms
hors d'état de déeider pertinemment entre les dex
hypothèses.

Le deuxième type morbide, peu fréquent, est rep-
senté par les cas de Sharpey et de Winslow (l'obs-
vation de Dunn forme une transition vers le grote
des amnésies intermittentes). Ici, le travail de destr-
tion est complet; la mémoire sous toutes ses formes -
organisée, semi-organisée, eonsciente — est abol;
e'est l'amnésie eomplète. Nous avons vu que les a-
teurs qui l'ont décrite comparent le malade à un enfat
et son esprit à une table rase. Cependant ces expr-
sions ne doivent pas être prises au sens rigoureux. Is
eas de rééducation que nous avons relatés montret
que, si toute l'expérience antérieure est anéantie, l
reste cependant dans le cerveau quelques aptitu

latentes. L'extrême rapidité de la nouvelle éducation, surtout dans les derniers temps, ne s'expliquerait pas sans cela. Les faits portent invinciblement à croire que ce retour, qui paraît l'œuvre de l'art, est surtout l'œuvre de la nature. La mémoire revient parce qu'aux éléments nerveux atrophiés succèdent avec le temps d'autres éléments qui ont les mêmes propriétés primitives et acquises que ceux qu'ils remplacent. Ceci démontrerait encore la relation qui existe entre la mémoire et la nutrition.

Enfin, car toutes les observations d'amnésie ne se laissent pas réduire à une seule formule, dans les cas où la perte et le retour de la mémoire sont brusques, il est difficile de ne pas voir l'analogue de ces phénomènes d'arrêt de fonction ou d' « inhibition » que la physiologie étudie actuellement avec ardeur et dont on sait si peu de chose.

Nous n'indiquons ces conclusions qu'en passant. Il serait prématuré de nous y arrêter maintenant. Continuons notre revue des faits, en étudiant les amnésies périodiques.

II

L'étude des amnésies à *forme périodique* est bien plus propre à mettre en lumière la nature du moi et les conditions d'existence de la personne consciente qu'à nous montrer le mécanisme de la mémoire sous un aspect nouveau. Elle constitue un chapitre intéressant d'un travail qui n'a jamais été fait sous sa forme complète et auquel on pourrait donner pour titre : Des maladies et des aberrations de la personnalité. Il nous

sera très difficile de ne pas glisser à chaque instan dans ce sujet. J'essaycrai de n'en dire que ce qui es indispensable pour la clarté de l'exposition.

Je serai sobre de faits : ils sont assez connus. L'étud des cas appelés « de double conscience » est fort à l modc. L'observation si détaillée et si instructive d Dr Azam, en particulier, a fait comprendre au publi mieux que toute définition en quoi consiste l'amnési périodique. Je me bornerai donc à passer en revue le cas principaux, en allant de la forme la plus parfait d'amnésie périodique aux formes qui n'en sont guèr que l'ébauche.

I. Le cas le plus net, le plus franc, le plus comple d'amnésie périodique est celui qui a été rapporté pa Macnish dans sa *Philosophy of sleep* et qui depuis a ét souvent cité. « Une jeune dame américaine, au bou d'un sommeil prolongé, perdit le souvenir de tout c qu'elle avait appris. Sa mémoire était devenue un table rase. Il fallut tout lui rapprendre. Elle fut obli gée d'acquérir de nouveau l'habitude d'épeler, de lire d'écrire, de calculer, de connaître les objets et les per sonnes qui l'entouraient. Quelques mois après, elle fu reprise d'un profond sommeil, et, quand elle s'éveilla elle se retrouva telle qu'elle avait été avant son premie sommeil, ayant toutes ses connaissances et tous le souvenirs de sa jeunesse, par contre ayant complète ment oublié ce qui s'était passé entre ses deux accès Pendant quatre années et au delà, elle a passé périodi quement d'un état à l'autre, toujours à la suite d'u long et profond sommeil..... Elle a aussi peu con science de son double personnage que deux personne

distinctes en ont de leurs natures respectives. Par exemple, dans l'ancien état, elle possède toutes ses connaissances primitives. Dans le nouvel état, elle a seulement celles qu'elle a pu acquérir depuis sa maladie. Dans l'ancien état, elle a une belle écriture. Dans le nouveau, elle n'a qu'une pauvre écriture maladroite, ayant eu trop peu de temps pour s'exercer. Si des personnes lui sont présentées dans un des deux états, cela ne suffit pas; elle doit, pour les connaître d'une manière suffisante, les voir dans les deux états. Il en est de même des autres choses [1]. »

En laissant de côté, pour le moment, ce qui concerne l'alternance des deux personnalités, il faut remarquer qu'il s'est formé ici deux mémoires complètes et absolument indépendantes l'une de l'autre. Ce n'est pas seulement la mémoire des faits personnels, la mémoire pleinement consciente qui est coupée en deux parties qui ne se mêlent jamais et s'ignorent réciproquement : c'est même cette mémoire semi-organique, semi-consciente qui permet de parler, de lire et d'écrire. L'observation ne nous apprend pas si cette scission de la mémoire s'est étendue même aux formes purement organiques, aux habitudes; si la malade a été obligée, par exemple, de rapprendre à se servir de ses mains pour les besognes les plus vulgaires (manger, s'habiller, etc.). Même en supposant que ce groupe d'acquisitions soit resté intact, la séparation en deux groupes tranchés et indépendants est encore aussi complète qu'un observateur difficile peut le souhaiter.

1. Macnish, dans Taine. *De l'Intelligence*, t. I, p. 165, et dans Combe, *System of Phrenology*, p. 173.

Le Dr Azam a relaté un fait qui se rapproche du précédent, quoique beaucoup moins net. La mémoire normale disparaît et reparaît périodiquement. Dans l'intervalle, il ne se forme pas une mémoire nouvelle; mais le malade conserve quelques faibles débris de l'ancienne. C'est du moins ce que l'on peut inférer d'une observation dont les détails psychologiques ne sont pas toujours précis [1]. Il s'agit d'un adolescent qui, à la suite d'accidents hystériques ou choréiques, perd complètement la mémoire du passé, a oublié tout ce qu'on lui a enseigné, ne sait plus lire, ni écrire, ni compter, et ne reconnaît plus les personnes qui l'entourent, sauf son père, sa mère et la religieuse qui le soigne. On voit cependant que, tant que dure cette amnésie (et elle dure d'ordinaire un mois), le jeune homme peut monter à cheval, conduire une voiture, vivre de la vie ordinaire et dire très régulièrement ses prières au moment convenable. La mémoire revient en général brusquement. Autant qu'on en peut juger, ce qui se produit ici, c'est une suspension périodique de la mémoire sous ses formes instables et demi-stables ou, si l'on préfère, conscientes et demi-conscientes (la conscience étant en général en raison inverse de la stabilité). Mais tout ce qui est mémoire organisée, routine, n'est pas entamé : les dernières assises de la mémoire tiennent bon. Je ne veux d'ailleurs pas insister sur une observation qui est trop écourtée pour l'interprétation psychologique.

1. *Revue scientifique*, 22 décembre 1877. Il est dit par exemple que, pendant un de ses accès, le malade « peut causer avec intelligence et vivacité, sans avoir cependant recouvré la mémoire » (??).

II. Une deuxième forme, moins complète et plus fréuente de l'amnésie périodique est celle dont le Dr Azam ous a donné une description si intéressante dans le as de Félida X... et dont le Dr Dufay a rencontré analogue chez l'une de ses malades. Ces cas sont si onnus et les documents originaux sont si faciles à conlter qu'il suffira de les résumer en quelques mots.

Une femme, hystérique, est atteinte depuis 1856 d'un ngulier mal qui la fait vivre d'une double vie, passer lternativement par deux états que M. Azam désigne ous les noms de « condition première » et « condition econde ». Si nous prenons cette femme dans son état ormal ou condition première, elle est sérieuse, grave, éservée, laborieuse. Subitement, elle paraît prise de ommeil, elle perd la conscience, et, quand elle revient elle, nous la trouvons en condition seconde. Dans ce ouvel état, son caractère a changé : elle est devenue aie, turbulente, imaginative, coquette. « Elle se souient parfaitement de tout ce qui s'est passé pendant es autres états semblables qui ont précédé et *pendant a vie normale.* » Puis, après une période plus ou moins ongue, elle est de nouveau prise de torpeur. Quand lle en sort, elle se retrouve dans sa condition preière. Mais, dans cet état, elle a oublié tout ce qui 'est passé dans sa condition seconde; elle ne se souient que des périodes normales antérieures. Ajoutons ue, à mesure que la malade avance en âge, les périodes 'état normal (condition première) deviennent de plus n plus courtes et rares et que la transition d'un état l'autre qui durait autrefois dix minutes se fait mainenant avec une rapidité insaisissable.

Tels sont les traits essentiels de cette observation. n vue de notre étude spéciale, elle peut se résumer

en quelques mots. La malade passe alternativeme par deux états : dans l'un, elle a toute sa mémoire ; da l'autre, elle n'a qu'une mémoire partielle, formée tous les états de même nature qui se soudent e tre eux.

Le cas de la malade de Blois rapporté par Dr Dufay est analogue. Pendant la période qui corre pond à la « condition seconde » de Félida, la malad « se rappelle les plus petits faits, qu'ils aient eu lieu l'état normal ou pendant l'état de somnambulisme. Il y a aussi le même changement du caractère, et, pe dant sa période de mémoire complète, la malade qu lifie son état normal « d'état bête » [1].

Il importe de remarquer que, dans cette forme d l'amnésie périodique, il y a une partie de la mémoir qui n'est jamais atteinte, qui subsiste dans un éta comme dans l'autre. « Dans ces deux états, dit l Dr Azam, la malade sait parfaitement lire, écrire compter, tailler, coudre. » Il n'y a pas ici, comm dans le cas de Macnish, une scission complète. Le formes demi-conscientes de la mémoire coopèrent également aux deux formes de la vie mentale.

III. Pour terminer notre exposé des divers mode d'amnésie périodique, mentionnons certains cas qu n'en donnent que l'ébauche : ils se rencontrent dans le somnambulisme naturel ou provoqué. Généralement, les somnambules, leur accès passé, n'ont aucun souvenir de ce qu'ils ont dit ou fait ; mais chaque crise

1. Pour les détails, voir Azam. *Revue scientifique*, 1876, 20 mai, 16 septembre ; 1877, 10 novembre ; 1879, 8 mars ; et Dufay, *ibid.*, 15 juillet 1876.

ramène le souvenir des crises précédentes. Il y a des exceptions à cette loi ; mais elles sont rares. On a souvent cité, d'après Macario, l'histoire de cette fille qui fut violée pendant un accès et n'en avait aucune connaissance au réveil, mais qui, dans l'accès suivant, révéla le fait à sa mère. Le Dr Mesnet a été témoin d'une tentative de suicide poursuivie avec beaucoup de lucidité par une malade pendant deux accès consécutifs [1]. Une jeune servante, pendant trois mois, croyait tous les soirs être un évêque, parlait et agissait en conséquence (Combe), et Hamilton nous parle d'un pauvre apprenti qui, dès qu'il s'endormait, se croyait père de famille, riche, sénateur, reprenait chaque nuit son histoire très régulièrement, la racontait tout haut, très distinctement et reniait son état d'apprenti, quand on l'interpellait à cet égard. Il est inutile de multiplier des exemples qui se trouvent partout et dont la conclusion évidente, c'est qu'à côté de la mémoire normale il se forme pendant les accès une mémoire partielle, temporaire et parasite.

En résumant les caractères généraux des amnésies périodiques tels que ces faits nous les montrent, nous trouvons d'abord la *constitution de deux mémoires*.

Dans les cas complets (Macnish), les deux mémoires sont exclusives l'une de l'autre; quand l'une paraît, l'autre disparaît. Chacune se suffit ; chacune réclame pour ainsi dire son matériel complet. Cette mémoire organisée, qui permet de parler, de lire, d'écrire, n'est pas un fonds commun aux deux états. Il se forme pour chacun une mémoire distincte des mots, des signes graphiques, des mouvements pour les tracer.

1. *Archives générales de médecine*, 1860, t. XV, p. 147.

Dans les cas incomplets (Azam, Dufay, somnambulisme), avec la mémoire normale alterne une mémoire partielle. La première embrasse la totalité des états de conscience; la seconde, un groupe restreint d'états qui par un triage naturel se séparent des autres et forment dans la vie de l'individu une suite de tronçons qui se rejoignent. Mais elles gardent un fonds commun constitué par les formes les moins stables, les moins conscientes de la mémoire qui entrent indifféremment dans les deux groupes.

Le résultat de cette scission de la mémoire, c'est que l'individu s'apparaît à lui-même — ou du moins aux autres — comme ayant une double vie. Illusion naturelle, le moi consistant (ou paraissant consister) dans la possibilité d'associer aux états présents des états qui sont reconnus, c'est-à-dire localisés dans le passé, suivant un mécanisme que nous avons essayé de décrire précédemment. Il y a ici deux centres distincts d'association et d'attraction. Chacun attire un groupe d'états et reste sans influence sur les autres.

Il est évident que cette formation de deux mémoires dont chacune exclut l'autre en totalité ou en partie ne peut pas être un fait primitif; c'est le symptôme d'un processus morbide; c'est l'expression psychique d'un désordre qui reste à déterminer. Ceci nous conduit, à notre grand regret, à traiter en passant une grosse question : celle des conditions de la personnalité.

Laissons d'abord de côté l'idée d'un *moi* conçu comme une entité distincte des états de conscience. C'est une hypothèse inutile et contradictoire; c'est une explication digne d'une psychologie à l'état d'enfance, qui prend pour simple ce qui paraît simple, qui

invente au lieu d'expliquer. Je me rattache à l'opinion des contemporains qui voient dans la personne consciente un composé, une résultante d'états très complexes.

Le moi, tel qu'il s'apparaît à lui-même, consiste en une somme d'états de conscience. Il y en a un principal autour duquel se groupent des états secondaires qui tendent à le supplanter et qui sont eux-mêmes poussés par d'autres états à peine conscients. L'état qui tient le premier rôle, après une lutte plus ou moins longue, fléchit, est remplacé par un autre autour duquel un groupement analogue se constitue. Le mécanisme de la conscience est comparable, sans métaphore, à celui de la vision. Dans celle-ci, il y a un *point* visuel qui seul donne une perception nette et précise : autour de lui, il y a un *champ* visuel qui décroît en netteté et en précision à mesure qu'il s'éloigne du centre et se rapproche de la circonférence. Notre moi de chaque moment, ce présent perpétuellement renouvelé, est en grande partie alimenté par la mémoire, c'est-à-dire qu'à l'état présent s'associent d'autres états qui, rejetés et localisés dans le passé, constituent notre personne telle qu'elle s'apparaît à chaque instant. En un mot, le moi peut être considéré de deux manières : ou bien sous sa forme actuelle, et alors il est la somme des états de conscience actuels; ou bien dans sa continuité avec son passé, et alors il est formé par la mémoire suivant un mécanisme que nous avons décrit plus haut.

Il semblerait, à ce compte, que l'identité du moi repose tout entière sur la mémoire. Ce serait, par une réaction mal entendue contre les entités, ne voir qu'une partie de ce qui est. Sous ce composé instable

qui se fait, se défait et se refait à chaque instant, il y a quelque chose qui demeure : c'est cette conscience obscure qui est le résultat de toutes les actions vitales, qui constitue la perception de notre propre corps et qu'on a désignée d'un seul mot : la cénesthésie. Le sentiment que nous en avons est si vague qu'il est difficile d'en parler d'une manière précise. C'est une manière d'être qui, se répétant perpétuellement, n'est pas plus sentie qu'une habitude. Mais, si elle n'est sentie ni en elle-même ni dans ces variations lentes qui constituent l'état normal, elle a des variations brusques ou simplement rapides qui changent la personnalité. Tous les aliénistes professent que la période d'incubation des maladies mentales se traduit non par des troubles intellectuels, mais par des changements dans le *caractère* qui n'est que l'aspect psychique de la cénesthésie. On voit de même une lésion organique souvent ignorée transformer la cénesthésie, substituer au sentiment ordinaire de l'existence un état de tristesse, d'angoisse, d'anxiété (sans cause, dit le malade); parfois un état de joie, de plénitude, d'exubérance, de parfait bonheur : expression trompeuse d'une grave désorganisation et dont le plus frappant exemple se rencontre dans ce qu'on a appelé l'euphorie des mourants. Tous ces changements ont une cause physiologique, ils en représentent le retentissement dans la conscience, et quant à dire que, si ces variations sont senties, l'état normal ne l'est pas, autant vaudrait soutenir que la vie régulière n'est pas une manière de vivre, parce qu'elle est monotone. Ce sentiment de la vie, qui, parce qu'il se répète perpétuellement, reste au-dessous de la conscience, est la base véritable de la personnalité. Il l'est, parce que, toujours présent, tou-

urs agissant, sans repos ni trêve, il ne connaît ni le mmeil ni la défaillance, et qu'il dure autant que la e, dont il n'est qu'une forme. C'est lui qui sert de pport à ce moi conscient que la mémoire constitue; st lui qui rend les associations possibles et les main-nt.

L'unité du moi n'est donc pas celle d'un point ma-ématique, mais celle d'une machine très compli-ée. C'est un consensus d'actions vitales, coordonnées bord par le système nerveux, le coordinateur par cellence, puis par la conscience, dont la forme natu-le est l'unité. Il est en effet dans la nature des états ychiques de ne pouvoir coexister qu'en très petit mbre, groupés autour d'un principal qui seul repré-nte la conscience dans sa plénitude.

Supposons maintenant qu'on puisse d'un seul coup anger notre corps et en mettre un autre à sa place : elette, vaisseaux, viscères, muscles, peau, tout est uf, sauf le système nerveux, qui reste le même avec t son passé enregistré en lui. Il n'est pas douteux ce cas que l'afflux de sensations vitales insolites ne duise le plus grand désordre. Entre l'ancienne cé-thésie gravée dans le système nerveux et la nou-le agissant avec l'intensité de tout ce qui est actuel nouveau, il y aurait une contradiction inconciliable. te hypothèse se réalise en une certaine mesure dans s cas morbides. Des troubles organiques obscurs, anesthésie totale modifient parfois la cénesthésie, point que le sujet croit être en pierre, en beurre, cire, en bois, avoir changé de sexe ou être mort. dehors des cas morbides, qu'on remarque ce qui oduit à la puberté : « Avec l'entrée en activité de taines parties du corps qui jusque-là étaient restées

dans un calme complet et avec la révolution totale qui se produit dans l'organisme à cette époque de la vie, de grandes masses de sensations nouvelles, de penchants nouveaux, d'idées vagues ou distinctes, et d'impulsions nouvelles passent en un espace de temps relativement court à l'état de conscience. Elles pénètrent peu à peu le cercle des idées anciennes et arrivent à faire partie intégrante du moi. Celui-ci devient par là même tout autre ; il se renouvelle, et le sentiment de soi-même subit une métamorphose radicale. Jusqu'à ce que l'assimilation soit complète, cette pénétration et cette dissociation du moi primitif ne peuvent guère s'accomplir sans qu'il se passe de grands mouvements dans notre conscience et sans qu'elle subisse un ébranlement tumultueux [1]. » — On peut dire que toutes les fois que les changements de la cénesthésie, au lieu d'être insensibles, ou temporaires, sont rapides et permanents, un désaccord éclate entre les deux éléments qui constituent notre personnalité à l'état normal : le sentiment de notre corps et la mémoire consciente. Si le nouvel état tient bon, il devient le centre auquel se rattachent les associations nouvelles ; il se forme ainsi un nouveau complexus, un nouveau moi. L'antagonisme entre ces deux centres d'attraction — l'ancien, qui est en voie de dissolution ; le nouveau, qui est en voie de progression — produit suivant les circonstances des résultats divers. Tantôt l'ancien moi disparaît, après avoir enrichi le nouveau de ses dépouilles, c'est-à-dire d'une partie des associations qui le constituaient. Tantôt les deux *moi* alternent sans parvenir

1. Griesinger, *Traité des maladies mentales*, p. 55 et suiv. Tout ce passage est excellent comme analyse.

supplanter. Tantôt l'ancien moi n'existe plus que ns la mémoire ; mais, n'étant rattaché à aucune cé-esthésie, il apparaît au nouveau moi comme un ranger [1].

La digression qui précède avait pour but d'appuyer ir des raisons ce qui avait été simplement affirmé : 'amnésie périodique n'est qu'un phénomène secon-ire ; elle a sa cause dans un désordre vital, — le sen-ment de l'existence qui n'est à proprement parler ie le sentiment de l'unité de notre corps passant par eux phases alternantes. Tel est le fait primitif qui itraîne la formation de deux centres d'association et ir conséquent de deux mémoires.

Pour aller plus loin, d'autres questions se posent aux-ielles on ne peut malheureusement pas répondre :

1° Quelle est la cause physiologique de ces variations pides et régulières de la cénesthésie ? On n'a émis r ce point que des hypothèses (état du système vas-laire, action inhibitoire, etc.).

2° Quelle est la raison qui rattache à chaque forme la cénesthésie certaines formes d'association à l'ex-ision des autres ? On n'en sait rien On peut affirmer ulement que, dans les amnésies périodiques, la con-ervation reste intacte, c'est-à-dire que les modifica-ions cellulaires et les associations dynamiques subsis-

. C'est ainsi que j'explique un cas de Leuret (*Fragments ych. sur la folie*, p. 277) souvent cité. Une aliénée qui ne se signait que par « la personne de moi-même » avait conservé mémoire très exacte de sa vie jusqu'au commencement de folie ; mais elle rapportait cette période de sa vie à une autre. l'ancien moi, la mémoire seule avait persisté. Il y aurait ucoup à dire sur ces désordres de la personnalité, mais cela tirait de notre sujet.

tent : la faculté de réviviscence seule est atteinte. s associations ont deux points de départ : un éta A évcille quelques groupes, mais est incapable d'évei r les autres ; un état B fait le contraire ; certains grou s cntrent également dans les deux complexus (cas e scission incomplète).

En somme, deux états physiologiques qui par l r alternance déterminent deux cénesthésies qui dé r- minent deux formes d'association et par suite d x mémoires. centres

Pour compléter nos remarques, il est bon d'ajou r quelques mots sur cette liaison naturelle qui s'établ malgré des interruptions quelquefois longues, en les périodes de même nature, particulièrement en les divers accès de somnambulisme. Ce fait intéress à plusieurs titres ne doit être examiné ici qu'au po de vue du retour périodique et régulier des mêm souvenirs. Si bizarre qu'il paraisse d'abord, il est lo que et s'accorde parfaitement avec notre concept du moi. Car, si le moi n'est à chaque instant qu somme des états de conscience actuels et des acti vitales dans lesquelles la conscience a ses racines, il clair que, toutes les fois que ce complexus physic gique et psychique se reconstituera, le moi se retr vera le même et les mêmes associations seront éveill Dans chaque accès, il se produit un état physiologi particulier ; les sens sont en grande partie fermés excitations extérieures ; par suite, beaucoup d'assoc tions ne peuvent plus être suscitées. Il y a simplifi tion de la vie mentale, réduction à une condit presque mécanique. Il est clair d'ailleurs que ces éta se ressemblent beaucoup entre eux, en raison de l r simplicité même, et qu'ils diffèrent totalement de l'ét

veille. Dès lors, il est naturel que les mêmes condi-
ns entraînent les mêmes effets, que les mêmes élé-
ents donnent lieu aux mêmes combinaisons, que les
èmes associations soient éveillées à l'exclusion des
tres. Elles trouvent dans l'état pathologique leurs
nditions d'existence, qui dans l'état normal ne se
ncontrent pas ou sont en lutte avec beaucoup d'au-
s.

Dans l'état de santé et de veille, en effet, les phéno-
ènes de conscience sont trop variés, trop nombreux,
ur que la même combinaison ait des chances de se
roduire plusieurs fois. Cela arrive cependant dans
tains cas bizarres, par suite de causes inconnues.
Jn *clergyman*, dit le Dr Reynolds, en apparence très
n portant, célébrait le service un dimanche ; il
oisit les hymnes, les leçons, prononça une prière
emporanée. Le dimanche suivant, il procéda exac-
nent de la même manière, choisit les mêmes hymnes,
mêmes leçons, récita la même prière, prit le même
te et prononça le même sermon. En descendant de
chaire, il n'avait aucun souvenir d'avoir fait, le di-
nche précédent, ce qu'il venait de répéter entière-
nt. Il en fut fort effrayé et redouta longtemps une
ladie cérébrale qui ne survint pas [1]. » On a vu
resse produire le même retour du souvenir, comme
s le cas très connu de ce commissionnaire irlandais
, ayant perdu un paquet pendant qu'il était ivre,
ivra de nouveau et se rappela où il l'avait laissé.

omme nous l'avons dit en commençant, les amné-
i périodiques, si curieuses qu'elles soient, en ap-
nnent plus long sur la nature du moi que sur celle

[1] Reynolds ap. Carpenter, p. 444.

de la mémoire. Elles renferment cependant une p t d'enseignement : nous y reviendrons dans le paragr phe qui va suivre.

III

Les amnésies *progressives* sont celles qui, par travail de dissolution lent et continu, conduisent l'abolition complète de la mémoire. Cette définition t applicable à la plupart des cas. C'est par excepti seulement que l'évolution morbide n'aboutit pas à u extinction totale. La marche de la maladie est t s simple ; peu frappante, comme tout ce qui se prod t par actions lentes ; très intructive, parce que, en no s montrant comment la mémoire se désorganise, e nous apprend comment elle est organisée.

Nous n'avons pas à rapporter ici de cas particulie rares, exceptionnels. Il y a un type morbide à peu p constant qu'il suffit de décrire.

La première cause de la maladie est une lésion cerveau à marche envahissante (hémorrhagie cér brale, apoplexie, ramollissement, paralysie généra, atrophie des vieillards, etc., etc.). Pendant la pério initiale, il n'existe que des désordres partiels. Le m lade est sujet à de fréquents oublis qui portent to jours sur les faits *récents*. S'il interrompt une besogn elle est oubliée. Les événements de la veille, de l'avan veille, un ordre reçu, une résolution prise, tout cela aussitôt effacé. Cette amnésie partielle est un sym tôme banal de la paralysie générale à son début. L asiles d'aliénés sont pleins de malades de cette cat gorie qui, le lendemain de leur entrée, affirment qu'

sont depuis un an, cinq ans, dix ans ; qui n ont 'un souvenir vague d'avoir quitté leur maison et ır famille ; qui ne peuvent désigner le jour de la naine ni le nom du mois. Mais le souvenir de ce qui été fait et acquis avant la maladie reste encore ide et tenace. Tout le monde sait aussi que, chez vieillards, l'affaiblissement très marqué de la mé- ›ire est relatif aux faits récents.

Là se bornent, ou à peu près, les données de la psy- ›logie courante. Elle semble admettre, au moins plicitement, que la dissolution de la mémoire ne suit cune loi. Nous allons donner la preuve du contraire. Pour découvrir cette loi, il faut étudier psychologi- ement la marche de la démence[1]. Dès que la période prodromes, dont on vient de parler, est dépassée, il produit un affaiblissement général et graduel de ıtes les facultés, qui finit par réduire l'individu à une toute végétative. Les médecins ont distingué, sui- ıt leurs causes, diverses espèces de démence (sénile, ralytique, épileptique, etc.). Ces distinctions sont ır nous sans intérêt. Le travail de dissolution men- e reste au fond le même, quelles qu'en soient les ıses, et c'est la seule chose qui nous importe. Or la estion qui se pose est celle-ci : Dans cette dissolu- ı, la perte de la mémoire suit-elle un ordre ?

Les nombreux aliénistes qui ont laissé des descrip- ıs de la démence ne se sont pas arrêtés à cette estion, sans portée pour eux. Leur témoignage n'en ra que plus de valeur, si nous pouvons découvrir z eux une réponse : et elle s'y trouve. Quand on

[1] Nous prenons ici le mot démence au sens médical et non ıme synonyme de folie en général.

interroge les meilleures autorités (Griesinger, Ba-larger, Falret, Foville, etc., etc.), on découvre que l'a-nésie, après avoir été limitée d'abord aux faits récen, s'étend aux idées, puis aux sentiments et aux affecti et finalement aux actes. Nous avons là toutes les do-nées d'une loi. Pour la dégager, il suffit d'examir successivement ces divers groupes.

1° Il est d'observation si vulgaire que l'affaiblis-ment de la mémoire porte d'abord sur les faits récen, qu'on ne remarque pas combien cela est choquant pc le sens commun. Il serait naturel de croire *à pri* que les faits les plus récents, les plus voisins du pr-sent sont les plus stables, les plus nets ; et c'est ce ci arrive à l'état normal. Mais, au début de la démen, il se produit une lésion anatomique grave : un co-mencement de dégénérescence des cellules nerveus. Ces éléments en voie d'atrophie ne peuvent plus co-server les impressions nouvelles. En termes pl précis, ni une modification nouvelle dans les cellul, ni la formation de nouvelles associations dynamiqs n'est possible ou au moins durable. Les conditio anatomiques de la stabilité et de la réviviscence ma-quent. Si le fait est totalement neuf, il ne s'inscrit p dans les centres nerveux ou est aussitôt effacé [1]. Sl n'est qu'une répétition d'expérences antérieures encore vivaces, le malade rejette le fait dans le pass les circonstances concomitantes du fait actuel s'effac bien vite et ne permettent plus de le localiser à place. Mais les modifications fixées dans les élémen

1. Dans un cas de démence sénile, un malade, pendant qu torze mois, n'a jamais reconnu son médecin, qui venait le siter tous les jours (Felmann, *Archiv. für Psychiatrie,* 1864).

erveux depuis de longues années et devenues orga-
iques, les associations dynamiques et les groupes
'associations cent fois et mille fois répétées persistent
icore ; elles ont une plus grande force de résistance
ontre la destruction. Ainsi s'explique ce paradoxe de
mémoire : Le nouveau meurt avant l'ancien.

2° Bientôt ce fonds ancien sur lequel le malade peut
icore vivre s'entame à son tour. Les acquisitions intel-
ctuelles se perdent peu à peu (connaissances scienti-
ques, artistiques, professionnelles, langues étran-
res, etc.). Les souvenirs personnels s'effacent *en des-
ndant vers le passé.* Ceux de l'enfance disparaissent
s derniers. Même à une époque avancée, des aven-
res, des chants du premier âge reviennent. Souvent,
s déments ont oublié une grande partie de leur
opre langue. Quelques expressions reviennent par
cident ; mais d'ordinaire ils répètent d'une manière
tomatique les mots qui leur sont restés (Griesinger,
illarger). Cette dissolution intellectuelle a pour
use anatomique une atrophie qui envahit peu à peu
l corce du cerveau, puis la substance blanche, produi-
nt une dégénérescence graisseuse et athéromateuse
s cellules, des tubes et des capillaires de la substance
rveuse.

3° Les meilleurs observateurs ont remarqué « que
s facultés affectives s'éteignent bien plus lentement
e les facultés intellectuelles ». Il peut sembler sur-
renant d'abord que des états aussi vagues que les
ntiments soient plus stables que les idées et les états
ellectuels en général. La réflexion montre que les
ntiments sont ce qu'il y a en nous de plus profond,
plus intime, de plus tenace. Tandis que notre intel-
lence est acquise et comme extérieure à nous, nos

sentiments sont innés. Considérés dans leur source, indépendamment des formes raffinées et complexes qu'ils peuvent prendre, ils sont l'expression immédiate et permanente de notre organisation. Nos viscères, nos muscles, nos os, tout, jusqu'aux éléments les plus intimes de notre corps, contribuent pour leur part à les former. Nos sentiments, c'est nous-mêmes ; l'amnésie de nos sentiments, c'est l'oubli de nous-mêmes. Il est donc logique qu'elle se produise à une époque où la désorganisation est déjà si grande que la personnalité commence à tomber par morceaux.

4° Les acquisitions qui résistent en dernier lieu sont celles qui sont presque entièrement organiques : la routine journalière, les habitudes contractées de longue date. Beaucoup peuvent encore se lever, s'habiller, prendre leurs repas régulièrement, se coucher, s'occuper à des travaux manuels, jouer aux cartes et à d'autres jeux, quelquefois même avec une aptitude remarquable, alors qu'ils n'ont plus ni jugement, ni volonté, ni affections. Cette activité automatique, qui ne suppose qu'un minimum de mémoire consciente, appartient à cette forme inférieure de la mémoire pour laquelle les ganglions cérébraux, le bulbe et la moelle suffisent.

La destruction progressive de la mémoire suit donc une marche logique, une loi. *Elle descend progressivement de l'instable au stable*. Elle commence par les souvenirs récents qui, mal fixés dans les éléments nerveux, rarement répétés et par conséquent faiblement associés avec les autres, représentent l'organisation à son degré le plus faible. Elle finit par cette mémoire sensorielle, instinctive, qui, fixée dans l'organisme, devenue une partie de lui-même ou plutôt lui-même, représente l'organisation à son degré le plus fort.

rme initial au terme final, la marche de l'amnésie, glée par la nature des choses, suit la ligne de la oindre résistance, c'est-à-dire de la moindre orga- sation. La pathologie confirme ainsi pleinement ce ıe nous avons dit précédemment de la mémoire : C'est un processus d'organisation à degrés variables ›mpris entre deux limites extrêmes : l'état nouveau, ›nregistrement organique. »

Cette loi, que j'appellerai *loi de régression* ou *de ré- ›rsion*, me paraît ressortir des faits, s'imposer comme ıe vérité objective. Cependant, pour dissiper tous les ›utes et prévenir toutes les objections, j'ai pensé qu'il rait bon de vérifier cette loi par une contre-épreuve.

Si la mémoire, lorsqu'elle se défait, suit la marche variable qui vient d'être indiquée, elle doit suivre une arche inverse lorsqu'elle se refait : les formes qui dis- ıraissent les dernières doivent reparaître les premières, ıisqu'elles sont les plus stables, et la restauration doit faire en remontant.

Il est bien difficile de trouver des cas probants. abord il faut que la mémoire revienne d'elle-même. ›s cas de rééducation prouvent peu. De plus, il est rare ıc les amnésies progressives soient suivies de guéri- n. Enfin, l'attention n'ayant jamais été portée sur point, les documents font défaut. Les médecins pré- ›cupés d'autres symptômes se contentent de noter ıe la mémoire « revient peu à peu ».

Dans son *Essai* cité plus haut, Louyer-Villermay ›serve « que, quand la mémoire se rétablit, elle suit ıns sa réhabilitation un ordre inverse de celui qu'on ›serve dans son abolition : les faits, les adjectifs, les bstantifs, les noms propres. » Il y a peu à tirer de tte remarque assez confuse. Voici qui est plus clair.

« Dernièrement, on a vu en Russie un célèbre astronome oublier tour à tour les événements de la veille, puis ceux de l'année, puis ceux des dernières années et ainsi de suite la lacune gagnant toujours, tant qu'en il ne lui restait plus que le souvenir des événements de son enfance. On le croyait perdu. Mais, par un acte soudain et un retour imprévu, la lacune se comblant en sens inverse, les événements de la jeunesse redevenant visibles, puis ceux de l'âge mûr, puis les plus récents, puis ceux de la veille. La mémoire était restaurée tout entière quand il mourut[1]. »

L'observation qui suit est encore plus précise. Elle a été notée heure par heure. J'en transcris la plus grande partie [2].

« Je dois faire mention d'abord de quelques détails bien insignifiants en eux-mêmes, mais qu'il est nécessaire de connaître, parce qu'ils se lient à un phénomène remarquable. Dans les derniers jours de novembre, un officier de mon régiment fut blessé au pied gauche par le frottement d'une botte. Le 30 novembre, il alla à Versailles pour y avoir un entretien avec son frère et dîna dans cette ville, revint le même soir à Paris, et, en rentrant dans son logement, il trouva une lettre de son père sur la cheminée.

« Maintenant voici le fait lui-même. Le 1er décembre, cet officier était au manège et son cheval s'étant abattu, il tomba sur la partie droite du corps, surtout sur le pariétal droit. Cette commotion fut suivie d'une légère

1. Taine. *De l'Intelligence*, t. I, liv. II, chap. II, § 4.

2. « Observation sur un cas de perte de mémoire » par M. Kœmpfen dans les *Mémoires de l'Académie de médecine*, 1845, tome IV, p. 489. Je dois l'indication de cette curieuse observation à M. le Dr Riti, médecin à l'asile de Charenton.

yncope. Revenu à lui, il remonta à cheval « pour issiper un reste d'étourdissement » et il continua sa ·çon d'équitation pendant trois quarts d'heure avec une rande régularité. Cependant de temps en temps, il isait à l'écuyer : « Je sors d'un rêve. Que m'est-il donc arrivé ? » On le reconduisit à son domicile.

Habitant la même maison que le malade, je fus mandé ıssitôt. Il était debout, me reconnut, me salua comme l'ordinaire et me dit : « Je sors comme d'un rêve. Que m'est-il donc arrivé ? » — Parole libre. Réponses stes à toutes les questions. Il ne se plaint que de consion dans la tête.

« Malgré mes demandes, celles de son écuyer et de n domestique, il ne se rappelle ni sa blessure de avant-veille, ni son voyage à Versailles de la veille, sa sortie du matin, ni les ordres qu'il a donnés avant sortir, ni sa chute, ni ce qui a suivi. Il reconnaît rfaitement tout le monde, appelle chacun par son m, sait qu'il est officier, qu'il est de semaine, etc.

« Je n'ai pas laissé passer une heure sans observer ce ılade. Chaque fois que je revenais à lui, il croyait ıjours me voir pour la première fois. Il ne se rapıle aucune des prescriptions médicales qu'il vient de vre (bain de pieds, frictions, etc.). En un mot, *rien xiste pour lui que l'action du moment.*

« Six heures après l'accident, le pouls commença à relever et le malade commença à retenir la réponse ıi faite tant de fois : Vous êtes tombé de cheval.

« Huit heures après l'accident, le pouls gagne encore, malade se souvient de m'avoir vu une fois.

Deux heures et demie plus tard, le pouls est normal. malade n'oublie plus rien de ce qu'on lui dit. Il se pelle parfaitement sa blessure au pied. Il commence

aussi à se rappeler qu'il a été la veille à Versailles, mais d'une manière si incertaine qu'il avoue que si on lui affirmait bien positivement le contraire, il serait disposé à le croire. Cependant, le retour de la mémoire s'opérant toujours de plus en plus, il acquiert dans la soirée la conviction intime d'avoir été à Versailles. Mais c'est là que s'arrête pour ce jour le progrès du souvenir. Il se couche sans pouvoir se rappeler ce qu'il a fait à Versailles, comment il est revenu à Paris, ni comment il a reçu la lettre de son père.

« Le 2 décembre, après une nuit d'un sommeil tranquille, il se rappelle dès son réveil successivement ce qu'il a fait à Versailles, comment il en est revenu et qu'il a trouvé la lettre de son père sur la cheminée. Mais tout ce qu'il a fait vu ou entendu le 1er décembre avant sa chute, il l'ignore encore aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il n'en a pas la connaissance par lui-même, mais seulement par des témoins.

« Cette perte de la mémoire a été, comme disent les mathématiciens, en raison inverse du temps qui s'est écoulé entre les actions et la chute, et le retour de la mémoire a été dans un ordre déterminé du plus loin au plus proche. »

Cette observation, faite sans esprit de système par un homme qui paraît très surpris de ce qu'il constate, n'est-elle pas probante à souhait? A la vérité, il ne s'agit ici que d'une amnésie temporaire et limitée; mais on voit que, même dans ces étroites limites la loi se vérifie. Je regrette, malgré un grand nombre de recherches et d'interrogations, de ne pouvoir mettre plus de faits de ce genre sous les yeux du lecteur. Si l'attention se porte de ce côté, j'espère qu'on en découvrira d'autres.

En définitive, notre loi, tirée des faits, vérifiée par a contre-épreuve, peut être tenue pour vraie jusqu'à preuve du contraire. On peut même la corroborer par l'autres considérations.

Cette loi si générale quelle soit par rapport à la mémoire, n'est qu'un cas particulier d'une loi encore plus générale, — d'une loi biologique. C'est un fait bien connu, dans le domaine de la vie, que les structures formées les dernières sont les premières à dégénérer. C'est, dit un physiologiste, l'analogue de ce qui se passe dans les grandes crises commerciales. Les vieilles maisons résistent à l'orage; les nouvelles maisons, moins solides, croulent de tous côtés. Enfin, dans l'ordre biologique, la dissolution se fait dans l'ordre inverse de l'évolution : elle va du complexe au simple. Hughlings Jackson le premier a montré en détail que les fonctions supérieures, complexes, spéciales, volontaires du système nerveux disparaissent les premières; que les fonctions inférieures, simples, générales, automatiques disparaisent les dernières. Nous avons constaté ces deux faits dans la dissolution de la mémoire : le nouveau périt avant l'ancien, le complexe avant le simple. La loi que nous avons formulée n'est donc autre chose que l'expression psychologique d'une loi de la vie, et la pathologie nous montre à son tour dans la mémoire un fait biologique.

L'étude des amnésies périodiques a fait entrer le jour dans notre sujet. En nous montrant comment la mémoire se défait et se refait, elle nous fait comprendre ce qu'elle est. Elle nous a révélé une loi qui nous permet pour le présent de nous orienter au milieu des nombreuses variétés morbides et qui nous permettra plus tard de les embrasser dans une vue d'ensemble.

Sans essayer un résumé prématuré, rappelons ce qu a été vu plus haut : d'abord et dans tous les cas, abol tion des souvenirs récents ; dans les amnésies périodiques suspension de toutes les formes de la mémoire, sauf celle qui sont semi-organisées et organiques ; dans les amné sies totales et temporaires, abolition complète, sauf de formes organiques ; dans un cas (Macnish), abolitio complète, y compris les formes organiques. Nous ver rons, dans le prochain chapitre, que les désordres *par tiels* de la mémoire sont régis par cette même loi d régression et surtout le groupe le plus important : le amnésies du langage.

La loi de régression étant admise, il resterait à dé terminer comment elle agit. Je serai bref sur ce point n'ayant à proposer que des hypothèses.

Il serait puéril de supposer que les souvenirs se dé posent dans le cerveau, sous forme de couches, pa ordre d'ancienneté, à la manière des stratification géologiques, et que la maladie, descendant de la surfac aux couches profondes, agit comme un expérimenta teur qui enlève tranche par tranche le cerveau d'u animal. Pour expliquer la marche du processus mor bide, il nous faut recourir à l'hypothèse qui a été fait plus haut sur les bases physiques de la mémoire. Je l rappellerai en quelques mots.

Il est extrêmement vraisemblable que les souvenir occupent le même siège anatomique que les impres sions primitives et qu'ils exigent l'activité des même éléments nerveux (cellules et fibres). Ceux-ci peuver occuper des positions très diverses, depuis l'écorce d cerveau jusqu'à la moelle. La conservation et la re production dépendent : 1° d'une certaine modifica tion des cellules, 2° de la formation de groupes plus o

moins complexes que nous avons appelés des associations dynamiques. Telles sont pour nous les bases physiques de la mémoire.

Les acquisitions primitives, celles qui datent de l'enfance, sont les plus simples : formation des mouvements secondaires automatiques, éducation de nos sens. Elles dépendent principalement du bulbe et des centres inférieurs du cerveau ; et on sait qu'à cette époque de la vie, l'écorce cérébrale est imparfaitement développée. Indépendamment de leur simplicité, elles ont toutes les raisons possibles d'être les plus stables. D'abord, les impressions sont reçues par des éléments vierges. La nutrition est très active; mais ce renouvellement moléculaire incessant ne sert qu'à fixer les impressions; les molécules nouvelles remplaçant exactement les anciennes, la disposition acquise des éléments nerveux finit par équivaloir à une disposition innée. De plus, les associations dynamiques, formées entre les éléments, parviennent à l'état de fusion complète, grâce à des répétitions sans nombre. Il est donc inévitable que ces premières acquisitions soient mieux conservées et plus facilement reproduites qu'aucune autre, qu'elles constituent la forme la plus solide de la mémoire.

Tant que l'individu adulte reste à l'état sain, les impressions et les associations nouvelles, quoique d'un ordre beaucoup plus complexe que celles de l'enfance, ont encore de grandes chances de stabilité. Les causes qui viennent d'être énumérées agissent toujours, quoique avec moins de force.

Mais si, par l'effet de l'âge ou de la maladie, les conditions changent; si les actions vitales, notamment la nutrition, diminuent; si les pertes sont en excès; alors

les impressions deviennent instables et les associations fragiles. Prenons un exemple. Un homme en est à cette période d'amnésie progressive où l'oubli des faits récents est très rapide. Il entend un récit; il voit un paysage ou un spectacle. L'événement psychique se réduit en dernière analyse à une somme d'impressions auditives ou optiques formant certains groupes très complexes. Dans ce nouveau récit ou ce nouveau spectacle, il n'y a d'ordinaire qu'une seule chose nouvelle : le groupement, l'association. Les sons, les formes, les couleurs qui en sont la matière ont été déjà éprouvés et remémorés bien des fois dans le cours de la vie. Mais par suite de l'état morbide de l'encéphale, ce complexus nouveau ne parvient pas à se fixer : les éléments qui le composent font partie d'autres associations ou groupes beaucoup plus stables, formés pendant la période de santé, souvent répétés. Entre le complexus nouveau qui tend faiblement à s'établir et les complexus anciens qui sont fortement établis, la lutte est très inégale. Il y a donc toutes les chances possibles pour que les anciennes combinaisons soient suscitées plus tard, même au lieu et place de la nouvelle.

Ces indications suffisent. Remarquons d'ailleurs que cette hypothèse sur la cause de l'amnésie progressive est d'importance secondaire. Qu'on l'accepte ou non, cela ne change rien à la valeur de notre loi.

IV

Il y a peu à dire des amnésies *congénitales*. J'en parlerai pour ne rien omettre. Elles se rencontrent chez les idiots, les imbéciles et un à degré plus faible chez

crétins. La plupart d'entre eux sont affligés d'une dé-
é générale de la mémoire. Variable selon les indi-
ıs, elle peut tomber si bas chez quelques-uns qu'elle
l impossibles l'acquisition et la conservation de ces
itudes très simples qui constituent la routine jour-
ère de la vie.

ais, si l'affaiblissement général de la mémoire est
ègle, on rencontre dans la pratique de fréquentes
ptions. Parmi ces infirmes, il y en a qui, dans un
aine limité, ont une mémoire très remarquable.

n a observé que, chez beaucoup d'idiots et d'imbé-
s, les sens sont atteints inégalement : ainsi l'ouïe
t avoir une finesse et une précision supérieures,
lis que les autres sens sont obtus. L'arrêt de déve-
pement n'est pas uniforme sur tous les points. Il
t donc pas étonnant que l'affaiblissement général
a mémoire coïncide chez le même homme avec
olution et même l'hypertrophie d'une mémoire
iculière. Ainsi certains idiots, réfractaires à toute
e impression, ont un goût très vif pour la musique
euvent retenir un air qu'ils n'ont entendu qu'une
fois. D'autres (le cas est plus rare) ont la mé-
re des formes, des couleurs et montrent une cer-
e aptitude pour le dessin. On rencontre plus
uemment la mémoire des chiffres, des dates, des
s propres, des mots en général. « Un imbécile se
elait le jour de chaque enterrement fait dans une
isse, depuis trente-cinq ans. Il pouvait répéter
une invariable exactitude le nom et l'âge des
dés, ainsi que les gens qui conduisaient le deuil. En
rs de ce registre mortuaire, il n'avait pas une idée,
pouvait répondre à la moindre question et n'était
même capable de se nourrir. » — Certains idiots,

qui ne peuvent faire les calculs les plus élémentaires, répètent sans broncher toute la table de multiplication. D'autres récitent par cœur des pages qu'on leur a apprises et ne réussissent pas à connaître les lettres de l'alphabet. Drobisch rapporte le fait suivant, dont il a été témoin : Un garçon de quatorze ans presque idiot avait eu beaucoup de peine à apprendre à lire. Il avait, néanmoins, une facilité merveilleuse pour retenir l'ordre dans lequel les mots et les lettres se succédaient. Si on lui donnait deux ou trois minutes pour parcourir une page imprimée dans une langue qu'il ne connaissait pas ou traitant de questions qu'il ignorait, il était en état d'épeler de mémoire les mots qui s'y trouvaient, absolument comme si le livre était resté ouvert devant lui [1]. L'existence de ces mémoires partielles est un fait si commun qu'on en a tiré parti pour l'éducation des idiots et des imbéciles [2].

Il faut noter encore que certains idiots atteints de manie ou de quelque autre maladie aiguë recouvrent une mémoire temporaire. Ainsi « un idiot atteint de la rage raconta un fait assez compliqué dont il avait été témoin longtemps auparavant et qui semblait n'avoir fait aucune impression sur lui [3] ».

1. Drobisch, *Empirische Psychologie*, p. 95. Winslow, ouv. cité, p. 561. Falret, art. Amnésie, dans le *Dictionn. encyclop. des sciences méd.* Le Dr Herzen me communique le fait d'un Russe d'Arkangel) actuellement âgé de 27 ans atteint d'imbécillité la suite d'excès. Il n'a conservé des brillantes facultés de son adolescence qu'une mémoire extraordinaire, pouvant faire instantanément les opérations les plus difficiles d'arithmétique et d'algèbre et répéter mot pour mot de longues poésies, après les avoir lues ou entendues une seule fois.

2. Voir sur ce sujet l'ouvrage de Ireland, *On Idiocy and Imbecility*. London, 1877.

3. Griesinger, ouvrage cité, p. 431.

)ans les amnésies congénitales, ce sont les excep-
ıs qui instruisent. La loi ne fait que confirmer cette
ité banale : la mémoire dépend de la constitution
cerveau, qui, chez les idiots et les imbéciles, est
ɔrmale. Mais la formation de ces mémoires limitées,
·tielles, aide à comprendre certains désordres dont
ıs n'avons pas encore parlé. J'incline à croire que
ıde méthodique de ce qui se produit chez les idiots
mettrait de déterminer les conditions anatomiques
hysiologiques de la mémoire. Nous reviendrons sur
ɔint dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III

LES AMNÉSIES PARTIELLES

I

L'étude des amnésies partielles suppose avant tout quelques remarques sur les *variétés* de la mémoire. Sans ces remarques préliminaires, les faits que nous allons rapporter paraissent inexplicables et même un peu merveilleux. Qu'un homme perde la seule mémoire des mots, qu'il oublie une seule langue et conserve les autres, ou bien qu'une langue oubliée depuis longtemps lui revienne brusquement, qu'il soit privé de sa mémoire musicale et d'elle seule : ce sont là des événements si bizarres au premier abord que, s'ils n'avaient été constatés par les observateurs les plus scrupuleux, on serait tenté de les reléguer parmi les fables. Si, au contraire, on s'est fait une idée exacte de ce qu'il faut entendre par ce mot mémoire, tout le merveilleux s'évanouit et ces faits, loin de surprendre, apparaissent comme la conséquence naturelle, logique, d'une influence morbide.

L'emploi du mot mémoire comme terme général et

l'une justesse irréprochable. Il désigne une propriété ommune à tous les êtres sentants et pensants : la posibilité de conserver les impressions et de les reprouire. Mais l'histoire de la psychologie montre qu'on st trop porté à oublier que ce terme général, comme out autre, n'a de réalité que dans les cas particuliers; ue la mémoire se résout en *des* mémoires, tout omme la vie d'un organisme se résout dans la vie des rganes, des tissus, des éléments anatomiques qui le omposent. « L'ancienne erreur, encore admise, qui onsiste à traiter la mémoire comme une faculté ou ne fonction indépendante qui aurait un organe ou un iège distinct, vient, dit un psychologue contemporain, e l'incurable tendance à personnifier une abstraction. u lieu de reconnaître que c'est une expression abréiative pour désigner ce qui est commun à tous les its concrets de souvenir ou à la somme de ces faits, lusieurs auteurs lui supposent une existence indépenante [1]. »

Tandis que l'expérience vulgaire a noté depuis longmps l'inégalité naturelle des diverses formes de la émoire chez le même homme, les psychologues ne en sont pas préoccupés ou l'ont niée de parti pris. ugald Stewart affirme sérieusement « que ces différnces qui nous frappent doivent être imputées en ande partie à des différences d'habitude dans l'emoi de l'attention ou au choix que fait l'esprit entre s événements ou les objets offerts à la curiosité [2]. » ll le premier réagissant contre cette tendance assigna chaque faculté sa mémoire propre et nia l'exis-

1. Lewes, *Problems of Life and Mind*, 5e volume, p. 119.
2. *Philosophie de l'esprit humain*, t. I, p. 310.

tence de la mémoire comme faculté indépendante.

La psychologie contemporaine, plus soucieuse de l'ancienne de ne rien omettre, plus préoccupée des exactions qui instruisent, a relevé un nombre considérable de faits qui ne laissent aucun doute sur l'inégalité naturelle des mémoires chez le même individu. Taine en a donné de nombreux et excellents exemples. Rappelons les peintres comme Horace Vernet et Gustave Doré qui peuvent faire un portrait de mémoire ; les joueurs d'échecs qui jouent mentalement une ou plusieurs parties ; les petits calculateurs prodiges comme Zéro Collburn qui « voient leurs calculs devant leurs yeux [2] » ; l'homme cité par Lewes qui, « après avoir parcouru une rue longue d'un demi-mille, pouvait énumérer toutes les boutiques dans leur position relative » ; Mozart notant le *Miserere* de la chapelle Sixtine, après l'avoir entendu deux fois. Je renvoie pour plus de détails aux traités spéciaux [3] n'ayant pas à traiter ici cette question. Il me suffit que le lecteur tienne ces inégalités de la mémoire pour bien établies. Voyons comment elles s'expliquent ; nous verrons ensuite ce qu'elles expliquent.

Que supposent ces mémoires partielles ? — Le développement particulier d'un certain sens avec les structures anatomiques qui en dépendent.

Pour être plus clair, prenons un cas particulier :

1. Gall, *Fonctions du cerveau*, t. I.

2. J'ai eu occasion de noter que plusieurs calculateurs ne voient pas leurs chiffres ni leurs calculs, mais qu'ils les « entendent ». Il importe peu pour notre thèse que les images soient visuelles ou auditives.

3. Taine, *De l'Intelligence*, t. I, 1re partie, liv. II, ch. I, § 7. Luys, *Le cerveau et ses fonctions*, p. 120. Lewes, *loc. cit.*

une bonne mémoire visuelle. Elle a pour condition une bonne structure de l'œil, du nerf optique et des parties de l'encéphale qui concourent à l'acte de la vision c'est-à-dire (d'après les notions anatomiques généralement admises) de certaines portions de la protubérance, des pédoncules, de la couche optique, des hémisphères cérébraux. Ces structures, supérieures par hypothèse à la moyenne, sont parfaitement adaptées à recevoir et à transmettre les impressions. Par suite, les modifications que subissent les éléments nerveux ainsi que les associations dynamiques qui se forment entre eux (ce sont là, nous l'avons répété plusieurs fois, les bases de la mémoire) doivent être plus stables, plus nettes, plus faciles à raviver que dans un autre cerveau. En somme, dire qu'un organe visuel a une bonne constitution anatomique et physiologique, c'est dire qu'il présente les conditions d'une bonne mémoire visuelle.

On peut aller plus loin et faire remarquer que ce terme « une bonne mémoire visuelle » est encore trop large. L'observation journalière ne nous montre-t-elle pas que l'un se rappelle mieux les formes, un autre les couleurs? Il est vraisemblable que la première mémoire dépend surtout de la sensibilité musculaire de l'œil, la seconde de la rétine et des appareils nerveux qui s'y rattachent.

Ces remarques sont applicables à l'ouïe, l'odorat, au goût, et à ces formes diverses de la sensibilité que on comprend sous le nom général de toucher, en un mot à toutes les perceptions des sens.

Si l'on réfléchit aux relations intimes qui existent entre les sentiments, les émotions, la sensibilité en général et la constitution physique de chaque homme

si l'on considère combien ces états physiques dépen dent des organes de la vie animale, on comprendr que ces organes jouent à quelques égards le mêm rôle pour les sentiments que les organes des sens pou les perceptions. Par suite des différences de constitu tion, les impressions transmises peuvent être faibles intenses, stables, fugitives : autant de conditions qu modifient la mémoire des sentiments. La prépondé rence d'un système d'organes (ceux de la générati par exemple) crée une supériorité pour un groupe d souvenirs.

Restent les états psychiques d'un ordre supérieur les idées abstraites, les sentiments complexes. Ils n peuvent être rattachés immédiatement à aucun or gane ; le siège de leur production et de leur reproduc tion n'a pu être localisé jusqu'ici d'une manière pré cise. Mais, comme ils résultent sans aucun doute d'un association ou d'une dissociation des états primitifs nous n'avons aucune raison de supposer que, en c qui les concerne, les choses se passent différem ment.

Tout ce qui précède peut donc se résumer en ce termes : Chez le même homme, un développemen inégal des divers sens et des divers organes pro duit des modifications inégales dans les parties appro priées du système nerveux, par suite des condition inégales de souvenir, par suite des variétés de mé moire. Il est même vraisemblable que l'inégalité de mémoires, dans le même homme, est la règle, no l'exception. Comme nous n'avons pas de procédé exacts pour les doser séparément et les comparer entr elles, nous ne donnons ce qui précède que comme un conjecture, sans pouvoir toutefois renoncer à croir

ue l'on ne constate pas tous les cas d'inégalité, mais implement ceux qui dénotent une grande disproporion. — L'antagonisme qui existe entre diverses forıes de mémoire nous fournirait encore une preuve ıdirecte : c'est un point sur lequel il y aurait de cuieuses recherches à faire ; mais il sort de notre ujet [1]. — Enfin, qu'on n'objecte pas l'influence de éducation. Il est clair qu'il faut en porter beaucoup à on compte ; mais l'éducation ne s'applique guère u'aux dons que la nature met déjà en relief, et d'ailurs, dans certains cas, il est certain qu'elle n'a pu ouer aucun rôle.

En psychologie, comme dans toute science de faits, est l'expérience qui décide en dernier ressort. Rearquons cependant que l'indépendance relative des verses formes de la mémoire aurait pu s'établir par seul raisonnement. C'est, en effet, un corollaire des eux propositions générales qui suivent : 1° Tout souenir a son siège dans certaines parties déterminées l'encéphale. 2° L'encéphale et les hémisphères du rveau eux-mêmes « consistent en un certain nombre organes totalement différenciés, dont chacun posde une fonction propre, tout en restant dans la nnexion la plus intime avec les autres. » Cette derère proposition est maintenant admise par la pluırt des auteurs qui étudient le système nerveux.

Je crains d'insister trop longuement. Dans la physiogie, en effet, la distinction des mémoires partielles t une vérité courante [2]; mais, dans la psychologie, la

1. Sur l'antagonisme des mémoires, voir Herbert Spencer, *incipes de Psychologie*, t. Ier, 232-242.

2. Voir en particulier Ferrier, *Fonctions du cerveau*. Gratiolet (*nat. comparée*), etc., t. II, p. 460, faisait déjà remarquer « qu'à

méthode des « facultés » a si bien réussi à faire cons dérer la mémoire comme une unité que l'existence d mémoires partielles a été complètement oubliée o prise pour une anomalie. Il fallait ramener le lecte à la réalité, lui rappeler qu'il n'y a, en dernière an lyse, que des mémoires spéciales, ou, comme dise certains auteurs, *locales*. Nous acceptons volontie cette dernière dénomination, à condition qu'on n'o blie pas qu'il s'agit ici d'une localisation disséminé suivant cette hypothèse des associations dynamiqu dont nous avons si souvent parlé. On a souvent con paré la mémoire à un magasin où toutes nos connai sances seraient conservées dans des casiers. Si l'c veut conserver cette métaphore, il faudrait la pr senter sous une forme plus active : comparer, p exemple, chaque mémoire particulière à une escoua d'employés chargés d'un service spécial, exclus. L'une de ces escouades peut être supprimée sans q le reste du service en souffre d'une manière ch quante. C'est ce qui arrive dans les désordres parti de la mémoire.

Après ces remarques préliminaires, entrons dans pathologie. Si, à l'état normal, les diverses formes la mémoire ont une indépendance relative, il est nat rel qu'à l'état morbide une forme disparaisse, les autr restant intactes. C'est un fait qui doit maintenant no paraître simple, n'exiger aucune explication, puisqu

chaque sens correspond une mémoire qui lui est corrélative que l'intelligence a comme le corps ses tempéraments qui rés tent de la prédominance de tel ou tel ordre de sensations da les habitudes naturelles de l'esprit. »

ésulte de la nature même de la mémoire. Il est vrai ue beaucoup de désordres partiels ne sont pas res- eints à un seul groupe de souvenirs. On ne s'en éton- era guère, si l'on réfléchit à la solidarité intime de utes les parties du cerveau, de leurs fonctions et des ats psychiques qui y sont liés. Nous trouverons pendant un certain nombre de cas où l'amnésie est en limitée.

Une étude complète des amnésies partielles consiste- it à prendre l'une après l'autre les diverses manifes- tions de l'activité psychique et à montrer par des emples que chaque groupe de souvenirs peut dis- raître , temporairement ou pour toujours. Nous mmes loin de pouvoir remplir ce plan. Nous ne pou- ns pas même dire si certaines formes ne sont jamais teintes partiellement et ne disparaissent que dans s cas de dissolution complète de la mémoire. Il faut us résigner à attendre de l'avenir des documents thologiques plus amples ou plus probants.

A proprement parler , il n'existe qu'une forme amnésie partielle qu'on puisse étudier à fond : celle s signes (signes parlés et écrits, interjections, gestes). le est riche en faits de tout genre, explicable par la formulée plus haut. La réservant pour une étude à rt, nous allons résumer se qu'on sait des autres nésies partielles.

« Quelques personnes, dit Calmeil [1], ont perdu la ulté de reproduire certains tons ou certaines cou- lrs et ont été obligées de renoncer à la musique ou à peinture. » D'autres perdent la seule mémoire des mbres, des figures, d'un langue étrangère, des noms

. *Dictionnaire en trente volumes*, art. Amnésie.

propres, de l'existence de leurs plus proches parents Nous allons en donner quelques exemples.

On a souvent cité le cas de Holland qu'il a rapport lui-même dans sa *Mental Pathology* (p. 160) : « J'étai descendu le même jour dans deux mines profondes d Harz. Etant dans la seconde mine, je me trouvai épuisé par la fatigue et l'inanition qu'il me fut compl tement impossible de causer avec l'inspecteur alleman qui m'accompagnait. Tous les mots, toutes les phras de la langue allemande étaient sortis de ma mémoir et je ne pus les recouvrer qu'après avoir pris un pe de nourriture et de vin et m'être reposé quelqu temps. »

Ce cas, quoique le plus connu, est loin d'être unique Le Dr Beattie rapporte qu'un de ses amis, ayant reç un coup sur la tête, avait perdu tout ce qu'il savait d grec, mais que par ailleurs sa mémoire ne paraissa avoir souffert en aucune façon. Cette perte de langue acquises par l'étude a été souvent notée comme le r sultat de diverses fièvres.

« De même pour la musique. Un enfant, après s'êtr violemment heurté le tête, reste trois jours inconscien En revenant à lui, il avait oublié tout ce qu'il savait d musique. Rien autre n'avait été perdu [1]. » — Il y des cas plus compliqués. Un malade qui avait compl tement oublié la valeur des notes musicales pouva jouer un air après l'avoir entendu. Un autre pouva écrire des notes, même composer, reconnaître un mélodie à l'audition; mais il était incapable de joue en regardant les notes [2]. — Ces faits, qui nous mon

1. Carpenter, *Mental Physiology*, p. 443.
2. Kussmaul, *Die Störungen der Sprache*, p. 181; Proust, *Archives générales de médecine*, 1872.

rent la complexité de nos opérations mentales, en ıpparence les plus simples, seront étudiés plus loin [1].

Dans certains cas, on voit disparaître momentanénent les souvenirs les mieux organisés, les plus sta-›les, tandis que d'autres, qui présentent le même :aractère, restent intacts. Ainsi Abercrombie raconte [u'un chirurgien jeté à bas de son cheval et blessé à a tête, donna, dès qu'il fut revenu à lui, les instructions es plus minutieuses sur la manière de le traiter. Par :ontre, il ne se souvenait plus d'avoir une femme et les enfants, et cet oubli persista pendant trois jours [2]. 'aut-il expliquer ce fait par l'automatisme mental? Le :hirurgien, même à demi insensible, retrouve ses conıaissances professionnelles.

Certains malades perdent complètement la mémoire les noms propres, même du leur. Nous verrons plus oin, en étudiant l'amnésie des signes dans son évoluion complète, — ce qu'on peut remarquer d'ailleurs :hez les vieillards, — que les noms propres sont touours ceux qui s'oublient le plus vite. Dans les cas suivants, cet oubli était le symptôme d'un ramollissenent cérébral.

Un homme ne pouvant retrouver le nom d'un ami :n est réduit à conduire son interloculeur devant la ›orte où ce nom est inscrit sur une plaque de :uivre. Un autre, après une attaque d'apoplexie, ne ›eut se rappeler le nom d'aucun de ses amis, mais les lésigne correctement par leur âge. — M. von B...., ımbassadeur à Madrid, puis à Saint-Pétersbourg, se rouve, au début d'une visite, obligé de décliner son

1. Voir ci-après, § 2.
2. Abercrombie, *Essay on intellectual Powers*, 156.

nom aux domestiques, le cherche vainement, s'adresse à son compagnon : « Pour l'amour de Dieu, dites-moi qui je suis. » Cette question excite le rire. Il insiste et la visite finit là [1].

Chez d'autres, l'attaque d'apoplexie n'est suivie que d'une amnésie des *nombres*. — Un voyageur longtemps exposé au froid éprouva un grand affaiblissement de la mémoire. Il ne pouvait plus calculer de lui-même ni retenir pendant une minute le moindre calcul.

L'oubli des figures est fréquent. On ne s'en étonnera pas, puisqu'à l'état normal beaucoup de gens ont cette forme de mémoire très peu développée, très instable, et qu'elle doit résulter d'ailleurs d'une synthèse mentale assez complexe. Louyer Villermay en donne un exemple assez piquant : « Un vieillard, étant avec sa femme, s'imaginait être chez une dame à qui il consacrait autrefois toutes ses soirées, et il lui répétait constamment : « Madame, je ne puis rester plus long « temps; il faut que je revienne près de ma femme et « de mes enfants [2]. »

« J'ai connu intimement dès mon enfance, dit Carpenter, un savant remarquable. Agé de plus de soixante-dix ans, il était encore vigoureux; mais sa mémoire se mit à décliner. Il oubliait surtout les faits récents et les mots peu usités. Quoiqu'il continuât de fréquenter le Musée britannique, la Société royale et la Société géologique, il ne pouvait plus les appeler par leurs noms; il les désignait par le terme « ce lieu public ». Il continuait à visiter ses amis, les reconnais-

1. Winslow, p. 266-269. On trouvera au même endroit plusieurs autres cas de ce genre.

2. Louyer-Villermay, *Diction. scienc. méd.*, art. Mémoire.

sait chez eux et dans les autres endroits où il avait l'habitude de les rencontrer (comme dans les sociétés scientifiques); non ailleurs. Je le rencontrai un jour chez l'un de nos plus anciens amis qui réside ordinairement à Londres, mais qui était alors à Brighton. Il ne me reconnut pas, et il ne le fit pas davantage quand nous fûmes hors de la maison..... Sa mémoire alla toujours en diminuant, et il mourut d'une attaque d'apoplexie. » (Ouvrage cité, p. 445.)

Dans cette observation, il y a à la fois amnésie des noms propres et amnésie des figures; mais le plus curieux, c'est le rôle que joue la loi de contiguïté. La reconnaissance des personnes ne s'effectue pas d'elle-même, par le seul fait de leur présence. Pour qu'elle ait lieu, il faut qu'elle soit suggérée ou plutôt aidée par l'impression actuelle des endroits où elles sont présentes habituellement. Le souvenir de ces endroits, fixé par les expériences de toute la vie, devenue presque organique, reste stable. Il sert de point d'appui pour évoquer d'autres souvenirs. Le nom de ces « lieux publics » n'est pas ravivé : l'association entre l'objet et le signe est trop faible. Mais la reconnaissance des figures s'opère, parce qu'elle dépend d'une forme d'association très stable : la contiguïté dans l'espace. La seule catégorie de souvenirs qui ait survécu aide une autre catégorie à renaître, qui, d'elle-même et réduite à ses seules forces, n'y parvient pas.

Une énumération plus longue des amnésies partielles serait facile, mais sans profit pour le lecteur. Il suffit de lui avoir fait comprendre par quelques faits en quoi elles consistent.

Il est naturel de se demander si les formes de la mémoire que la maladie désorganise pour toujours ou

suspend temporairement sont les mieux établies ou bien, au contraire, les plus faibles. On ne peut répondre à cette question d'une manière positive. A ne consulter que la logique, il semble que les influences morbides doivent suivre la ligne de la moindre résistance. Les faits paraissent confirmer cette hypothèse. Dans la plupart des amnésies partielles, ce qui est atteint, ce sont les formes les moins stables de la mémoire. Je ne connais du moins pas un seul cas, où quelque forme organique ayant été suspendue ou abolie, les formes supérieures soient restées intactes. Il serait cependant téméraire d'affirmer que cela ne s'est jamais produit.

A la question posée, nous ne pouvons donc répondre que par une hypothèse, jusqu'à plus ample informé. Il serait d'ailleurs contraire à la méthode scientifique de ramener d'emblée à une loi unique des cas hétérogènes, dépendant chacun de conditions spéciales. Il faudrait une étude approfondie de chaque cas et de ses causes, avant de pouvoir affirmer que tous sont réductibles à une formule unique. Le problème est actuellement trop obscur pour que ce travail puisse être fait.

Les mêmes remarques sont applicables au mécanisme suivant lequel ces amnésies se produisent. D'abord, nous ne savons rien du mécanisme physiologique propre à chaque forme. De ce côté, tout moyen d'explication nous fait défaut. Quant au mécanisme psychologique, voici ce qu'on peut supposer. Il y a parmi les amnésies partielles qui nous occupent deux cas principaux : destruction, suspension. Le premier cas est le résultat immédiat de la désorganisation des éléments nerveux. Dans le second cas, un certain groupe d'éléments reste temporairement isolé

atrophie - ataxie - hypnose

dissociation - aliénation

et impuissant; en termes psychologiques, il reste en dehors du mécanisme de l'association. Le fait cité par Carpenter suggère cette explication. La solidarité intime qui existe entre les diverses parties de l'encéphale et par suite entre les divers états psychiques persiste en général. Seuls ces groupes, avec la somme de souvenirs qu'ils représentent, sont en quelque sorte immobilisés, inaccessibles à l'action des autres groupes, incapables pendant un temps de rentrer dans la conscience. Cet état ne peut résulter que de conditions physiologiques qui nous échappent.

II

Nous avons réservé pour une étude particulière une forme d'amnésie partielle : celle des *signes*, mot que nous employons dans son sens le plus large, c'est-à-dire comme comprenant tous les moyens dont l'homme dispose pour exprimer ses sentiments et ses idées. Nous avons là un sujet bien délimité, riche en faits à la fois semblables et différents, puisqu'ils ont un caractère psychologique commun, ce sont des signes, et que cependant ils diffèrent quant à leur nature : signes vocaux, écriture, gestes, dessin, musique. Ils sont facilement et fréquemment observables, bien localisés et par leur variété se prêtent à la comparaison et à l'analyse. Nous verrons de plus que cette classe d'amnésies partielles vérifie d'une manière très remarquable la loi de dissolution de la mémoire que nous avons exposée dans le précédent chapitre sous sa forme la plus générale.

Avant tout, il faut éviter un malentendu. Le lecteur

pourrait croire que nous allons étudier l'aphasie. Il n'en est rien. Dans la plupart des cas, l'aphasie suppose bien un désordre de la mémoire, mais avec quelque chose en plus : or ce sont les désordres de la mémoire qui seuls nous intéressent. Les travaux qui se poursuivent depuis une quarantaine d'années sur les maladies du langage ont montré que par ce terme unique d'aphasie, on désigne des cas très dissemblables. C'est que l'aphasie étant non une maladie, mais un symptôme, varie suivant les conditions morbides qui la produisent. Ainsi certains aphasiques sont privés de tout mode d'expression ; d'autres peuvent parler et non écrire, ou inversement écrire mais sans parler : la perte des gestes est bien plus rare. Parfois le malade conserve un vocabulaire assez étendu de signes vocaux et graphiques, mais il parle et écrit à contre-sens (cas de paraphasie et de paragraphie). Parfois il ne comprend plus le sens des mots, écrits ou parlés, quoique l'ouïe et la vue soient intactes (cas de surdité et de cécité verbales). L'aphasie est tantôt permanente, tantôt transitoire. Souvent elle est accompagnée d'hémiplégie. Cette hémiplégie, qui frappe presque toujours le côté droit, est, par elle-même et indépendamment de toute amnésie, un obstacle pour écrire [1]. Ces cas principaux présentent des variétés qui diffèrent elles-mêmes suivant les individus. On entrevoit la complexité de la question. Heureusement, nous n'avons pas à la traiter ici. Notre tâche, qui est déjà bien embrouillée, consiste à rechercher parmi ces désordres du langage et de la faculté expressive en général ce qui paraît imputable à la mémoire seule.

1. Les gauchers aphasiques ont toujours l'hémiplégie à gauche.

l est clair que nous n'avons pas à nous occuper des où l'aphasie résulte de l'idiotie, de la démence, de perte de la mémoire en général; pas davantage des où la transmission seule est entravée : ainsi des ons de la substance *blanche*, aux environs de la troi-me circonvolution frontale gauche, peuvent entra-la faculté expressive, la substance grise étant in-e [1]. Mais cette double élimination n'allège guère la iculté, l'aphasie se produisant le plus souvent dans tout autres conditions. Examinons-la donc sous son e le plus commun.

e crois inutile de donner ici des exemples que le eur peut trouver partout [2]. D'ordinaire, l'aphasie ute brusquement. Le malade ne peut parler; s'il ye d'écrire, même impuissance ; tout au plus trace-à grand'peine quelques mots inintelligibles. Sa sionomie reste intelligente. Il tâche de se faire prendre par gestes. Il n'y a d'ailleurs aucune para-des muscles servant à articuler les mots; la langue peut librement. Tels sont les traits les plus géné-, ceux du moins qui nous intéressent.

ne s'est-il passé dans l'état psychique du malade, n ce qui concerne sa mémoire, qu'a-t-il perdu? Il t d'un peu de réflexion pour voir que l'amnésie

1 Voir des cas de ce genre dans Kussmaul : *Die Störungen der he*, p. 99.

2 La littérature de l'aphasie est si abondante que la seule ération des titres d'ouvrages ou de mémoires remplirait urs pages de ce livre. Au point de vue psychologique, on v surtout consulter : Trousseau, *Clinique médicale*, t. II; b, art. Aphasie dans le *Diction. encycl. des sciences médic.*, ot, *Archives générales de médecine*, 1872; Kussmaul, *Die Stö-n der Sprache* (très important); H. Jackson, *On the affec-of the Speech*, dans *Brain*, années 1878, 1879, 1880, etc., etc.

des signes est d'une nature toute particulière. Le n'est pas comparable à l'oubli des couleurs, des so, d'une langue étrangère, d'une période de la vie. Le s'étend à toute l'activité de l'esprit; en ce sens, elle st générale; et cependant elle est partielle, puisque le malade a conservé ses idées, ses souvenirs et juge i-même sa situation.

Selon nous, l'amnésie des signes est surtout ne maladie de la *mémoire motrice;* c'est là ce qui ui donne son caractère propre, ce qui fait qu'elle s'cre sous un aspect nouveau. Mais que faut-il donc n-tendre par « mémoire motrice », expression qui u premier abord peut surprendre ? C'est une questio si peu étudiée par les psychologues qu'il est difficile en parler clairement en passant et qu'il est impossible de la traiter ici tout au long.

J'ai essayé ailleurs [1], quoique d'une manière sm-maire et insuffisante, de faire ressortir l'importce psychologique des mouvements et de montrer ue tout état de conscience implique à un certain dré des éléments moteurs. Pour m'en tenir à ce qui us concerne actuellement, je ferai remarquer que er-sonne ne fait de difficulté pour admettre que les er-ceptions, les idées, les actes intellectuels en généra ne sont fixés en nous, ne font partie de la mémoire l'à la condition qu'il y ait dans l'encéphale certains ré-sidus, qui consisteraient selon nous en modification les éléments nerveux et en associations dynamiques etre ces éléments. C'est à cette condition seule qu'ils ont conservés et ravivés. Mais il est nécessaire qu'il cnoit

1. Voir la *Revue philosophique*, octobre 1879; voir aus un excellent chapitre de Maudsley, *Physiologie de l'esprit.*

e même pour les mouvements. Ceux qui nous occu-
ent, qui se produisent dans la parole articulée, l'écri-
ıre, le dessin, la musique, les gestes, ne peuvent être
ɔnservés et reproduits qu'à condition qu'il y ait des
ɜsidus moteurs, c'est-à-dire suivant l'hypothèse, tant
ɜ fois exposée, des modifications dans les éléments
ɜrveux et des associations dynamiques entre ces élé-
ents. Au reste, quelque opinion qu'on professe, il
t clair que, s'il ne restait rien d'un mot prononcé ou
rit pour la première fois, il serait impossible d'ap-
ɜndre à parler ou à écrire.

L'existence des résidus moteurs admise, nous pou-
ıns comprendre la nature de l'amnésie des signes.

Notre activité intellectuelle consiste, comme on le
it, en une série d'états de conscience associés sui-
nt certains rapports. Chacun des termes de cette
rie paraît simple à la conscience ; il ne l'est pas en
alité. Quand nous parlons ou quand nous pensons
ec un peu de netteté, tous les termes de la série for-
ent des couples, composés de l'idée et de son expres-
ɔn. A l'état normal, la fusion entre ces deux élé-
ents est si complète qu'ils ne font qu'un, mais la
aladie prouve qu'ils peuvent être dissociés. Bien
us, l'expression « couple » n'est pas suffisante. Elle
ɜst exacte que pour la partie du genre humain qui
sait pas écrire. Si je pense à une maison, outre la
ıprésentation mentale qui est l'état de conscience
ıopremcnt dit, outre le signe vocal qui traduit cette
ée et ne semble faire qu'un avec elle, il existe un
ement graphique presque aussi intimement fondu
ec l'idée et qui même devient prédominant, lorsque
cris. Ce n'est tout : autour du signe vocal maison
groupent par une association moins intime les

signes vocaux d'autres langues que je connais (*domi house*, *Haus*, *casa*, etc.). Autour du signe graphiq maison se groupent les signes graphiques de c mêmes langues. On voit donc que, dans un esp adulte, chaque état de conscience clair n'est pas u unité simple, mais une unité complexe, un group La représentation mentale, la pensée n'en est à propr ment parler que le noyau; autour d'elle se groupe des signes plus ou moins nombreux qui la déterminer

Si ceci est bien compris, le mécanisme de l'amnés des signes devient plus clair. C'est un état pathologiq dans lequel, l'idée restant intacte ou à peu près, u partie ou la totalité des signes qui la traduisent e oubliée temporairement ou pour toujours. Cette prop sition générale a besoin d'être complétée par une étu plus détaillée.

1° Est-il vrai que, chez les aphasiques, l'idée su siste, son expression verbale et graphique ayant di paru ?

Je ferai remarquer que je n'ai pas à examiner ici l'on peut penser sans signes. La question posée e toute différente. L'aphasique a eu longtemps l'usa des signes : l'idée disparaît-elle chez lui avec la pos bilité de la traduire? Les faits répondent négativemen Bien qu'on soit d'accord pour reconnaître que l'aphasi surtout quand elle est de longue durée et grave, s'a compagne toujours d'un certain affaiblissement l'esprit, il n'est pas douteux que l'activité menta persiste même quand elle n'a plus que les gestes po se traduire. Les exemples abondent ; je n'en citer que quelques-uns.

Certains malades privés seulement d'une partie leur vocabulaire, mais incapables de trouver le m

pre, le remplacent par une périphrase ou une des-
ɔtion. Pour ciseau, ils disent « ce qui sert à couper »;
ır fenêtre, « ce par où l'on voit clair ». Ils désignent
homme par l'endroit où il habite, par ses titres,
fonctions, par les inventions qu'il a faites, par les
es qu'il a écrits [1].

ans des cas plus graves, nous voyons des ma-
es jouer aux cartes avec beaucoup de calcul et de
exion; d'autres surveillent la gestion de leurs af-
es. Tel ce grand propriétaire dont parle Trousseau
ıi se faisait présenter les baux, traités, etc., et, par
gestes intelligibles pour ses proches, indiquait des
lifications à faire, qui le plus ordinairement étaient
es et raisonnables. » Un homme, complètement
é de la parole, remit à son médecin une histoire
ıillée de sa maladie écrite par lui en très bons
ıes et d'une main fort assurée.

ous avons d'ailleurs le témoignage des malades eux-
ıes après leur guérison. « J'avais oublié tous les
ıs, dit l'un d'eux, mais j'avais toute ma connais-
e, toute ma volonté. Je savais très bien ce que je
ais dire et ne pouvais le dire. Quand vous (le mé-
n) m'interrogiez, je vous comprenais parfaitement;
isais tous mes efforts pour répondre; impossible de
souvenir des mots [2]. » Rostan, frappé subitement
ıcapable de prononcer ou d'écrire un seul mot,
alysait les symptômes de sa maladie et cherchait
s rapporter à quelque lésion particulière du cer-

1 Très fréquemment l'aphasique confond les notes, dit *feu* ı *pain*, etc., ou forge des mots intelligibles : mais ces désor-
e me paraissent une maladie du langage plus que de la mé-
ce.

2 Legroux, *De l'aphasie*, p. 96.

veau, comme il eût fait dans une conférence clinique. Le cas de Lordat est très connu : « Il était capable de coordonner une leçon, d'en changer dans son esprit la distribution; mais lorsque la pensée devait se manifester par la parole ou l'écriture, c'était chose impossible, bien qu'il n'y eût pas de paralysie [1]. »

Nous pouvons donc considérer comme établi que les moyens d'expression ayant disparu, l'intelligence reste à peu près intacte, et que par conséquent l'amnésie est restreinte aux signes.

2° Cette amnésie dépend-elle, comme nous l'avons dit, *surtout* des éléments moteurs? En établissant plus haut l'existence nécessaire de résidus moteurs, nous n'avons pas examiné le problème dans toute sa complexité. Il faut y revenir.

Lorsqu'on nous apprend à parler notre langue maternelle ou une langue étrangère, il y a des sons, des signes acoustiques qui viennent s'enregistrer dans notre cerveau. Mais ce n'est qu'une moitié de notre tâche. Il nous faut les répéter, passer de l'état réceptif à l'état actif, traduire ces signes acoustiques en mouvements vocaux. Cette opération est fort difficile à l'origine, parce qu'elle consiste à coordonner des mouvements fort compliqués. Nous ne savons parler que lorsque ces mouvements sont facilement reproduits, c'est-à-dire que les résidus moteurs sont organisés.

Quand nous apprenons à écrire, nous fixons les yeux sur un modèle : des signes optiques viennent s'enregis-

1. Pour les faits, voir surtout Trousseau, ouvrage cité. Lordat, spiritualiste ardent, a tiré de là des considérations sur l'indépendance de l'esprit. Il se faisait illusion. Au jugement de ceux qu'il l'ont connu, il est resté fort inférieur à lui-même après sa guérison. Voir Proust, *loc. cit.*

er dans notre cerveau ; puis, avec beaucoup d'efforts, ous essayons de les reproduire par les mouvements notre main. Ici encore, il y a une coordination de ouvements très délicats. Nous ne savons écrire que rsque les signes optiques sont traduits immédiatement mouvements, c'est-à-dire quand les résidus moteurs nt organisés.

Les mêmes remarques sont appliquables à la musi- ies, au dessin, aux gestes appris (ceux des sourds- uets par exemple). La faculté expressive est plus mplexe qu'elle ne paraît. Les idées ou les sentiments our se traduire ont besoin d'une mémoire acoustique u optique) et d'une mémoire motrice. Quelle raison ons-nous de soutenir que c'est surtout cette mémoire otrice qui souffre dans l'amnésie des signes?

Voici ce qui se passe chez la plupart des aphasiques. ésentez-leur un objet vulgaire, un couteau. Donnez cet objet des noms inexacts (fourchette, livre, etc.). négation de leur part. Enoncez le mot propre. Geste ffirmation. Si vous les priez de le répéter immédia- nent, bien peu en sont capables. Ils ont donc con- vé non seulement l'idée, mais le signe acoustique, isqu'ils le reconnaissent entre plusieurs et l'arrêtent passage. Comme ils sont incapables de le traduire r la parole et comme les organes vocaux sont in- ts, il faut bien que l'amnésie porte sur les éléments oteurs.

La même expérience peut être faite en ce qui con- nc l'écriture; chez les aphasiques qui ne sont pas ralysés, elle conduit aux mêmes résultats et à la me conclusion. Le malade a conservé la mémoire signes optiques; il a perdu la mémoire des mouve- nts nécessaires pour les reproduire. Quelques-uns

peuvent copier; mais, dès que le modèle leur est e levé, ils restent impuissants.

D'ailleurs, en soutenant la thèse d'une amnésie m trice pour la plupart des cas, je ne prétends pas qu en soit toujours ainsi. Dans une question si complexe, faut se garder des affirmations absolues. Quand l'aph sie reste incurable, on voit parfois des malades oubli les signes vocaux et écrits ou ne les reconnaître qu grand'peine et avec beaucoup d'hésitation. Dans ce ca l'amnésie n'est plus limitée aux seuls éléments moteu D'un autre côté, nous avons vu que certains aphasiqu peuvent répéter ou copier un mot. D'autres peuve lire, à haute voix, sans pouvoir parler volontairemen c'est une exception (Falret, p. 618). Bon nombre contraire peuvent lire mentalement sans pouvoir li à haute voix. Il est arrivé — rarement d'ailleurs qu'ils ont proféré spontanément un membre de phras mais sans pouvoir recommencer. Brown-Séquard ci même le cas d'un médecin qui parlait en rêvant, qu que aphasique à l'état de veille. Ces faits, si peu fr quents qu'ils soient, montrent que l'amnésie motri n'est pas toujours absolue. Il en est de cette forme la mémoire comme de toute autre; dans certaines c constances exceptionnelles, elle revient.

Notons en passant une analogie. L'aphasique qi parvient à répéter un mot ressemble exactement celui qui ne peut se rappeler un fait qu'avec l'assi tance d'autrui : et le mécanisme psychologique l'oubli des signes est celui de tout autre oubli. Il co sisto en une dissociation. Un fait est oublié lorsqu ne peut être suscité par aucune association, lo qu'il ne peut entrer dans aucune série. Chez l'apha que, l'idée ne suscite plus son signe, du moins s

pression motrice. Seulement ici, la dissociation est ine nature plus intime. Elle a lieu non entre des *mes* que l'expérience antérieure a réunis; mais entre s *éléments* si bien fondus ensemble qu'ils constituent e unité pour la conscience et que soutenir leur indé- ndance relative semblerait une subtilité d'analyse, si maladie ne se chargeait de la démontrer [1].

C'est cette fusion intime entre l'idée, le signe (vocal écrit) et l'élément moteur, qui rend si difficile à éta- r d'une manière nette, indiscutable, que l'amnésie s signes est surtout une amnésie motrice. Comme tout t de conscience tend à se traduire en mouvement, nme, suivant l'heureuse expression de Bain, « penser st se retenir de parler ou d'agir », il n'est pas possible 'analyse seule d'établir des séparations tranchées re ces trois éléments. Il me semble cependant que te mémoire des signes vocaux et écrits qui survit z l'aphasique intelligent représente bien ce qu'on a pelé la parole intérieure, ce minimum de détermina- n sans lequel l'esprit serait en voie de démence, et e par conséquent ce sont les éléments moteurs qui t seuls éteints dans l'oubli.

En interrogeant les médecins bien peu nombreux ont étudié la psychologie de l'aphasie, je trouve

. On a décrit avec soin, dans ces derniers temps, sous les as de cécité verbale et de surdité verbale (*Wortblindheit*, *rttaubheit*), des cas longtemps confondus sous le nom gé- al d'aphasie. Le malade peut parler et écrire; la vue et l'ouïe t très bien conservés, et cependant les mots qu'il lit ou qu'il end prononcer ne lui offrent aucun sens. Ils restent pour de simples phénomènes optiques ou acoustiques ; ils ne sug- ent plus leur idée ; ils ont cessé d'être des signes. C'est une re forme, plus rare, de la dissociation. Pour les détails, voir smaul, ouv. cité, 27e chapitre.

que leur thèse ne diffère pas sensiblement de la nôt sauf dans les termes. « Je me suis demandé, dit Trou seau, si [l'aphasie] n'est pas tout simplement l'ou des mouvements instinctifs et harmoniques que no avons tous appris dès notre première enfance et ci constituent le langage articulé; et si, par cet oub l'aphasique n'était pas dans les conditions d'un enfa qu'on instruit à bégayer les premiers mots, d'un sou muet qui, guéri tout à coup de sa surdité, s'essaye imiter le langage des personnes qu'il entend pour première fois. Il y aurait alors entre l'aphasique et sourd-muet la différence que l'un a oublié ce qu'il avt appris et que l'autre ne sait pas encore. » (Ouvr. ci, p. 718.)

De même Kussmaul : « Si l'on considère la mémo comme une fonction générale du système nerveu, il faut, pour que les sons soient combinés en mo, admettre à la fois une mémoire acoustique et u mémoire motrice. La mémoire des mots se trou ainsi être double : 1° il y en a une pour les mots tant qu'ils sont un groupe de phénomènes acous- ques; 2° il y en a une autre pour les mots comm images motrices (*Bewegungsbilder*). Trousseau a ft remarquer avec raison que l'aphasie est toujours ı- ductible à une perte de la mémoire soit des sigr vocaux, soit des moyens par lesquels les mots sct articulés. W. Ogle distingue aussi deux mémoires ve- bales : une première reconnue de tout le monde, grâ à laquelle nous avons conscience du mot, et en ou une seconde, grâce à laquelle nous l'exprimons. » (Ou cité, p. 156.)

Faut-il admettre que les résidus qui correspond à une idée, ceux qui correspondent à son signe voc

n signe graphique, aux mouvements qui traduisent et l'autre, sont voisins dans la couche corticale? lles inductions anatomiques peut-on tirer de ce qu'on perd la mémoire des mouvements sans celle signes intérieurs, la parole sans l'écriture et l'écri- sans la parole? Les résidus moteurs sont-ils loca- dans la circonvolution de Broca, comme quelques urs semblent l'admettre? On ne peut que poser questions, qui d'ailleurs ne sont pas de notre com- nce. Le rapport entre le signe et l'idée, très simple les psychologues d'observation intérieure, de- très complexe pour une psychologie positive, e peut rien, tant que l'anatomie et la physiologie ront pas plus avancées.

nous faut considérer maintenant l'amnésie des s sous un autre aspect. Nous l'avons étudiée dans ature; nous allons l'étudier dans son évolution. essayé de faire voir qu'elle porte surtout sur les nts moteurs, que c'est là ce qui lui donne un tère à part; mais, qu'on admette ou non cette thèse, cela importe peu pour ce qui va suivre.

-fois l'aphasie est de courte durée. Parfois elle nt chronique, et, si l'on revoit les malades après nnées d'intervalle, on ne trouve pas que leur uit changé sensiblement. Mais il y a des cas où uvelles attaques apoplectiques augmentent l'in- é de la maladie : elle suit alors une marche pro- ve, qui est du plus grand intérêt pour nous. Il duit une sorte d'anéantissement par étages, dans la mémoire des signes diminue de plus en plus vant un certain ordre Cet ordre, en résumé, le

voici : 1° les mots, c'est-à-dire le langage rationnel ; 2° les phrases exclamatives, les interjections, ce que Max Müller désigne sous le nom de « langage émotionnel » ; 3° dans des cas très rares, les gestes.

Examinons en détail ces trois périodes de dissolution ; nous aurons ainsi embrassé l'amnésie des noms dans sa totalité.

1° La première période est de beaucoup la plus importante, puisqu'elle comprend les formes supérieures du langage, celui qui traduit la pensée réfléchie qui est proprement humain. Ici encore, la dissolution suit un ordre déterminé. Certains médecins, même avant les travaux contemporains sur l'aphasie, avaient remarqué qu'en pareil cas, la mémoire des noms propres se perd avant celle des substantifs, qui elle-même précède celle des adjectifs. Cette remarque a été confirmée depuis par de nombreuses observations. « Les substantifs, dit Kussmaul dans son récent ouvrage, et particulier les noms propres et les noms de choses (*Sachnamen*), sont plus facilement oubliés que les verbes, les adjectifs, les conjonctions et les autres parties du discours [1]. » Ce fait n'a été noté par les médecins qu'en passant. Bien peu en ont recherché les causes. Il ne présente pas, en effet, pour eux, d'intérêt clinique, tandis qu'il est d'une grande importance pour la psychologie.

On voit en effet du premier coup d'œil que la marche de l'amnésie va du *particulier* au *général*. Elle atteint d'abord les noms propres qui sont purement individuels, puis les noms de choses qui sont les plus concrets, puis tous les substantifs qui ne sont qu'à

1. *Die Störungen der Sprache*, p. 164.

jectifs pris dans un sens particulier [1]; enfin viennent
; adjectifs et les verbes qui expriment des qualités,
s manières d'être, des actes. Les signes qui tradui-
nt immédiatement des qualités périssent donc les
rniers. Le savant dont parle Gratiolet qui, oubliant
us les noms propres, disait : « Mon confrère qui a
it telle invention, » en revenait à la désignation
r les qualités. On a remarqué aussi que beaucoup
diots n'ont de mémoire que pour les adjectifs (Itard).
notion de qualité est la plus stable, parce qu'elle
la première acquise, parce qu'elle est le fond de
s conceptions les plus complexes.

Comme le particulier est nécessairement ce qui a le
oins d'extension et le général ce qui en a le plus, on
ut dire que la rapidité avec laquelle la mémoire des
nes disparaît est en raison inverse de leur extension,
comme, toutes choses égales d'ailleurs, un terme a
utant plus de chances d'être répété et fixé dans la
moire qu'il désigne un grand nombre d'objets, et
utant moins de chances d'être répété et fixé dans la
moire qu'il en désigne un petit nombre, on voit que
te loi de dissolution repose en définitive sur des
ditions expérimentales.

e compléterai ces remarques par le passage suivant
Kussmaul : « Quand la mémoire diminue, plus un
cept est concret, plus le terme qui l'exprime manque
». Ce qui en est la cause, c'est que notre représenta-
n des personnes et des choses est plus faiblement

[1] « La transformation de l'adjectif en substantif, qui a été un
procédés constants de la formation des langues, se voit
re de nos jours : par exemple un *bon* de la banque, un *bril-*
un *volant* » (F. Baudry, *De la science du langage et de son*
actuel, p. 9).

liée à leur nom que les abstractions, telles que leur état leurs rapports, leurs qualités. Nous nous représenton facilement les personnes et les choses sans leurs noms parce qu'ici l'image sensorielle est plus important que cette autre image qui est le signe, c'est-à-dire leu nom. Au contraire, nous n'acquérons les concept abstraits qu'avec l'aide des mots qui seuls leur dor nent une forme stable. Voilà pourquoi les verbes, le adjectifs, les pronoms et encore plus les adverbes, lc prépositions et les conjonctions sont plus intimemei liés à la pensée que les substantifs. On peut se figurc que, dans le réseau de cellules des couches corticales il doit se passer des phénomènes d'excitation et d combinaison beaucoup plus nombreux pour un cor cept abstrait que pour un concept concret; et que pa conséquent les connexions organiques qui lient un idée abstraite à son signe sont beaucoup plus nom breuses que pour le cas d'une idée concrète [1] ». Tra duite en langage psychologique, cette dernière phras équivaut à ce que nous avons dit plus haut : que l stabilité du signe est en raison de son organisatioı c'est-à-dire du nombre des expériences répétées et en registrées.

La science du langage nous fournit aussi des indica tions précieuses pour notre sujet. Au risque de fatigue le lecteur par un excès de preuves, je me garde de le négliger. L'évolution du langage s'est faite, comme o devait s'y attendre, dans un ordre inverse à celui d la dissolution chez les aphasiques.

Avant d'invoquer en faveur de notre loi le développ

1. Ouvrage cité, p. 164.

pement historique des langues, il semblerait naturel d'interroger le développement individuel. Mais cela est impossible. Quand nous apprenons à parler, notre langue nous est imposée. Bien que l'enfant, comme l'a très bien dit M. Taine, « apprenne la langue déjà faite, comme un vrai musicien apprend le contre-point et un vrai poète la prosodie, c'est-à-dire comme un génie original, » en réalité, il ne la crée pas. Il faut donc nous en tenir à l'évolution historique.

C'est un point bien établi que les langues indo-européennes sont issues d'un certain nombre de racines et que ces racines étaient de deux sortes : verbales ou prédicatives, pronominales ou démonstratives. Les premières, qui contenaient les verbes, les adjectifs et les substantifs, « sont, dit Whitney, des signes indicatifs d'actes ou de qualités. » Les secondes, d'où sont issus le pronom et l'adverbe (la préposition et la conjonction sont de formation secondaire), sont peu nombreuses et indiquaient des rapports de position. La forme primitive du signe est donc l'affirmation des qualités. Puis le verbe et l'adjectif se séparent. « Les noms sont tirés des verbes par l'intermédiaire des participes, qui ne sont que des adjectifs dont la dérivation verbale n'est pas encore effacée [1]. » Quant à la transformation des noms communs en noms propres, elle n'est pas douteuse.

L'évolution naturelle du langage n'explique-telle pas les stades de sa dissolution chez l'aphasique, dans la mesure où une création spontanée et la dissolution

1. Baudry, ouvr. cité, 16. D'après l'étymologie, le cheval, c'est « le rapide » ; l'ours, « le brillant », etc., etc. Pour plus de détails, voir les ouvrages de Max Müller et Whitney.

d'une langue artificiellement apprise sont comparables ?

2° En exposant sous sa forme générale la loi de régression de la mémoire, nous avons vu que la mémoire des sentiments s'efface plus tard que celle des idées. La logique nous conduit à conclure que dans le cas particulier qui nous occupe, — l'amnésie progressive des signes, — le langage des émotions doit disparaître après le langage rationnel. Les faits confirment pleinement cette déduction.

Les meilleurs observateurs (Broca, Trousseau, H. Jackson, Broadbent, etc.) ont noté un grand nombre de cas où des aphasiques complètement privés de la parole, incapables d'articuler un seul mot volontairement, peuvent proférer non seulement des interjections, mais des phrases toutes faites, de courtes locutions usuelles, propres à exprimer leur colère, leur dépit ou à déplorer leur infirmité. L'une des formes les plus persistantes de ce langage est celle des jurons.

Nous avons dit qu'en général ce qui est de formation récente périt tout d'abord, que les formations anciennes disparaissent les dernières. Nous en trouvons ici une confirmation : le langage des émotions se forme avant le langage des idées ; il disparaît après lui. De même, le complexe disparaît avant le simple ; or le langage rationnel comparé au langage affectif est d'une extrême complexité.

3° Tout ce qui précède est applicable aux gestes. Cette forme du langage, la plus naturelle de toutes, n'est (comme l'interjection du reste) qu'un mode d'expression réflexe. Elle apparaît chez l'enfant longtemps avant le langage articulé. Chez certaines tribus sauvages frappées d'un arrêt de développement, les gestes

jouent un aussi grand rôle que les mots ; aussi ne peuvent-ils plus se comprendre dans l'obscurité.

Ce langage inné se perd rarement. « Les aphasies dans lesquelles on rencontre des désordres mimiques sont toujours, dit Kussmaul, d'une nature extrêmement complexe. Dans ces cas, tantôt les malades reconnaissent encore qu'ils se trompent dans l'emploi de leurs gestes, tantôt ils n'en ont pas conscience » (p. 160).

Hughlings Jackson, qui a étudié ce point avec soin, note que certains aphasiques ne peuvent ni rire, ni sourire, ni pleurer, sauf dans les cas d'extrême émotion. Il a noté aussi que quelques malades affirment ou nient par gestes tout à fait au hasard. L'un deux, qui avait encore à son service quelques interjections et quelques gestes, en usait à contre-sens ou d'une façon inintelligible.

Un fait cité par Trousseau nous donne un exemple bien remarquable d'une pure *amnésie motrice* concernant les gestes. « Je plaçais mes deux mains et j'agissais mes doigts dans la position où se trouve un homme qui joue de la clarinette, et je disais [au malade] de faire comme moi. Il exécutait aussitôt ces mouvements avec une parfaite précision. « Vous voyez, lui disais-je, je fais le geste d'un homme qui joue de la clarinette. » Il répondait par une affirmation. Au bout de quelques minutes, je le priais de faire ce geste. Il réfléchissait, et le plus souvent il lui était impossible de reproduire cette mimique si simple. »

En résumé, nous voyons que l'amnésie des signes descend des noms propres aux noms communs, de là aux adjectifs et aux verbes, puis au langage des sentiments et aux gestes. Cette marche destructive ne va

pas au hasard, elle suit un ordre rigoureux, — du moins organisé au mieux organisé, du plus complexe au plus simple, du moins automatique au plus automatique [1]. Ce qui a été dit plus haut en établissant la loi générale de réversion de la mémoire pourrait être répété ici, et ce n'est pas l'une des moindres preuves de son exactitude que de la voir se vérifier pour le cas d'amnésie partielle le plus important, le plus systématique, le mieux connu.

Il y aurait encore lieu de procéder ici à une contre-épreuve. Lorsque l'amnésie des signes a été complète et que leur retour se fait progressivement, a-t-il lieu dans un ordre inverse à celui de leur disparition? Ce cas est rare. Je trouve cependant une observation du Dr Grasset où un homme est atteint « d'une impossibilité complète de traduire sa pensée soit par la parole, soit par l'écriture, soit par les gestes. Dans les jours suivants, on vit reparaître successivement et peu à peu la faculté de se faire comprendre par gestes, puis par la parole et l'écriture [2]. » Il est très probable que l'on trouverait d'autres exemples de ce genre, si l'attention des observateurs était fixée sur ce point.

1. Il est remarquable que beaucoup d'aphasiques qui ne peuvent plus écrire sont encore capables de signer.
2. *Revue des sciences médicales*, etc., 1873, t. II, p. 684.

CHAPITRE IV

LES EXALTATIONS DE LA MÉMOIRE OU HYPERMNÉSIES

squ'ici, notre étude pathologique a été limitée aux
ies destructives de la mémoire ; nous l'avons vue
éantir ou diminuer. Mais il y a des cas tout con-
ies où ce qui paraissait anéanti ressuscite et où de
s souvenirs reprennent leur intensité.

tte exaltation de la mémoire, que les médecins
llent l'hypermnésie, est-elle un phénomène mor-
i? C'est tout au moins une anomalie. Si l'on re-
que en outre qu'elle est toujours liée à quelque
dre organique ou à quelque situation bizarre et
ite, on ne mettra pas en doute qu'elle rentre dans
sujet. Son étude est moins instructive que celle
mnésies ; mais une monographie ne doit rien né-
r. Nous verrons d'ailleurs ce qu'elle apprend sur
sistance des souvenirs.

I excitations de la mémoire sont générales ou
elles.

I

L'excitation générale de la mémoire est diffici à déterminer, parce que le degré d'excitation est n chose toute relative. Il faudrait pouvoir compare la mémoire à elle-même chez le même individu. La pis sance de cette faculté variant beaucoup d'un hom à un autre, il n'y a pas de commune mesure : l'amné sie de l'un peut être l'hypermnésie d'un autre. C'est, au fond, un changement de *ton* qui se produit ns l'état de la mémoire, comme il arrive pour tute autre forme de l'activité psychique : la pensée, l'ima gination, la sensibilité. De plus, quand nous dons que l'excitation est générale, ce n'est qu'une induc tion vraisemblable. Comme la mémoire est soumise à la condition de la conscience et que la conscience ne se produit que sous la forme d'une succession, tout ce que nous pouvons constater, c'est que, en dant une période plus ou moins longue, une grande masse de souvenirs surgit dans toutes les directions.

L'excitation générale de la mémoire paraît dépendre exclusivement de causes physiologiques et en particulier de la rapidité de la circulation cérébrale. Aussi se produit-elle fréquemment dans les cas de fièvre aiguë. Elle se produit encore dans l'excitation maniaque, dans l'extase, dans l'hypnotisme, parfois dans l'hystérie et dans la période d'incubation de certaines maladies du cerveau.

Outre ces cas nettement pathologiques, il y a

tres d'une nature plus extraordinaire qui dépen-
probablement de la même cause. Il y a plusieurs
s de noyés, sauvés d'une mort imminente, qui
ordent sur ce point « qu'au moment où commen-
l'asphyxie il leur a semblé voir, en un moment,
vie entière dans ses plus petits incidents. » L'un
x prétend « qu'il lui a semblé voir toute sa vie
rieure se déroulant en succession rétrograde, non
me une simple esquisse, mais avec des détails très
is, formant comme un panorama de son existence
re, dont chaque acte était accompagné d'un sen-
nt de bien ou de mal. »
ns une circonstance analogue, « un homme d'un
t remarquablement net traversait un chemin de
u moment où un train arrivait à toute vitesse.
eut que le temps de s'étendre entre les deux lignes
ils. Pendant que le train passait au-dessus de lui,
ntiment de son danger lui remit en mémoire tous
cidents de sa vie, comme si le livre du jugement
été ouvert devant ses yeux » [1].
me en faisant la part de l'exagération, ces faits
révèlent une suractivité de la mémoire dont
ne pouvons nous faire aucune idée à l'état nor-
l
iterai un dernier exemple dû à l'intoxication par
m, et je prierai le lecteur de remarquer combien
irme l'explication qui a été donnée plus haut du
isme de la « reconnaissance ». « Il me semble,
. de Quincey dans ses *Confessions d'un man-*
r l'opium, avoir vécu soixante-dix ans ou un siècle

[1] Sur ces faits et autres de même nature, voir Winslow, cité, p. 303 et suiv.

en une nuit..... Les plus petits événements de ma u
nesse, des scènes oubliées de mes premières an e
étaient souvent ravivées. On ne peut dire que je n
les rappelais, car, si on me les avait racontées à la
de veille, je n'aurais pas été capable de les reconnaître
comme faisant partie de mon expérience passée. Mais
placées devant moi comme elles l'étaient en rêve
comme des intuitions, revêtues de leurs circonstances
les plus vagues et des sentiments qui les accompa-
gnaient, je les reconnaissais instantanément » (ig
142).

Toutes ces excitations générales de la mémoire sont
transitoires : elles ne survivent pas aux causes qui les
produisent. Y a-t-il des hypermnésies permanentes
Si le mot peut être pris dans ce sens un peu fort,
faut l'appliquer à ces développements singuliers de la
mémoire qui sont consécutifs à quelque accident. On
trouve sur ce point, dans les anciens auteurs, des his-
toires fort rebattues (Clément VI, Mabillon, etc.
n'y a pas de raison de les mettre en doute; car des ob-
servateurs modernes, Romberg entre autres, ont
un développement remarquable et permanent de la
mémoire à la suite de commotions, de la variole et
Le mécanisme de cette métamorphose étant inson-
trable, il n'y a pas lieu d'y insister.

II

Les excitations *partielles* sont par leur nature bien
nettement délimitées. Le ton ordinaire de la mémoire

ıt maintenu dans sa généralité, tout ce qui le asse fait saillie et se constate aisément. Ces hymnésies sont le corrélatif nécessaire des amnésies tielles ; elles prouvent une fois de plus et sous autre forme que la mémoire consiste en des méres.

ans la production des hypermnésies partielles, on découvre rien qui ressemble à une loi. Elles se préent à l'état de faits isolés, c'est-à-dire comme ré ant d'un concours de conditions qui nous échapt. Pourquoi tel groupe de cellules, formant telle ociation dynamique, est-il mis en branle plutôt que autre ? On n'en peut donner aucune raison, ni phyogique ni psychologique. Les seuls cas où l'on rrait signaler une apparence de loi sont ceux, dont s parlerons plus bas, où plusieurs langues revient successivement en mémoire.

es excitations partielles résultent le plus souvent auses morbides, — celles qui ont été indiquées plus ; mais il y a des cas où elles se produisent à l'état . En voici deux exemples :

Une dame à la dernière période d'une maladie nique fut conduite de Londres à la campagne. Sa e fille, qui ne parlait pas encore (*infant*), lui fut rnée, et, après une courte entrevue, elle fut recon à la ville. La dame mourut quelques jours après. lle grandit sans se rappeler sa mère jusqu'à l'âge ù Ce fut alors qu'elle eut l'occasion de voir la ıbre où sa mère était morte. Quoiqu'elle l'ignorât, ıtrant dans cette chambre, elle tressaillit : comme i demandait la cause de son émotion : « J'ai, dit-le l'impression distincte d'être venue autrefois dans tt chambre. Il y avait dans ce coin une dame cou-

chée, paraissant très malade, qui se pencha sur r et pleura [1]. »

« Un homme doué d'un tempérament artistique t marqué (ce point est à noter) alla avec des amis fa une partie près d'un château du comté de Sussex, q n'avait aucun souvenir d'avoir visité. En approch de la grande porte, il eut une impression extrêmem vive de l'avoir déjà vue, et il revoyait non seulem cette porte, mais des gens installés sur le haut et bas des ânes sous le porche. Cette conviction gulière s'imposant à lui, il s'adressa à sa mère, pa avoir quelques éclaircissements sur ce point. Il ap d'elle qu'étant âgé de seize mois, il avait été condui partie dans cet endroit, qu'il avait été porté dans panier sur le dos d'un âne ; qu'il avait été laissé bas avec les ânes et les domestiques, tandis que es plus âgés de la bande s'étaient installés pour mar au-dessus de la porte du château [2]. »

Le mécanisme du ressouvenir dans ces deux cas peut donner lieu à aucune équivoque. C'est une ri viscence par contiguïté dans l'espace. Ils présent seulement sous une forme plus frappante et plus fre ce qui se rencontre à chaque instant dans la vi qui n'est-il pas arrivé, pour recouvrer un souvenir momentanément perdu, de retourner à l'endroit où l'idée a surgi, de se remettre autant que possible la même situation matérielle et de le voir renaître d'un coup ?

Quant à l'hypermnésie de cause morbide, je en donnerai qu'un exemple pour servir à ce type :

1. Abercrombie, *Essay on intellectual Powers*, p. 120.
2. Carpenter, *Mental Physiology*, p. 431.

« A l'âge de quatre ans, un enfant, par suite d'une fracture du crâne, subit l'opération du trépan. Revenu à la santé, il n'avait gardé aucun souvenir ni de l'accident ni de l'opération. Mais à l'âge de quinze ans, pris d'un délire fébrile, il décrivit à sa mère l'opération, les gens qui y assistaient, leur toilette et autres petits détails, avec une grande exactitude. Jusque-là, il n'en avait jamais parlé et il n'avait jamais entendu personne donner tous ces détails [1].

La réviviscence de langues complètement oubliées mérite de nous arrêter un peu plus longtemps. Le cas rapporté par Coleridge est si connu que je me garderai d'en parler. Il y en a beaucoup du même genre, qu'on peut trouver dans les ouvrages d'Abercrombie, Hamilton, Carpenter. Le sommeil anesthésique dû au chloroforme ou à l'éther peut produire les mêmes effets que l'excitation fébrile. « Un vieux forestier avait vécu pendant sa jeunesse sur les frontières polonaises et n'avait guère parlé que le polonais. Dans la suite, il n'avait habité [2] que des districts allemands. Les enfants assurèrent que, depuis trente ou quarante ans, il n'avait entendu ni prononcé un seul mot de polonais. Pendant une anesthésie qui dura près de deux heures, cet homme parla, pria, chanta, rien qu'en polonais. »

Ce qui est plus curieux que le retour d'une langue, c'est le retour *régressif* de plusieurs langues. Malheureusement, les auteurs qui en ont parlé rapportent ce fait à titre de simple curiosité, sans donner tous

1. Abercrombie, ouv. cité, p. 149.
2. M. Duval, art. Hypnotisme dans le *Nouveau dict. de médecine*, etc., p. 144.

les renseignements nécessaires pour leur interprétation.

Le cas le plus net a été observé par le Dr Rush, de Philadelphie, dans ses *Medical Inquiries and Observations upon Diseases of the Mind.* « Un Italien, le Dr Scardella, homme d'une érudition remarquable, résidant en Amérique. Il était maître d'italien, d'anglais et de français. Il fut pris de la fièvre jaune, dont il mourut à New-York; au commencement de sa maladie, il parla *anglais;* au milieu, *français;* le jour de sa mort, il parla *italien*, sa langue natale. »

Le même auteur parle en termes assez confus d'une femme sujette à des accès de folie transitoire. Au début, elle parlait un mauvais *italien;* au moment le plus aigu de sa maladie, *français;* pendant la période de défervescence, *allemand;* dès qu'elle entrait en convalescence, elle reprenait sa langue maternelle (l'anglais).

Si on laisse de côté cette régression à travers plusieurs langues, pour se contenter de cas plus simples, on trouve des documents précis et abondants. Un Français vivant en Angleterre, parlant parfaitement bien l'anglais, reçut un coup à la tête. Pendant la durée de sa maladie, il ne put répondre qu'en français.

Mais il n'y a rien de plus instructif que le fait suivant, rapporté par le même Dr Rush : « Je tiens d'un pasteur luthérien d'origine allemande, vivant en Amérique et qui avait dans sa congrégation un nombre considérable d'Allemands et de Suédois, que presque tous, peu avant de mourir, prient dans leur langue maternelle. « J'en ai, disait-il, des exemples innombrables, quoique plusieurs d'entre eux, j'en suis sûr,

« n'aient pas parlé allemand ou suédois, depuis cin-
« quante ou soixante ans. »

Winslow note aussi que des catholiques convertis
au protestantisme ont, pendant le délire qui précé-
dait leur mort, prié uniquement d'après le formulaire
de l'Eglise romaine [1].

Ce retour de langues et de formules perdues ne me
paraît, bien interprété, qu'un cas particulier de la loi de
régression. Par suite d'un travail morbide qui le plus
souvent aboutit à la mort, les couches les plus ré-
centes de la mémoire se sont détruites, et ce travail de
destruction descendant de proche en proche jusqu'aux
acquisitions les plus anciennes, c'est-à-dire les plus
solides, leur rend une activité temporaire, les ramène
quelque temps à la conscience, avant de les effacer pour
toujours. L'hypermnésie ne serait donc que le résultat
de conditions toutes négatives; la régression résulte-
rait non d'un retour normal à la conscience, mais de la
suppression d'états plus vifs et plus intenses : ce serait
comme une voix faible qui ne peut se faire entendre
que quand les gens au verbe haut ont disparu. Ces
acquisitions, ces habitudes de l'enfance ou de la jeu-
nesse reviennent au premier plan, non parce qu'une
cause quelconque les pousse en avant, mais parce qu'il
n'y a plus rien qui les recouvre. Les réviviscences de ce
genre ne sont, au sens strict, qu'un retour en arrière, à
des conditions d'existence qui semblaient à jamais dis-
parues, mais que le travail à rebours de la dissolution
a ramenées. Je m'abstiendrai d'ailleurs des réflexions
que ces faits suggèrent si naturellement : j'en laisse le
soin aux moralistes. Ils pourront montrer notamment

[1]. Winslow, ouv. cité, p. 253, 265, 266, 305.

comment certains retours religieux de la dernière heure dont on fait grand bruit ne sont pour une psychologie clairvoyante que l'effet nécessaire d'une dissolution sans remède.

Indépendamment de cette confirmation inattendue de notre loi de régression, ce qui ressort de l'étude des hypermnésies, c'est la surprenante persistance de ces conditions latentes du souvenir qu'on a appelées les résidus. Sans ces désordres de la mémoire, nous ne pourrions la soupçonner ; car la conscience réduite à elle seule, ne peut affirmer que la conservation des états qui constituent la vie courante et de quelques autres que la volonté tient sous sa dépendance, parce que l'habitude les a fixés.

Faut-il conclure de ces réviviscences que rien, absolument rien ne se perd dans la mémoire? que ce qui y est une fois entré reste indestructible? que l'impression même la plus fugitive peut toujours à un moment donné être ravivée? Plusieurs auteurs, surtout Maury, ont donné à l'appui de cette thèse des exemples frappants. Cependant à qui soutiendrait que, même sans causes morbides, il y a des résidus qui disparaissent, on n'aurait pas de raison péremptoire à opposer [1]. Il est possible que certaines modifications cellulaires et certaines associations dynamiques soient trop instables pour durer. En somme, on peut dire que la persistance est, sinon la règle absolue, au moins la règle ; qu'elle embrasse l'immense majorité des cas.

Quant au mode suivant lequel ces souvenirs lointains sont conservés et reproduits, nous n'en savons

1. Voir l'article de M. Delbœuf dans la *Revue philosophique* du 1er février 1880.

rien. Je ferai seulement remarquer comment cela peut se concevoir dans l'hypothèse qui a été adoptée tout le long dans ce travail.

Si l'on admet comme substratum matériel de nos souvenirs des modifications de cellules et des associations dynamiques entre elles, il n'y a pas de mémoire, si chargée de faits qu'on la suppose, qui ne puisse suffire à tout garder : car, si les modifications cellulaires possibles sont limitées, les associations dynamiques possibles sont innombrables. On peut supposer que les anciennes associations reparaissent quand les nouvelles, désorganisées temporairement ou pour toujours, leur laissent le champ libre. Le nombre des réviviscences possibles ayant beaucoup diminué, les chances augmentent en proportion pour le retour des associations les plus stables, c'est-à-dire les plus anciennes. Je ne veux pas insister au reste sur une hypothèse non vérifiable : mon but est de m'en tenir à ce qu'on peut savoir et de n'en pas sortir.

Il est impossible de rapporter à aucun des types morbides qui précèdent une illusion d'une nature bizarre, peu fréquente ou du moins rarement observée, puisqu'on n'en cite que trois ou quatre cas et qui n'a reçu jusqu'ici aucune dénomination particulière. Vigan l'a appelée assez improprement une double conscience, Sander une illusion de la mémoire (*Erinnerungstauschung*). D'autres lui ont donné le nom de fausse mémoire, qui me paraît préférable. Elle consiste à croire qu'un état nouveau en réalité a été antérieurement éprouvé, en sorte que, lorsqu'il se pro-

duit pour la première fois, il paraît être une répétition.

Wigan, dans son livre bien connu sur la « dualité de l'esprit », rapporte que, pendant qu'il assistait au service funèbre de la princesse Charlotte dans la chapelle de Windsor, il eut tout d'un coup le sentiment d'avoir été autrefois témoin du même spectacle. L'illusion ne fut que fugitive; nous en verrons de plus durables. Lewes rapproche avec raison ce phénomène de quelques autres plus fréquents. Il arrive en pays étranger que le détour brusque d'un sentier ou d'une rivière nous met en face de quelque paysage qu'il nous semble avoir autrefois contemplé. Introduit pour la première fois près d'une personne, on *sent* qu'on l'a déjà vue. En lisant dans un livre des pensées nouvelles, on sent qu'elles ont été présentes à l'esprit antérieurement [1].

Selon nous, cette illusion s'explique assez facilement. L'impression reçue évoque dans notre passé des impressions analogues, vagues, confuses, à peine entrevues, mais qui suffisent à faire croire que l'état nouveau en est la répétition. Il y a un fond de ressemblance rapidement senti entre deux états de conscience, qui pousse à les identifier. C'est une erreur mais elle n'est que partielle, parce qu'il y a en effet dans notre passé quelque chose qui ressemble à une première expérience.

Si cette explication peut suffire pour des cas très simples, en voici d'autres où elle n'est guère admissible.

Un malade, dit Sander, en apprenant la mort d'un

1. Lewes, *Problems of Life and Mind*, 3e série, p. 129.

personne qu'il connaissait, fut saisi d'une terreur indéfinissable, parce qu'il lui sembla qu'il avait déjà ressenti cette impression. « Je sentais que déjà auparavant, étant couché ici, dans ce même lit, X... était venu et m'avait dit : « Müller est mort. » Je répondis : « Müller est mort il y a quelque temps, il n'a pu mourir deux fois [1]. »

Le Dr Arnold Pick a rapporté le cas de fausse mémoire le plus complet que je connaisse : ce désordre se présente sous une forme presque chronique. Un homme instruit, raisonnant assez bien sur sa maladie et qui en a donné une description écrite, fut pris vers l'âge de trente-deux ans d'un état mental particulier. S'il assistait à une fête, s'il visitait quelque endroit, s'il faisait quelque rencontre, cet événement, avec toutes ses circonstances, lui paraissait si familier qu'il se sentait sûr d'avoir déjà éprouvé les mêmes impressions, étant entouré précisément des mêmes personnes ou des mêmes objets, avec le même ciel, le même temps, etc. Faisait-il quelque nouveau travail, il lui semblait l'avoir déjà fait et dans les mêmes conditions. Ce sentiment se produisait parfois le jour même, au bout de quelques minutes ou de quelques heures, parfois le jour suivant seulement, mais avec une parfaite clarté [2].

Il y a dans ce phénomène de fausse mémoire une anomalie du mécanisme mental qui nous échappe, qu'il est difficile de comprendre à l'état sain. Le malade, même s'il était bon observateur, ne pourrait l'analyser qu'en cessant d'être dupe. Il me paraît cependant ressortir de ces exemples, d'abord que l'im-

1. Sander, *Archiv für Psychiatrie*, 1873, IV.
2. *Archiv für Psychiatrie*, 1876, VI, 2.

pression reçue se reproduit sous forme d'image (en terme physiologique, il y a une répétition du processus cérébral primitif). Ce phénomène n'a rien que d'ordinaire; c'est ce qui a lieu pour tout souvenir qui n'est pas causé par la présence actuelle de son objet. Toute la difficulté est de savoir pourquoi cette image qui naît une minute, une heure, un jour après l'état réel, donne à celui-ci le caractère d'une répétition. On peut admettre que le mécanisme de la « reconnaissance », de la localisation dans le temps, fonctionne à rebours. Je propose pour ma part l'explication qui suit.

L'image ainsi formée est très intense, de *nature hallucinatoire;* elle s'impose comme une réalité, parce que rien ne rectifie cette illusion. Par suite, l'impression réelle se trouve rejetée au second plan, avec le caractère effacé des souvenirs : elle est localisée dans le passé, à tort si l'on considère les faits objectivement, avec raison, si on les considère snbjectivement. Cet état hallucinatoire en effet, quoique très vif, n'efface pas l'impression réelle; mais comme il s'en détache, comme il a été produit par elle après coup, il doit apparaître comme une seconde expérience. Il prend la place de l'impression réelle, il paraît le plus récent, et il l'est en fait. Pour nous qui jugeons du dehors et d'après ce qui s'est passé extérieurement, il est faux que l'impression ait été reçue deux fois. Pour le malade, qui juge d'après les données de sa conscience, il est vrai que l'impression a été reçue deux fois, et dans ces limites, son affirmation est incontestable.

A l'appui de cette explication, je ferai remarquer que presque toujours la fausse mémoire est liée à un dé-

sordre mental. Le malade de Pick était atteint d'une forme de folie : le délire des persécutions. La formation d'images hallucinatoires n'aurait donc rien que de naturel. Je ne prétends pas d'ailleurs que mon explication soit la seule possible. Pour un état aussi insolite, des observations plus nombreuses et bien faites seraient nécessaires [1].

1. Si nous n'avons rien dit de l'état de la mémoire dans la *folie*, c'est parce que ce terme collectif désigne des états très divers et que les plus importants out été mentionués en leur lieu (manie, paralysie générale, démence, etc.). Il ne sera cependant pas inutile de mettre sous les yeux du lecteur le passage suivaut, qui traite le sujet dans sa généralité : « Pour ce qui est de la mémoire, elle présente de très grandes différences chez les aliénés. Parfois elle est parfaitement fidèle, aussi bieu pour les faits de la vie antérieure que pour ceux qui se sont passés pendant la maladie. Mais il est beaucoup plus fréquent d'y observer un affaiblissement sous différentes formes : ainsi la démence... D'autres fois, les faits de la vie antérieure sont ou bien effacés complètement de la mémoire (ce qui est rare), ou bien ils sont reportés à une telle distance (cela est plus fréquent), ils sont devenus si vagues et si étrangers à l'individu, que c'est à peine s'il peut les reconnaître pour des faits qui lui sont arrivés à lui-même.....

« L'individu qui est guéri de la folie se souvient ordinairement des évéuements qui se sont passés pendant sa maladie et peut souvent rapporter avec une précision et une fidélité surprenautes les plus petits incideuts survenus dans le monde extérieur et exposer dans tous leurs détails les motifs et la disposition d'esprit qui le dirigeaieut alors. Il sait aussi souvent décrire chaque geste, chaque mot, chaque changement de physionomie des personnes qui le visiteut... Ce phéuomène s'observe en particulier chez les individus guéris de mélancolie et de manie peu intense ; moins à la suite de la monomauie, dont le malade conserve ordinairement un souvenir beaucoup plus confus. Lorsqu'un malade guéri déclare ne plus rien se rappeler de tout ce qui s'est passé peudant sa folie, ce dire ne doit être accepté qu'avec réserve, parce que souvent la honte lui fait taire des souvenirs exacts » (Griesinger, *Traité des maladies*

mentales, trad. franç., p. 78. Voir aussi Maudsley dans *Reynold's System of Medicine*, vol. II, p. 26.)

L'affaiblissement de la mémoire dans l'ivresse est bien connu. Il y a de nombreux exemples d'actes violents commis dans cet état, dont il n'est resté aucun souvenir. L'alcoolisme chronique diminue la mémoire sans l'éteindre : à sa période terminale, il aboutit à la démence avec amnésie.

CONCLUSION

I

Description des maladies de la mémoire et recherche de la loi qui les gouverne : tel est le travail qui nous a occupés jusqu'ici. Il faut avant de terminer dire un mot des causes. Il ne s'agit naturellement que des causes immédiates, organiques. Même réduite à ces termes, l'étiologie des désordres de la mémoire est très obscure, et ce qu'on peut considérer comme acquis sur ce point est peu de chose.

La mémoire consiste à conserver et à reproduire : la conservation paraît dépendre surtout de la nutrition ; la faculté de reproduire, de la circulation générale ou locale.

I. La conservation, qui joue le rôle le plus important, puisque sans elle aucune reproduction n'est possible, suppose une condition première qu'on ne peut traduire que par cette expression vague : une constitution normale du cerveau. Nous avons vu que les idiots sont atteints d'amnésie congénitale, d'impuissance native

à fixer les souvenirs. Cette condition première est un *postulatum ;* c'est moins une condition que la condition d'existence nécessaire de la mémoire. En fait, elle se rencontre chez presque tous les hommes.

Cette constitution normale étant donnée, il ne suffit pas que les impressions soient reçues, il faut qu'elles soient fixées, enregistrées organiquement, incrustées ; il faut qu'elles deviennent une modification permanente de l'encéphale ; il faut que les modifications imprimées aux cellules et aux filets nerveux et que les associations dynamiques que ces éléments forment entre eux restent stables. Ce résultat ne peut dépendre que de la nutrition. Le cerveau reçoit une masse énorme de sang, surtout la substance grise. Il n'y a pas de partie du corps où le travail nutritif soit plus actif ni plus rapide. Nous ignorons le mécanisme intime de ce travail. L'histologie la plus raffinée ne peut suivre les molécules dans leurs réarrangements. Nous n'en constatons que les effets : tout le reste est induction. Mais il y a des faits de tout ordre qui démontrent la connexion étroite de la nutrition et de la mémoire.

Il est d'observation vulgaire que les enfants apprennent avec une merveilleuse facilité, que tout ce qui ne demande que de la mémoire, comme les langues, est vite acquis par eux. On sait aussi que les habitudes, c'est-à-dire une forme de la mémoire, sont bien plus aisément contractées dans l'enfance et la jeunesse qu'à l'âge adulte. C'est qu'à cette période de la vie, l'activité du processus nutritif est tellement grande que les connexions nouvelles sont rapidement établies. Chez le vieillard, au contraire, l'effacement si prompt des impressions nouvelles coïncide avec un affaiblissement considérable de cette activité.

Tout ce qui est appris trop vite ne dure pas. L'expression « s'assimiler une chose » n'est pas une métaphore. Je n'insisterai pas sur une vérité que tout le monde répète, mais sans se douter que ce fait psychique a une raison organique. Pour fixer les souvenirs, il faut du temps, parce que la nutrition ne fait pas son œuvre en un instant; parce que ce mouvement moléculaire incessant qui la constitue doit suivre une direction constante que la même impression périodiquement renouvelée est propre à maintenir [1].

La fatigue, sous toutes ses formes, est fatale à la mémoire. Les impressions reçues ne sont pas fixées; la reproduction est très pénible, souvent impossible. Or la fatigue est considérée comme un état où, par suite de la suractivité d'un organe, la nutrition souffre et languit. Avec le retour aux conditions normales, la mémoire revient. La relation de Holland citée plus haut est assez explicite sur ce point.

Nous avons vu aussi que, dans les cas d'amnésie temporaire dus à une commotion cérébrale, l'oubli a toujours un caractère rétroactif; il s'étend sur une période plus ou moins longue, antérieure à l'accident.

1. « J'ai connu, dit Abererombie, un acteur distingué qui, appelé à remplacer un de ses confrères malades, dut apprendre en peu d'heures un rôle long et difficile. Il l'apprit très vite et le joua avec une parfaite exactitude. Mais, immédiatement après la pièce, il l'oubliait, à tel point qu'ayant eu à jouer le rôle plusieurs jours de suite, il était obligé chaque fois de le préparer à nouveau, n'ayant pas, disait-il, le temps de l' « étudier ». Interrogé sur le procédé mental par lui suivi, quand il joua son rôle pour la première fois, il me répondit qu'il avait complètement perdu de vue le public, qu'il lui semblait n'avoir devant les yeux que les pages de son livre, et que, si quoi que ce soit avait interrompu cette illusion, il se serait arrêté instantanément. » (Ouvrage cité, p. 103.)

c'est une règle qui n'a guère d'exceptions. La plupart des physiologistes qui se sont occupés de ce fait l'expliquent par un défaut de nutrition. L'enregistrement organique qui consiste en une modification nutritive de la substance cérébrale n'a pas eu le temps de se produire.

Enfin, rappelons que la forme la plus grave des maladies de la mémoire, l'amnésie progressive des déments, des vieillards, des paralytiques généraux, a pour cause une atrophie toujours croissante des éléments nerveux. Les tubes et les cellules subissent une dégénérescence ; les dernières surtout finissent par disparaître, ne laissant à leur place que des amas méconnaissables.

L'ensemble de ces faits, physiologiques et pathologiques, montre entre la nutrition et la conservation un rapport de cause à effet. Il y a une exacte coïncidence entre leurs périodes d'apogée et de déclin. Les variations à courte ou longue durée de l'une se retrouvent dans l'autre. Que l'une soit ou active, ou modérée, ou languissante, il en est de même de l'autre. La conservation du souvenir doit donc être comprise non au sens métaphysique « d'états de l'âme » qui subsisteraient on ne sait où, mais comme un état acquis de l'organe cérébral qui implique la possibilité d'états de conscience, quand leurs conditions d'existence se rencontrent.

La rapidité extrême des échanges nutritifs dans le cerveau, qui semble au premier abord une cause d'instabilité, explique au contraire la fixation des souvenirs. « La réparation, s'effectuant sur le trajet modifié, sert à enregistrer l'expérience. Ce n'est pas une simple intégration qui a lieu, mais une réintégration : la substance est restaurée d'une façon spéciale après une modification spéciale : ce qui fait que la modalité qui

'est produite est pour ainsi dire incorporée ou incarnée ans la structure de l'encéphale [1]. »

Nous touchons ici à la raison dernière de la mé-noire dans l'ordre biologique : elle est une imprégna-ion. Aussi n'est-il pas étonnant qu'un éminent chirur-ien anglais, traitant de cette modification indélébile ue les maladies infectieuses impriment aux tissus ivants, ait écrit le passage suivant, qui semble com-osé pour nous : « Comment peut-on supposer que le erveau soit l'organe de la mémoire s'il change tou-ours? Comment ce changement nutritif de toutes les olécules du cerveau ne détruit-il pas toute mémoire? 'arce que, dans le processus nutritif, l'assimilation se ait d'une manière parfaitement exacte. L'effet pro-uit par une impression sur le cerveau (que ce soit ne perception ou un acte intellectuel) y est fixé et etenu, parce que la partie quelle qu'elle soit, qui a té changée par cette impression, est exactement repré-entée par la partie qui lui succède dans le cours de la utrition [2]. » Si paradoxal que puisse paraître un rap-rochement entre une maladie infectieuse et la mé-noire, il est donc rigoureusement exact, au point de ue biologique.

II. D'une manière générale, la reproduction des sou-enirs paraît dépendre de l'état de la circulation. C'est ne question bien plus obscure que la précédente et sur aquelle on n'a que des données très incomplètes. Une remière difficulté vient de la rapidité des phénomènes

1. Maudsley, *Physiologie de l'esprit*, trad. Herzen, p. 140.
2. J. Paget. *Lectures on surgical Pathology*, t. I. p. 52. Voir ussi Maudsley, ouv. cité, p. 477-478.

et de leurs perpétuels changements. Une seconde vie de leur complexité : la reproduction, en effet, ne dépend pas seulement de la circulation générale ; elle dépend aussi de la circulation particulière du cerveau, il est vraisemblable qu'il y a, même dans celle-ci, des variations locales qui ont une grande influence. n'est pas tout : il y a à tenir compte de la *qualité* du sa tout aussi bien que de sa quantité.

Il est impossible de déterminer, même grossièreme le rôle de chacun de ces facteurs dans le mécanisme de la reproduction. Nous devons nous borner à fa voir que la circulation et la reproduction présent des variations corrélatives. Voici les principaux fa qu'on peut donner à l'appui :

La fièvre, à ses divers degrés, s'accompagne d'u suractivité cérébrale. La mémoire y participe pour une bonne part. Nous avons même vu jusqu'à quel po d'excitation surprenante elle peut atteindre. On s que dans la fièvre la rapidité de la circulation excessive, que le sang est altéré, qu'il est chargé d'éments provenant d'une dénutrition trop rapide, d' travail de combustion exagéré. Nous trouvons donc une variation en qualité et en quantité qui se trad par une hypermnésie.

Même en dehors de l'état de fièvre, « des impressi triviales, qui n'ont offert aucun intérêt, survivent souvent dans la mémoire, quand des impressions bien p importantes ou imposantes ont disparu. En consi rant les circonstances, on trouvera souvent que s impressions ont été reçues quand l'énergie était t élevée, quand l'exercice, le plaisir, ou l'un et l'au avaient grandement augmenté l'action du cœur. Is romanciers ont noté comme un trait de la nature l-

naine que, dans les moments où une forte émotion a excité la circulation à un degré exceptionnel, les groupes de sensations causées par les objets environnants peuvent être ravivés avec une grande clarté, souvent même en traversant la vie tout entière [1]. »

Remarquons encore combien la reproduction est facile et rapide dans cette période de la vie où le sang est poussé en courants rapides et abondants, combien elle devient lente et difficile quand l'âge ralentit la circulation. Nous pouvons noter aussi que chez le vieillard la composition du sang a changé, qu'il est moins riche en globules et en albumine.

Chez les personnes épuisées par une longue maladie, la mémoire s'affaiblit avec la circulation. « Les sujets très nerveux, chez qui l'action du cœur a grandement baissé se plaignent habituellement de perte de la mémoire.... symptôme qui diminue à mesure que le degré normal de la circulation revient [2]. »

Il y a exaltation de la mémoire, quand la circulation a été modifiée par des stimulants, tels que le hachich, l'opium, etc., qui excitent le système nerveux avant d'amener un état final de dépression. D'autres agents thérapeutiques produisent un effet contraire, par exemple le bromure de potassium, dont l'action est sédative, hypnotique, et qui, pris à forte dose, produit un ralentissement de la circulation. Un prédicateur fut obligé d'en interrompre l'usage : il avait presque perdu la mémoire; elle revint dès qu'il cessa le traitement.

De tous ces faits ressort une conclusion générale : l'exercice normal de la mémoire suppose une circula-

1. Herbert Spencer, *Principes de psychologie*, t. I, p. 239.
2. *Ibid.*, p. 241.

tion active et un sang riche en matériaux nécessaire pour l'intégration et la désintégration. Dès que cett activité s'exagère, il y a tendance vers l'excitatio morbide; dès qu'elle s'abaisse, il y a tendance ver l'amnésie. Il est impossible de préciser davantage san entrer dans l'hypothèse pure. Pourquoi, de préférenc à toute autre, telle catégorie de souvenirs est-elle ra vivée ou abolie? Nous n'en savons rien. Il y a tan d'imprévu dans chaque cas particulier d'amnésie e d'hypermnésie qu'il serait chimérique d'essayer un explication. Il est probable que ce sont des modifications organiques très fugitives, des causes infinitésimales, qui font que, seule entre toutes, telle série es évoquée ou reste sourde à l'appel. Qu'un seul élément nerveux se mette en branle ou reste paralysé cela suffit : le mécanisme bien connu de l'associatior explique le reste. Quelques physiologistes ont émis l'opinion que les *lapsus* limités et temporaires de la mémoire sont dus à des modifications locales et transitoires dans le calibre des artères, sous l'influence des vaso-moteurs. Ils en ont donné pour raison que le retour est brusque, qu'il est causé d'ordinaire par une émotion, et que les émotions exercent une influence particulière sur le système nerveux vaso-moteur.

Dans ces cas de perte complète de la mémoire, dont nous avons donné plusieurs exemples, le retour dépend de la circulation et de la nutrition. Est-il brusque (ce qui est rare), l'hypothèse la plus probable est celle d'un arrêt de fonction, d'un état « d'inhibition » qui cesse tout d'un coup : ce problème est l'un des plus obscurs de la physiologie nerveuse.

S'il résulte d'une rééducation (ce qui est l'ordinaire), le rôle capital paraît dévolu à la nutrition. La rapidité

vec laquelle on rapprend montre que tout n'était pas erdu. Les cellules ont pu être atrophiées; mais si ;urs noyaux (considérés en général comme leurs or-anes reproducteurs) donnent naissance à d'autres ellules, les bases de la mémoire sont par là même établies : les cellules-filles ressemblent aux cellules-ières, en vertu de cette tendance de tout organisme à naintenir son type et de toute modification acquise à evenir une modification transmise; la mémoire n'est ans ce cas qu'une forme de l'hérédité [1].

II

En résumé, la mémoire est une fonction générale u système nerveux. Elle a pour base la propriété u'ont les éléments de conserver une modification eçue et de former des associations. Ces associations, ésultat de l'expérience, nous les avons appelées dyna-niques, pour les distinguer des associations naturelles u anatomiques. La conservation est assurée par la nu-rition, qui fixe sans cesse parce qu'elle renouvelle sans esse. La puissance reproductive nous a paru dépendre irtout de la circulation.

Conserver et reproduire : tout l'essentiel de la mé-noire est ainsi rattaché aux conditions fondamentales e la vie. Le reste — conscience, localisation exacte es souvenirs dans le passé — n'est qu'un perfection-ement. La mémoire psychique n'est que la forme la lus haute et la plus complexe de la mémoire. S'y

1. Pour plus de détails sur ce point, voir dans le *Brain* l'ar-cle cité plus haut.

confiner, comme la plupart des psychologues, c'est se condamner d'avance à ne tourmenter que des abstractions.

Ces préliminaires établis, nous avons classé et décrit les maladies de la mémoire ; et, comme une observation bien faite vaut toujours mieux qu'une description générale, comme elle est plus instructive et plus suggestive, nous avons donné de chaque type morbide quelques exemples clairs et authentiques.

Après avoir traversé une masse de faits qui paraîtra encombrante à plus d'un lecteur, nous avons recherché les résultats généraux qui en ressortent :

D'abord la nécessité de résoudre la mémoire en *des* mémoires dont l'indépendance est nettement établie par les cas morbides.

Nous avons montré ensuite que la destruction de la mémoire suit une *loi*. Négligeant les désordres secondaires, à courte durée, peu instructifs pour ceux qui ont une évolution normale, nous avons constaté ce qui suit :

Dans le cas de dissolution *générale* de la mémoire, la perte des souvenirs suit une marche invariable : les faits récents, les idées en général, les sentiments, les actes.

Dans le cas de dissolution *partielle* le mieux connu (l'oubli des signes), la perte des souvenirs suit une marche invariable : les noms propres, les noms communs, les adjectifs et les verbes, les interjections, les gestes.

Dans les deux cas, la marche est identique. C'est une régression du plus nouveau au plus ancien, du complexe au simple, du volontaire à l'automatique, du moins organisé au mieux organisé.

L'exactitude de cette *loi de régression* est vérifiée par

cas assez rares où la dissolution progressive de la mémoire est suivie d'une guérison : les souvenirs reviennent dans l'ordre inverse de leur perte.

Cette loi de régression nous a permis d'expliquer la réviviscence extraordinaire de certains souvenirs, comme un retour de l'esprit en arrière, à des conditions d'existence qui semblaient à jamais disparues.

Nous avons rattaché notre loi à ce principe physiologique : « La dégénérescence frappe d'abord ce qui est le plus récemment formé ; » et à ce principe psychologique : « Le complexe disparaît avant le simple, parce qu'il a été moins souvent répété dans l'expérience. »

Enfin notre étude pathologique nous a conduit à cette conclusion générale : La mémoire consiste en un processus d'organisation à degrés variables compris entre deux limites extrêmes, l'état nouveau, l'enrcstrement organique.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

La mémoire comme fait biologique.

La mémoire est essentiellement un fait biologique, accidentellement un fait psychique. — De la mémoire organique. — Siège de la mémoire. — Modifications des éléments nerveux; associations dynamiques entre ces éléments. — De la mémoire consciente. — Conditions de la conscience : intensité, durée. — Cérébration inconsciente. — L'action nerveuse est la condition fondamentale de l'événement; la conscience n'est qu'un accessoire. — De la localisation dans le passé ou « reconnaissance ». — Mécanisme de cette opération. — Ce n'est pas un acte simple et instantané; il consiste dans l'adjonction d'états de conscience secondaires à l'état de conscience principal. — La mémoire est une vision dans le temps. — Localisation théorique et pratique. — Points de repère. — Ressemblance et différence entre la localisation dans l'avenir et dans le passé. — Que toute mémoire est une illusion. — L'oubli, condition de la mémoire. — Retour au point de départ : la mémoire consciente redevient peu à peu à l'automatisme. 1

CHAPITRE II

Les amnésies générales.

Classification des maladies de la mémoire. — Amnésies temporaires. — Les épileptiques. — Oubli de certaines périodes de

la vie. — Exemples de rééducation. — Retours lents et retours brusques. — Cas de mémoire provisoire. — Amnésies périodiques ou intermittentes. — Formation de deux mémoires totalement ou partiellement distinctes. — Cas de Macnish, d'Azam, de Dufay, des hypnotisés. — Amnésies progressives. — Leur importance : elles nous révèlent la loi qui gouverne la destruction de la mémoire. — *Loi de régression ;* énoncé de cette loi. — Dans quel ordre la mémoire se défait. — Contre-épreuve : elle se refait dans l'ordre inverse. — Faits à l'appui. — Amnésies congénitales. — Mémoire extraordinaire de certains idiots..... 52

CHAPITRE III

Les amnésies partielles.

Réduction de la mémoire à des mémoires. — Raisons anatomiques et physiologiques des mémoires partielles. — Amnésie des nombres, des noms, des figures, etc. — Amnésie des signes. — Sa nature : c'est une perte de la mémoire motrice. — Examen de cette question. — L'amnésie progressive des signes vérifie complètement la loi de régression. — Ordre de la dissolution : noms propres, noms communs, verbes et adjectifs, interjections et langage des sentiments, gestes. — Rapport entre cette dissolution et l'évolution des langues indo-européennes. — Contre-épreuve : retour des signes dans l'ordre inverse..... 101

CHAPITRE IV

Les exaltations de la mémoire.

Excitations générales. — Excitations partielles. — Retour des souvenirs perdus. — Retour de langues oubliées. — Réduction de ce fait à la loi de régression. — Cas de fausse mémoire. — Exemples et essai d'explication..... 13

CONCLUSION

Rapports entre la conservation des souvenirs et la nutrition, entre la reproduction des souvenirs et la circulation générale et locale. — Influence de la quantité et de la qualité du sang. — Exemples. — La loi de régression rattachée à un principe physiologique et à un principe psychologique. — Résumé. 155

Forb.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

a) för vios tid af det förflutna.
Ex. den nyzifte fruen 61, somnambulens
g. sin Tomm

b) för allt förflutet
Ex. Shaupey s. 65 (transit.)

Coulommiers. — Typ. PAUL BRODARD.

Min systematik:

A. Minskning el förlust af förmågan s. af reproduktion af det förut deponera af aktivitet (konservation) af ngt n

1) förlusten (temporär el permanent) är b
sid till vissa arter af minne
amnésie motrice (afasi) amnesi, alex

2) progressiv [minskning] förlust
senilitet, dementia paralytica.

B. Minskning el förlust endast af minnet s
sitions o. konservationsförmåg

1) medfödd: idioti, imbecilitet

2) temporär: meskinistern s. 62.
vid feberanfall, epilept. anfall, sömn,

3)

C. Minskning el förlust endast af reprodukt
[erinringsförmågan]

1) förlust af både det omedvetna o. m
vetna minnet: Granvikes hyst. läsarin
s. 64, Dunns drunkande 69, Maenis
rikandes (intermittent amnesi) s. 76 (
fall av transitoriskt).

2) förlust af det medvetna minnet

Vänd!

IOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

93 volumes in-18 brochés, à 2 fr. 50 c.

. Taine.
. anglais.
l'art dans les Pays-
édit.
art en Grèce. 2e éd.
ul Janet.
lisme cont. 5e éd.
ilosophique.
a Rév. franç. 3e éd.
t le St-Simonisme.
es du socialisme
rain. 4e édit.
hie de Lamennais.
se Barrot.
de l'histoire.
Alaux.
de M. Cousin.
Franck.
lroit pénal.
e la religion et de
édit.
mystique au
cle.
Saisset.
vie.
histoire de la
ie.
es Lévêque.
isme dans l'art.
de l'invisible.
ste Laugel.
nes de la nature.
nes de la vie.
nes de l'âme.
t les Arts.
nel-Lacour.
ndividualiste.
de Rémusat.
religieuse.
Lemoine.
l'Anim. de Stahl.
ilsand.
anglaise.
Véra.
ilos. hégélienne.
aussire.
l'hégélianisme.
Bost.
tisme libéral.
Auber.
de la Médecine.
hœbel.
raison pure.
querel fils.
ce et la Foi.
Levallois.
hristianisme.

Camille Selden.
La Musique en Allemagne.
Fontanès.
Le Christianisme moderne.
Saigey.
La Physique moderne. 2e tir.
Mariano.
La Philos. contemp. en Italie.
E. Faivre.
De la variabilité des espèces.
J. Stuart Mill.
Auguste Comte. 4e éd.
L'utilitarisme. 2e édit.
Ernest Bersot.
Libre philosophie.
W. de Fonvielle.
L'astronomie moderne.
E. Boutmy.
Philosophie de l'architecture en Grèce.
E. Vacherot.
La Science et la Conscience.
Herbert Spencer.
Classification des scienc. 4e éd.
L'individu contre l'Etat. 2e éd.
Ph. Gauckler.
Le Beau et son histoire.
Bertauld.
L'ordre social et l'ordre moral.
Philosophie sociale.
Th. Ribot.
La psychol. de l'attention.
La Philos. de Schopenhauer. 3e éd.
Les Mal. de la mémoire. 6e éd.
Les Mal. de la volonté. 6e éd.
Les Mal. de la personnalité 3e éd.
Hartmann (E. de).
La Religion de l'avenir. 2e éd.
Le Darwinisme. 3e édition.
Schopenhauer.
Essai sur le libre arbitre. 4e éd.
Fond. de la morale. 2e éd.
Pensées et fragments. 9e éd.
L. Liard.
Logiciens angl. contem. 2e éd.
Définitions géométriques. Nouvelle édition.
H. Marion.
Locke, sa vie et ses œuvres
O. Schmidt.
Les sciences naturelles et l'Inconscient.
Hæckel.
Les preuves du transformisme.
Pi y Margall.
Les nationalités.

Barthélemy-St Hilaire.
De la métaphysique.
Espinas.
Philos. expérim. en Italie.
Siciliani.
Psychogénie moderne.
Leopardi.
Opuscules et Pensées.
A. Lévy
Morceaux choisis des philosophes allemands.
Roisel.
De la substance.
Zeller.
Christian Baur et l'Ecole de Tubingue.
Stricker.
Le langage et la musique
Ad. Coste.
Conditions sociales du bonheur et de la force. 2e éd.
A. Binet.
La psychol. du raisonnement.
Gilbert Ballet.
Le langage intérieur. 2e éd.
Mosso.
La peur.
G. Tarde.
La criminalité comparée. 2e éd.
Paulhan.
Les phénomènes affectifs.
Ch. Féré.
Dégénérescence et criminal.
Sensation et mouvement.
Ch. Richet.
Essai de psychologie générale.
J. Delbœuf.
La matière brute et la matière vivante.
Vianna de Lima.
L'homme selon le transformisme.
L. Arréat.
La morale dans le drame, l'épopée et le roman. 2e édit.
A. Bertrand.
La psychologie de l'effort.
Guyau.
La genèse de l'idée du temps.
Lombroso.
L'anthropologie criminelle.
Tissié.
Les rêves (physiol. et path.).
B. Conta.
Fondements de la métaphys.
Sir John Lubbock.
Le bonheur de vivre.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAI

Volumes in-18 à 3 fr. 50. Cartonnés : 4 francs. — Volumes in-8 à 5 et à 7 fr. Cartonnés :

EUROPE

HISTOIRE DE L'EUROPE PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *H. de Sybel*. Traduit de l'allemand par Mlle Dosquet. 6 vol. in-8 . . . . . 42 »
Chaque volume séparément. . 7 »

CENTENAIRE DE 1789. Evolution politique, philosophique, artistique et scientifique de l'Europe depuis cent ans, par G. GUÉROULT. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

HISTOIRE DIPLOMATIQUE DE L'EUROPE, depuis 1815 jusqu'à nos jours, par *Debidour*. 2 vol. in-8 . . . . . 14 fr.

FRANCE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, résumé historique, par *H. Carnot*. 1 vol. in-12, nouvelle édition. . . . . 3 fr. 50

HISTOIRE DE LA RESTAURATION, par *de Rochau*. 1 vol. in-12, trad. de l'allem. 3 50

HISTOIRE DE DIX ANS, par *Louis Blanc*. 5 vol. in-8. . . . . 25 »

HISTOIRE DE HUIT ANS (1840-1848), par *Elias Regnault*. 3 vol. in-8. . . . . 15 »

HISTOIRE DU SECOND EMPIRE (1848-1870), par *Taxile Delord*. 6 vol. in-8. 42 »
Chaque volume séparément. . 7 »

LA FRANCE POLITIQUE ET SOCIALE, par *Aug. Laugel*. 1 vol. in-8 . . . . . 5 »

LES COLONIES FRANÇAISES, par *Paul Gaffarel*. 1 vol. in-8. 4e édition. . . . 5 »

L'ALGÉRIE, par *M. Wahl*. 2e édition. 1 vol. in-8. . . . . 5 »

L'EXPANSION COLONIALE DE LA FRANCE, par *J.-L. de Lanessan*. 1 vol. in-8 avec 19 cartes hors texte . . . . . 12 »

LA TUNISIE, par *J.-L. de Lanessan*. 1 vol. in-8, avec une carte en couleurs hors texte. 5 fr.

L'INDO-CHINE FRANÇAISE, par *J.-L. de Lanessan*. 1 vol. in-8 avec 5 cartes en couleurs hors texte. 15 fr.

L'EMPIRE D'ANNAM ET LE PEUPLE ANNAMITE, par *J. Silvestre*. 1 vol. in-18, avec 1 carte. 3 fr. 50

ANGLETERRE

HISTOIRE GOUVERNEMENTALE DE L'ANGLETERRE, DEPUIS 1770 JUSQU'A 1830, par sir *G. Cornewal Lewis*. 1 vol. in-8, traduit de l'anglais. . . . . 7 »

HISTOIRE DE L'ANGLETERRE depuis la reine Anne jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-18. 2e édition 3 50

LES QUATRE GEORGES, par *Thacker* de l'anglais par Lefoyer. 1 v. in-1

LOMBART-STREET, le marché financi gleterre, par *W. Bagehot*. 1 v. in-1

LORD PALMERSTON ET LORD RUSSEL, *Laugel*. 1 vol. in-18. . . . .

QUESTIONS CONSTITUTIONNELLES, p *stone*, traduit et précédé d'une tion, par *A. Gigot*. 1 vol. in-8. .

ALLEMAGNE

HISTOIRE DE LA PRUSSE, depuis la Frédéric II jusqu'à la bataille de par *Eug. Véron*. 1 vol. in-18. 5e

HISTOIRE DE L'ALLEMAGNE, depuis l de Sadowa jusqu'à nos jours, *Véron*. 1 vol. in-18. 3e édition

L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE, *Bourloton*. 1 vol. in-18. . . .

AUTRICHE-HONGRIE

HISTOIRE DE L'AUTRICHE, depuis l Marie-Thérèse jusqu'à nos jours, *seline*. 1 vol. in-18. 3e édition .

HISTOIRE DES HONGROIS ET DE LE RATURE POLITIQUE DE 1790 A *Ed. Sayous*. 1 vol. in-18. . .

ESPAGNE

HISTOIRE DE L'ESPAGNE, depuis la Charles III jusqu'à nos jours, pa *nald*. 1 vol. in-18 . . . . .

RUSSIE

HISTOIRE CONTEMPORAINE DE LA R *G. Créhange*. 1 vol. in-18.

SUISSE

HISTOIRE DU PEUPLE SUISSE, p *Dliker*, avec préface de *Jule* 1 vol. in-8 . . . . . .

AMÉRIQUE

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE DU SUD, conquête jusqu'à nos jours, p *Deberle*. 1 vol. in-18. 2e éditio

LES ETATS-UNIS PENDANT LA GUE 1864. Souvenirs personnels, *Laugel*. 1 vol. in-18 . . . .

ITALIE

HISTOIRE DE L'ITALIE, depuis 18 la mort de Victor-Emmanuel, *rin*. 1 vol. in-18. . . . . .

Eug. Despois. LE VANDALISME RÉVOLUTIONNAIRE. Fondations littéraires, scientifiques et artistiques de la Convention. 1 vol. in-18. 2e édit. précédée d'une notice de *M. Ch. Bigot*, sur l'auteur . . . 3 50

Jules Barni. HISTOIRE DES IDÉES MORALES ET POLITIQUES EN FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE. 2 vol. in-18, chaque vol. . . 3 50

— NAPOLÉON Ier ET SON HISTORIEN M. THIERS. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

— LES MORALISTES FRANÇAIS AU XVIIIe SIÈCLE. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

Emile Beaussire. LA GUERRE R ET LA GUERRE CIVILE. 1 vol. in

J. Clamageran. LA FRANCE RÉP 1 vol. in-18. . . . . .

E. de Laveleye. LE SOCIALISME CO PORAIN. 5e édition. 1 vol. in-1

Marcellin Pellet. VARIÉTÉS RÉV NAIRES. 3 vol. in-18 avec p *A. Ranc*. Chacun. . . . . .

Spuller. FIGURES DISPARUES. 1 vo 2e édition

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

Juin 1890.

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FELIX ALCAN, ÉDITEUR

108, Boulevard Saint-Germain, 108, PARIS

EXTRAIT DU CATALOGUE

SCIENCES — MÉDECINE — HISTOIRE — PHILOSOPHIE

I. — BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE **M. ÉM. ALGLAVE**

Volumes in-8, reliés en toile anglaise. — Prix : 6 fr.
Les mêmes, en demi-reliure d'amateur : 10 fr.

69 VOLUMES PARUS

1. J. TYNDALL. **Les glaciers et les transformations de l'eau,** 5e éd., illustré.
2. W. BAGEHOT. **Lois scientifiques du développement des nations,** 5e édition.
3. J. MAREY. **La machine animale,** locomotion terrestre et aérienne, 4e édition, illustré.
4. A. BAIN. **L'esprit et le corps considérés au point de vue de leurs relations,** 5e édition.
5. PETTIGREW. **La locomotion chez les animaux,** 2e éd., ill.
6. HERBERT SPENCER. **Introd. à la science sociale,** 9e édit.
7. OSCAR SCHMIDT. **Descendance et darwinisme,** 6e édition.
8. H. MAUDSLEY. **Le crime et la folie,** 5e édition.
9. VAN BENEDEN. **Les commensaux et les parasites dans le règne animal,** 3e édition, illustré.
0. BALFOUR STEWART. **La conservation de l'énergie,** suivie d'une étude sur LA NATURE DE LA FORCE, par *P. de Saint-Robert*, 5e édition, illustré.
1. DRAPER. **Les conflits de la science et de la religion,** 8e éd.
2. LÉON DUMONT. **Théorie scientifique de la sensibilité,** 3e éd.
3. SCHUTZENBERGER. **Les fermentations,** 5e édition, illustré.
4. WHITNEY. **La vie du langage,** 3e édition.
5. COOKE et BERKELEY. **Les champignons,** 4e éd., illustré.
6. BERNSTEIN. **Les sens,** 4e édition, illustré.
7. BERTHELOT. **La synthèse chimique,** 6e édition.
8. VOGEL. **La photographie et la chimie de la lumière,** 4e éd.
9. LUYS. **Le cerveau et ses fonctions,** 6e édition, illustré.

20. W. STANLEY JEVONS. La monnaie et le mécanisme de l'échange, 4e édition.
21. FUCHS. Les volcans et les tremblements de terre, 5e éd.
22. GÉNÉRAL BRIALMONT. La défense des États et les camps retranchés, 3e édition, avec fig. et 2 pl. hors texte.
23. A. DE QUATREFAGES. L'espèce humaine, 9e édition.
24. BLASERNA et HELMHOLTZ. Le son et la musique, 4e éd.
25. ROSENTHAL. Les muscles et les nerfs, 3e édition, illustré.
26. BRUCKE et HELMHOLTZ. Principes scientifiques des beaux-arts, 3e édition, illustré.
27. WURTZ. La théorie atomique, 6e édition, avec préface de M. Ch. Friedel.
28, 29. SECCHI (Le Père). Les étoiles, 2e édition, illustré.
30. N. JOLY. L'homme avant les métaux, 4e édit., illustré.
31. A. BAIN. La science de l'éducation, 7e édition.
32, 33. THURSTON et HIRSCH. Hist. de la machine à vapeur. 3e éd.
34. R. HARTMANN. Les peuples de l'Afrique, 2e édit., illustré.
35. HERBERT SPENCER. Les bases de la morale évolutionniste, 4e édition.
36. Th.-H. HUXLEY. L'écrevisse, introduction à l'étude de la zoologie, illustré.
37. DE ROBERTY. La sociologie, 2e édition.
38. O.-N. ROOD. Théorie scientifique des couleurs et leurs applications à l'art et à l'industrie, avec fig. et pl. hors texte.
39. DE SAPORTA et MARION. L'évolution du règne végétal. *Les cryptogames*, illustré.
40, 41. CHARLTON-BASTIAN. Le système nerveux et la pensée. 2e édition. 2 vol. illustrés.
42. JAMES SULLY. Les illusions des sens et de l'esprit, ill. 2e éd.
43. A. DE CANDOLLE. Origine des plantes cultivées, 3e édi
44. YOUNG. Le Soleil, illustré.
45, 46. J. LUBBOCK. Les Fourmis, les Abeilles et les Guêpes 2 vol. illustrés.
47. Ed. PERRIER. La philos. zoologique avant Darwin, 2e é
48. STALLO. La matière et la physique moderne.
49. MANTEGAZZA. La physion. et l'expression des sentiment 2e édit., illustré.
50. DE MEYER. Les organes de la parole, illustré.
51. DE LANESSAN. Introduction à la botanique. *Le sap* 2e édit., illustré.
52, 53. DE SAPORTA et MARION. L'évolution du règ végétal. *Les phanérogames.* 2 volumes illustrés.

54. TROUESSART. **Les microbes, les ferments et les moisissures**, illustré.
55. HARTMANN. **Les singes anthropoïdes**, illustré.
56. SCHMIDT. **Les mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques**, illustré.
57. BINET et FÉRÉ. **Le magnétisme animal**, 3e éd., illustré.
58, 59. ROMANES. **L'intelligence des animaux.** 2 vol. 2e éd.
60. F. LAGRANGE. **Physiologie des exercices du corps.** 3e éd.
61. DREYFUS (Camille). **L'évolution des mondes et des sociétés.** 2e édition.
62. DAUBRÉE. **Les régions invisibles du globe et des espaces célestes**, illustré.
63, 64. SIR JOHN LUBBOCK. **L'homme préhistorique.** 3e édition, 2 volumes illustrés.
65. RICHET (Ch.). **La chaleur animale**, illustré.
66. FALSAN. **La période glaciaire**, illustré.
67. BEAUNIS. **Les sensations internes.**
68. CARTAILHAC. **La France préhistorique**, illustré.
69. BERTHELOT. **La révolution chimique, Lavoisier**, illustré.

II. — MÉDECINE ET SCIENCES.

A. — Pathologie médicale.

AXENFELD ET HUCHARD. **Traité des névroses.** 2e édition, augmentée de 700 pages, par HENRI HUCHARD, médecin des hôpitaux. 1 fort vol. in-8. 20 fr.

BARTELS. **Les maladies des reins**, traduit de l'allemand par le docteur EDELMANN; avec préface et notes de M. le professeur LÉPINE. 1 vol. in-8, avec fig. 15 fr.

BOUCHARDAT. **De la glycosurie ou diabète sucré**, son traitement hygiénique, 1883, 2e édition. 1 vol. grand in-8, suivi de notes et documents sur la nature et le traitement de la goutte, la gravelle urique, sur l'oligurie, le diabète insipide avec excès d'urée, l'hippurie, la pimélorrhée, etc. 15 fr.

BOUCHUT ET DESPRÉS. **Dictionnaire de médecine et de thérapeutique médicales et chirurgicales**, comprenant le résumé de la médecine et de la chirurgie, les indications thérapeutiques de chaque maladie, la médecine opératoire, les accouchements, l'oculistique, l'odontotechnie, les maladies d'oreilles, l'électrisation, la matière médicale, les eaux minérales, et un formulaire spécial pour chaque maladie. 5e édition, très augmentée. 1 vol. in-4, avec 950 fig. dans le texte et 3 cartes. Br. 25 fr.; cart. 27 fr. 50; relié. 29 fr.

CORNIL. **Leçons sur l'anatomie pathologique des métrites, des salpingites et des cancers de l'utérus.** 1 vol. in-8, avec 35 gravures dans le texte. 3 fr. 50

CORNIL ET BABES. **Les bactéries et leur rôle dans l'anatomie et l'histologie pathologiques des maladies infectieuses.** 2 vol. in-8, avec 350 figures dans le texte en noir et en couleurs et 12 planches hors texte, 3e édition entièrement refondue. 1890. 40 fr.

DAMASCHINO. **Leçons sur les maladies des voies digestives.** 1 vol. in-8, 3e tirage, 1888. 14 fr.

DAVID. **Les microbes de la bouche.** 1 vol. in-8 avec gravures en noir et en couleurs dans le texte (*sous presse*).

DÉJERINE-KLUMPKE (Mme). **Des polynévrites et des paralysies et atrophies saturnines.** 1 vol. in-8. 1889. 6 fr.

DESPRÉS. **Traité théorique et pratique de la syphilis**, ou infection purulente syphilitique. 1 vol. in-8. 7 fr.

DUCWORTH (Sir Dyn). **La goutte**, son traitement. Traduit de l'anglais par le Dr RODET. 1 vol. gr. in-8 avec gravures dans le texte (*sous presse*).

DURAND-FARDEL. **Traité des eaux minérales** de la France et de l'étranger, et de leur emploi dans les maladies chroniques, 3e édition, 1883. 1 vol. in-8. 10 fr.

DURAND-FARDEL. **Traité pratique des maladies des vieillards**, 2e édition. 1 fort vol. gr. in-8. 14 fr.

FÉRÉ (Ch.). **Les épilepsies et les épileptiques.** 1 vol. gr. in-8 avec 12 planches hors texte et 67 grav. dans le texte. 1890. 20 fr.

FÉRÉ (Ch.). **Du traitement des aliénés dans les familles.** 1 vol. in-18. 1889. 2 fr. 50

FERRIER. **De la localisation des maladies cérébrales** Traduit de l'anglais par H.-C. DE VARIGNY, suivi d'un mémoire de MM. CHARCOT et PITRES sur les *Localisations motrices dans les hémisphères de l'écorce du cerveau.* 1 vol. in-8 avec 67 fig. dans le texte. 6 fr

HÉRARD, CORNIL ET HANOT. **De la phthisie pulmonaire** 1 vol. in-8, avec figures dans le texte et planches coloriées 2e édition. 20 fr

ICARD. **La femme pendant la période menstruelle** Psychologie morbide et médecine légale. 1 vol. in-8. 6 fr

KUNZE. **Manuel de médecine pratique**, traduit de l'allemand par M. KNOERI. 1 vol. in-18. 4 fr.

LANCEREAUX. **Traité historique et pratique de la syphilis.** 2e édition. 1 vol. gr. in-8, avec fig. et planches color. 17 fr

MAUDSLEY. **Le crime et la folie.** 1 vol. in-8. 5e édit. 6 fr

MAUDSLEY. **La pathologie de l'esprit.** 1 vol. in-8. 10 fr

MURCHISON. **De la fièvre typhoïde**, avec notes et introduction du docteur H. GUENEAU DE MUSSY. 1 vol. in-8, avec figures dans le texte et planches hors texte. 10

NIEMEYER. **Éléments de pathologie interne et de thérapeutique**, traduit de l'allemand, annoté par M. CORNIL. 3e éd. franç., augmentée de notes nouvelles. 2 vol. gr. in-8. 14 fr

ONIMUS ET LEGROS. **Traité d'électricité médicale.** 1 fort vol. in-8, avec 275 figures dans le texte. 2e édition. 17 fr.

RILLIET ET BARTHEZ. **Traité clinique et pratique des maladies des enfants.** 3e édit., refondue et augmentée, par BARTHEZ et A. SANNÉ. Tome I, 1 fort vol. gr. in-8. 1884. 16 fr.
Tome II, fort vol. gr. in-8. 1887. 14 fr.
Tome III, terminant l'ouvrage (*sous presse*).

SPRINGER. **La croissance.** Son rôle dans la pathologie infantile. 1 vol. in-8 (*sous presse*).

TAYLOR. **Traité de médecine légale**, traduit sur la 7e édition anglaise, par le Dr HENRI COUTAGNE. 1 vol. gr. in-8. 15 fr.

B. — Pathologie chirurgicale.

ANGER (Benjamin). **Traité iconographique des fractures et luxations**, précédé d'une introduction par M. le professeur Velpeau. 1 fort volume in-4, avec 100 planches hors texte, coloriées, contenant 254 figures, et 127 bois intercalés dans le texte. 2e tirage, 1886. Relié. 150 fr.

BILLROTH ET WINIWARTER. **Traité de pathologie et de clinique chirurgicales générales**, traduit de l'allemand, 2e édit. d'après la 10e édit. allemande. 1 fort vol. gr. in-8, avec 180 fig. dans le texte. 20 fr.

Congrès français de chirurgie. Mémoires et discussions, publiés par M. POZZI, secrétaire général.
1re session : 1885, 1 fort vol. gr. in-8. 14 fr.
2e session : 1886, 1 fort vol. gr. in-8, avec fig. 14 fr.
3e session : 1888, 1 fort vol. gr. in-8. 14 fr.
4e session : 1889 (*sous presse*).

DE ARLT. **Des blessures de l'œil**, considérées au point de vue pratique et médico-légal. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

DELORME. **Traité de chirurgie de guerre.** 2 vol. gr. in-8°, avec fig. dans le texte. Tome I. 16 fr.
Tome II (*sous presse*).

GALEZOWSKI. **Des cataractes et de leur traitement.** 1er fascicule, 1 vol. in-8. 3 fr. 50

JAMAIN ET TERRIER. **Manuel de petite chirurgie.** 6e édit., refondue. 1 vol. gr. in-18 de 1000 pages, avec 450 fig. 9 fr.

JAMAIN ET TERRIER. **Manuel de pathologie et de clinique chirurgicales.** 3e édition. Tome I, 1 fort vol. in-18. 8 fr.
Tome II, 1 vol. in-18. 8 fr.
Tome III, 1 vol. in-18. 8 fr.
Tome IV, 1er fascicule, 1 vol. in-18. 4 fr.

LE FORT. **La chirurgie militaire** et les Sociétés de secours en France et à l'étranger. 1 vol. gr. in-8, avec fig. 10 fr.

MEBREICH. **Atlas d'ophtalmoscopie**, représentant l'état normal et les modifications pathologiques du fond de l'œil vues à l'ophtalmoscope. 3e édition, 1885, atlas in-f° de 12 planches, 59 figures en couleurs. 40 fr.

MAC CORMAC. **Manuel de chirurgie antiseptique**, traduit de l'anglais par M. le docteur LUTAUD. 1 fort vol. in-8. 6 fr.

MALGAIGNE ET LE FORT. **Manuel de médecine opératoire.** 9e édit. 2 vol. gr. in-18, avec nombreuses fig. dans le texte. 16 fr.

MAUNOURY et SALMON. **Manuel de l'art des accouchements**, à l'usage des élèves en médecine et des élèves sages-femmes. 3e édit. 1 vol. in-18, avec 115 grav. 7 fr.

NÉLATON. **Éléments de pathologie chirurgicale**, par A. NÉLATON, membre de l'Institut, professeur de clinique à la Faculté de médecine, etc. Ouvrage complet en 6 volumes.

Seconde édition, complètement remaniée, revue par les Drs JAMAIN, PÉAN, DESPRÉS, GILLETTE et HORTELOUP, chirurgiens des hôpitaux. 6 forts vol. gr. in-8, avec 795 figures dans le texte. 82 fr.

PAGET (sir James). **Leçons de clinique chirurgicale**, traduites de l'anglais par le docteur L.-H. PETIT, et précédées d'une introduction de M. le professeur VERNEUIL. 1 vol. grand in-8. 8 fr.

PÉAN. **Leçons de clinique chirurgicale, professées à l'hôpital Saint-Louis**, de 1876 à 1880. Tomes II à IV, 3 vol. in-8, avec fig. et pl. coloriées. Chaque vol. séparément. 20 fr.

Tomes V et VI, années 1881-82, 1883-84. 2 vol. in-8. chac. 25 fr.

Le tome Ier est épuisé.

POZZI (G.). **Manuel de l'art des accouchements.** 1 vol. in-8 (*sous presse*).

RICHARD. **Pratique journalière de la chirurgie.** 1 vol. gr. in-8, avec 215 fig. dans le texte. 2e édit., augmentée de chapitres inédits de l'auteur, et revue par le Dr J. CRAUK. 16 fr.

ROTTENSTEIN. **Traité d'anesthésie chirurgicale**, contenant la description et les applications de la méthode anesthésique de PAUL BERT. 1 vol. in-8, avec figures. 10 fr.

SCHWEIGGER. **Leçons d'ophthalmoscopie**, avec 3 planches lith. et des figures dans le texte. In-8 de 144 pages. 3 fr. 50

SŒLBERG-WELLS. **Traité pratique des maladies des yeux.** 1 fort vol. gr. in-8, avec figures. 15 fr.

TERRIER. **Éléments de pathologie chirurgicale générale.**

1er fascicule : *Lésions traumatiques et leurs complications.* 1 vol. in-8. 7 fr.

2e fascicule : *Complications des lésions traumatiques. Lésions inflammatoires.* 1 vol. in-8, 1886. 6 fr.

Le 3e et dernier fascicule paraîtra en 1891.

TRUC. **Du traitement chirurgical de la péritonite.** 1 vol. in-8. 4 fr.

VIRCHOW. **Pathologie des tumeurs**, cours professé à l'université de Berlin, traduit de l'allemand par le docteur ARONSSOHN.

Tome Ier, 1 vol. gr. in-8, avec 106 fig. 12 fr.

Tome II, 1 vol. gr. in-8, avec 74 fig. 12 fr.

Tome III, 1 vol. gr. in-8, avec 49 fig. 12 fr.

Tome IV (1 fascicule), 1 vol. gr. in-8, avec figures. 4 fr. 50

YVERT. **Traité pratique et clinique des blessures du globe de l'œil**, 1 vol. gr. in-8. 12 fr.

C. — Thérapeutique. Pharmacie. Hygiène.

BOUCHARDAT. **Nouveau formulaire magistral**, précédé d'une Notice sur les hôpitaux de Paris, de généralités sur l'art de formuler, suivi d'un Précis sur les eaux minérales naturelles et artificielles, d'un Mémorial thérapeutique, de notions sur l'emploi des contrepoisons et sur les secours à donner aux empoisonnés et aux asphyxiés. 1889, 28e édition, revue, corrigée. 1 vol. in-18, broché, 3 fr. 50; cartonné, 4 fr.; relié. 4 fr. 50

BOUCHARDAT et VIGNARDOU. **Formulaire vétérinaire**, contenant le mode d'action, l'emploi et les doses des médicaments. 4e édit. 1 vol. in-18, br. 3 fr. 50, cart. 4 fr., rel. 4 fr. 50 (*sous presse*).

BOUCHARDAT. **Manuel de matière médicale, de thérapeutique comparée et de pharmacie**. 5e édition. 2 vol. gr. in-18. 16 fr.

BOUCHARDAT. **De la glycosurie ou diabète sucré**, son traitement hygiénique. 1883, 2e édition. 1 vol. grand in-8, suivi de notes et documents sur la nature et le traitement de la goutte, la gravelle urique, sur l'oligurie, le diabète insipide avec excès d'urée, l'hippurie, la pimélorrhée, etc. 15 fr.

BOUCHARDAT. **Traité d'hygiène publique et privée**, basée sur l'étiologie. 1 fort vol. gr. in-8. 3e édition, 1887. 18 fr.

CORNIL et MARTIN. **Leçons élémentaires d'hygiène privée**, 1 vol. in-18, avec figures. (*Sous presse.*)

DURAND-FARDEL. **Les eaux minérales et les maladies chroniques**. 1 vol. in-18. 2e édition, 1885. 3 fr. 50

MACARIO (M.). **Manuel d'hydrothérapie suivi d'une instruction sur les bains de mer**. 1 vol. in-18, 4e édition, 1889. 2 fr. 50

WEBER. **Climatothérapie**, traduit de l'allemand par les docteurs DOYON et SPILLMANN. 1 vol. in-8, 1886. 6 fr.

D. — Anatomie. Physiologie. Histologie.

ALAVOINE. **Tableaux du système nerveux**. Deux grands tableaux, avec figures. 5 fr.

BAIN (Al.). **Les sens et l'intelligence**, traduit de l'anglais par M. Cazelles. 1 vol. in-8. 10 fr.

BASTIAN (Charlton). **Le cerveau, organe de la pensée**, chez l'homme et chez les animaux. 2 vol. in-8, avec 184 figures dans le texte. 1882. 12 fr.

F. LAGRANGE. **Physiologie des exercices du corps**. Couronné par l'Institut. 3e édit. 1 vol. in-8, cart. 6 fr.

LAGRANGE. **L'hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens**. 1 vol. in-18, 1890. 3 fr. 50

LAGRANGE. **De l'exercice chez l'homme adulte.** 1 vol. in-18 (*sous presse*).

LEVILLAIN. **L'hygiène des névrosés.** 1 vol. in-18 (*sous presse*).

BELZUNG. **Anatomie et physiologie animales.** 1 fort vol. in-8 avec 522 gravures dans le texte. 6 fr.

BÉRAUD (B.-J.). **Atlas complet d'anatomie chirurgicale topographique**, pouvant servir de complément à tous les ouvrages d'anatomie chirurgicale, composé de 109 planches représentant plus de 200 gravures dessinées d'après nature par M. Bion, et avec texte explicatif. 1 fort vol. in-4.

Prix : fig. noires, relié, 60 fr. — Fig. coloriées, relié, 120 fr. Toutes les pièces, disséquées dans l'amphithéâtre des hôpitaux, ont été reproduites d'après nature par M. Bion, et ensuite gravées sur acier par les meilleurs artistes.

BERNARD (Claude). **Leçons sur les propriétés des tissus vivants**, avec 94 fig. dans le texte. 1 vol. in-8. 8 fr.

BERNSTEIN. **Les sens.** 1 vol. in-8, avec fig. 3e édit., cart. 6 fr.

BURDON-SANDERSON, FOSTER et BRUNTON. **Manuel du laboratoire de physiologie**, traduit de l'anglais par M. Moquin-Tandon. 1 vol. in-8, avec 184 figures dans le texte, 1883. 14 fr.

FAU. **Anatomie des formes du corps humain**, à l'usage des peintres et des sculpteurs. 1 atlas in-folio de 25 planches. Prix : fig. noires, 15 fr. — Fig. coloriées, 30 fr.

CORNIL et RANVIER. **Manuel d'histologie pathologique.** 2e édition. 2 vol. in-8, avec nombreuses figures dans le texte. 30 fr.

FERRIER. **Les fonctions du cerveau.** 1 vol. in-8, avec 68 figures. 10 fr.

DEBIERRE. **Traité élémentaire d'anatomie de l'homme.** Anatomie descriptive et dissection, avec notions d'organogénie et d'embryologie générales. Tome I, *Manuel de l'amphithéâtre.* 1 vol. in-8 de 950 pages avec 450 figures en noir et en couleurs dans le texte. 1890. 20 fr.

Le tome II complétant l'ouvrage paraîtra en juin 1890.

LAGRANGE. **Physiologie des exercices du corps.** 4e édit. 1890. 1 vol. in-8 cart. 6 fr.

LEYDIG. **Traité d'histologie comparée de l'homme et des animaux.** 1 fort vol. in-8, avec 200 figures. 15 fr.

LONGET. **Traité de physiologie.** 3e édition, 3 vol. gr. in-8 avec figures. 36 fr.

MAREY. **Du mouvement dans les fonctions de la vie.** 1 vol. in-8, avec 200 figures dans le texte. 10 fr.

PREYER. **Éléments de physiologie générale.** Traduit d l'allemand par M. J. Soury. 1 vol. in-8. 5 fr.

PREYER. **Physiologie spéciale de l'embryon.** Traduit d l'allemand par M. le Dr Wiet. 1 vol. in-8 avec figures et 9 planche hors texte. 16 fr.

E. — Physique. Chimie. Histoire naturelle.

AGASSIZ. **De l'espèce et des classifications en zoologie.** 1 vol. in-8. 5 fr.

BERTHELOT. **La synthèse chimique.** 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque scientifique internationale.* 6e édit., cart. 6 fr.

BERTHELOT. **La révolution chimique, Lavoisier.** 1 vol. in-8. 6 fr.

COOKE ET BERKELEY. **Les champignons**, avec 110 figures dans le texte. 1 vol. in-8. 4e édition. 6 fr.

DARWIN. **Les récifs de corail**, leur structure et leur distribution. 1 vol. in-8, avec 3 planches hors texte, traduit de l'anglais par M. Cosserat. 8 fr.

DAUBRÉE. **Les régions invisibles du globe et des espaces célestes.** 1 vol. in-8 avec gravures. Cart. 6 fr.

EVANS (John). **Les âges de la pierre.** 1 beau vol. gr. in-8, avec 467 figures dans le texte. 15 fr.

EVANS (John). **L'âge du bronze.** 1 fort vol. in-8, avec 540 figures dans le texte. 15 fr.

GRÉHANT. **Manuel de physique médicale.** 1 vol. in-18, avec 469 figures dans le texte. 7 fr.

GRIMAUX. **Chimie organique élémentaire.** 5e édit. 1 vol. in-18, avec figures. 5 fr.

GRIMAUX. **Chimie inorganique élémentaire.** 5e édit., 1889. 1 vol. in-18, avec figures. 5 fr.

HERBERT SPENCER. **Principes de biologie**, traduit de l'anglais par M. C. CAZELLES. 2 vol. in-8. 20 fr.

HUXLEY. **La physiographie**, introduction à l'étude de la nature, 1 vol. in-8 avec 128 figures dans le texte et 2 planches hors texte. 1882. 8 fr.

LUBBOCK. **Origines de la civilisation**, état primitif de l'homme et mœurs des sauvages modernes, traduit de l'anglais. 3e édition. 1 vol. in-8, avec fig. Broché, 15 fr. — Relié. 18 fr.

LUBBOCK. **L'homme préhistorique.** 2 vol. in-8 avec 228 gravures dans le texte. 12 fr.

PISANI (F.). **Traité pratique d'analyse chimique qualitative et quantitative**, à l'usage des laboratoires de chimie. 1 vol. in-12. 3e édit., augmentée d'un traité d'*analyse au chalumeau*, 1888. 3 fr. 50

PISANI ET DIRVELL. **La chimie du laboratoire.** 1 vol. in-12. 4 fr.

QUATREFAGES (DE). **Charles Darwin et ses précurseurs français.** Étude sur le transformisme. 1 vol. in-8. 5 fr.

THÉVENIN (E.). **Dictionnaire abrégé des sciences physiques et naturelles**, revu par H. DE VARIGNY. 1 volume in-18 de 630 pages, cartonné à l'anglaise. . . . . 5 fr.

III. — BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 à 3 fr. 50. — Volumes in-8 à 5, 7 et 12 francs. Cartonnage toile, 50 c. en plus par vol. in-18, 1 fr. par vol. in-8.

EUROPE

Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, par *H. de Sybel*. Traduit de l'allemand par Mlle Dosquet. 6 vol. in-8 . . 42 fr.

Histoire diplomatique de l'Europe, de 1815 a 1878, par *Debidour*. 2 vol. in-8 (*sous presse*).

FRANCE

Histoire de la Révolution française, par *Carlyle*. 3 vol. in-18. 10 50

La Révolution française, par *H. Carnot*. 1 vol. in-12. Nouv. édit.. 3 50

Histoire de la Restauration, par *de Rochau*. 1 vol. in-18. . . . 3 50

Histoire de dix ans, par *Louis Blanc*. 5 vol. in-8. . . . . 25 »

Histoire de huit ans (1840-1848), par *Elias Regnault*. 3 vol. in-8. 15 »

Histoire du second empire (1848-1870), par *Taxile Delord*. 6 volumes in-8 . . . . . 42 fr.

La Guerre de 1870-1871, par *Boert*. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

La France politique et sociale, par *Aug. Laugel*. 1 volume in-8. 5 fr.

Les colonies françaises, par *P. Gaffarel*. 1 vol. in-8, 4e éd. 5 fr.

L'expansion coloniale de la France, étude économique, politique et géographique sur les établissements français d'outre-mer, par *J.-L. de Lanessan*. 1 vol. in-8 avec 19 cartes hors texte. . . . . 12 fr.

La Tunisie, par *J.-L. de Lanessan*. 1 vol. in-8 avec une carte en couleurs. 5 fr.

L'Indo-Chine française, étude économique, politique et administrative sur *la Cochinchine, le Cambodge, l'Annam* et *le Tonkin* (médaille Dupleix de la Société de Géographie commerciale), par *J.-L. de Lanessan*, 1 vol. in-8, avec 5 cartes en couleurs. . . . . 15 fr.

L'Algérie, par *M. Wahl*. 1 vol. in-8. 2e édition. Ouvrage couronné par l'Institut. . . . . 5 fr.

L'Empire d'Annam et les Annamites, par *J. Silvestre*, 1 vol. in-18 avec carte. 3 50

ANGLETERRE

Histoire gouvernementale de l'Angleterre, depuis 1770 jusqu'a 1830, par sir *G. Cornewal Lewis*. 1 vol. in-8, traduit de l'anglais . . . 7 fr.

Histoire contemporaine de l'Angleterre, depuis la mort de la reine Adne jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in-18. 2e éd. . 3 50

Les quatre George, par *Thackeray*. 1 vol. in-18 . . . . . 3 50

Lombart-street, le marché financier en Angleterre, par *W. Bagehot*. 1 vol. in-18 . . . . . 3 50

Lord Palmerston et lord Russel, par *Aug. Laugel*. 1 vol. in-18. 3 50

Questions constitutionnelles (1873-1878), par *E.-W. Gladstone*, précédées d'une introduction par *Albert Gigot*. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr

ALLEMAGNE

Histoire de la Prusse, depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa, par *Eug. Véron*. 1 vol. in-18. 4e éd. 3 50

Histoire de l'Allemagne, depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos jours, par *Eug. Véron.* 1 vol. in-18, 2e éd. 3 50

L'Allemagne contemporaine, par *Ed. Bourloton.* 1 vol. in-18. . . 3 50

AUTRICHE-HONGRIE

Histoire de l'Autriche, depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours, par *L. Asseline.* 1 vol. in-18. 2e éd. 3 50

Histoire des Hongrois et de leur littérature politique, de 1790 à 1815, par *Ed. Sayous.* 1 vol. in-18 . . . . . 3 50

ESPAGNE

Histoire de l'Espagne, depuis la mort de Charles III jusqu'à nos jours, par *H. Reynald.* 1 vol. in-18 . . . . . 3 50

RUSSIE

Histoire contemporaine de la Russie, par *M. Créhange.* 1 vol. in-18 . . . . . 3 50

SUISSE

La Suisse contemporaine, par *H. Dixon.* 1 vol. in-18. . . . . 3 50

Histoire du peuple suisse, par *Daendliker,* précédée d'une Introduction par *Jules Favre.* 1 vol. in-18. . . . . 5 fr.

AMÉRIQUE

Histoire de l'Amérique du Sud, par *Alf. Deberle.* 1 vol. in-18. 2e éd. 3 50

ITALIE

Histoire de l'Italie, depuis 1815 jusqu'à la mort de Victor-Emmanuel, par *E. Sorin.* 1 vol. in-18 . . . . . 3 50

Jules Barni. Histoire des idées morales et politiques en France au XVIIIe siècle. 2 vol. in-18, chaque volume 3 50

— Les Moralistes français au XVIIIe siècle. 1 vol. in-18. . . . 3 50

Émile Beaussire. La guerre étrangère et la guerre civile. 1 vol. in-18 . . . . . 3 50

E. de Laveleye. Le Socialisme contemporain. 1 vol. in-18. 4e éd. augm. 1890. . . . . 3 50

E. Despois. Le Vandalisme révolutionnaire. 1 vol. in-18. 2e éd. 3 50

F. Pellet. Variétés révolutionnaires, avec une Préface de *A. Ranc.* 3 vol. in-18, chaque vol. 3 50

Eug. Spuller. Figures disparues, portraits contemporains, littéraires et politiques. 2e édit. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

E. Guérault. Le centenaire de 1789, Evolution politique, philosophique, artistique et scientifique de l'Europe depuis cent ans. 1 vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50

Clamageran. La France républicaine. 1 vol. in-18. . . 3 fr. 50

IV. — BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-18. Br., 2 fr. 50; cart. à l'angl., 3 fr.; reliés, 4 fr.

H. Taine.

L'Idéalisme anglais, étude sur Carlyle.
Philosophie de l'art dans les Pays-Bas. 2e edition.
Philosophie de l'art en Grèce. 2e édit.

Paul Janet.

Le Matérialisme contemp. 4e édit.
Philosophie de la Révolution française. 4e édit.
Le Saint-Simonisme.
Origines du socialisme contemporain.
La philosophie de Lamennais.

Alaux.

Philosophie de M. Cousin.

Ad. Franck.

Philosophie du droit pénal. 3e édit.
Des rapports de la religion et de l'État. 2e édit.
La philosophie mystique en France au XVIIIe siècle.

Beaussire.

Antécédents de l'hégélianisme dans la philosophie française.

Bost.

Le Protestantisme libéral.

Ed. Auber.

Philosophie de la medecine.

Charles de Rémusat.

Philosophie religieuse.

Charles Lévêque.

Le Spiritualisme dans l'art.
La Science de l'invisible.

Émile Saisset.

L'âme et la vie, suivi d'une étude sur l'Esthetique française.
Critique et histoire de la philosophie (frag. et disc.).

Auguste Laugel.

L'Optique et les Arts.
Les problèmes de la nature.
Les problèmes de la vie.
Les problèmes de l'âme.

Challemel-Lacour.

La philosophie individualiste.

Albert Lemoine.

Le Vitalisme et l'Animisme.

Milsand.

L'Esthétique anglaise.

A. Véra.

Philosophie hégélienne.

Schœbel.

Philosophie de la raison pure.

Ath. Coquerel fils.

Premières transformations historiques du christianisme.
La Conscience et la Foi.
Histoire du Credo.

Jules Levallois.

Déisme et Christianisme.

Camille Selden.

La Musique en Allemagne.

Stuart Mill.

Auguste Comte et la philosophi positive. 3e édition.
L'Utilitarisme. 2e édition.

Mariano.

La Philosophie contemp. en Itali

Saigey.

La Physique moderne. 2e tirage.

E. Faivre.

De la variabilité des espèces.

Ernest Bersot.

Libre philosophie.

W. de Fonvielle.
L'astronomie moderne.

Et. Vacherot.
La Science et la Conscience.

E. Boutmy.
Philosophie de l'architecture en Grèce.

Herbert Spencer.
Classification des sciences. 4e édit.
L'individu contre l'Etat. 2e éd.

Ganckler.
Le Beau et son histoire.

Bertauld.
L'ordre social et l'ordre moral.
De la philosophie sociale.

Th. Ribot.
La philosophie de Schopenhauer, 4e édition.
Les maladies de la mémoire. 6e édit.
Les maladies de la volonté. 6e édit.
Les maladies de la personnalite. 3e éd.
La psychologie de l'attention.

Hartmann.
La Religion de l'aveuir. 2e édition.
Le Darwinisme. 3e édition.

Schopenhauer.
Le libre arbitre. 3e édition.
Le fondement de la morale. 3e édit.
Pensees et fragments. 9e édition.

Liard.
Les Logiciens anglais contemporains. 3e édition.
Les definitions géométriques et les définitions empiriques. 2e édit.

Marion.
J. Locke, sa vie, son œuvre.

O. Schmidt.
Les sciences naturelles et la philosophie de l'Inconscient.

Hæckel.
Les preuves du transformisme.

Pi y Margall.
Les nationalités.

Barthélemy-Saint Hilaire.
De la métaphysique.
La philos., la religion et les sciences.

A. Espinas.
Philosophie expérim. en Italie.

P. Siciliani.
Psychogénie moderne.

Leopardi.
Opuscules et Pensees.

A. Lévy.
Morceaux choisis des philosophes allemands.

Roisel.
De la substance.

Zeller.
Christian Baur et l'école de Tubingue.

Stricker.
Du langage et de la musique.

Coste.
Les conditions sociales du bonheur et de la force. 3 édition.

Binet.
La psychologie du raisonnement.

G. Ballet.
Le langage intérieur et l'aphasie.

Mosso.
La peur.

Tarde.
La criminalité comparée. 2e éd.

Paulhan.
Les phénomènes affectifs.

Ch. Richet.
Essai de psychologie générale.

Ch. Féré.
Sensation et mouvement.
Dégénérescence et criminalité.

Vianna de Lima.
L'homme selon le transformisme.

L. Arréat.
La morale dans le drame, l'épopée et le roman. 2e édition.

de Roberty.
L'inconnaissable.

Bertrand.
La psychologie de l'effort.

Guyau.
La genèse de l'idee de temps.

Lombroso.
L'anthropologie criminelle.

Tissié.
Les rêves, physiologie, pathologie.

Volumes in-8. Br. à 5, 7 50 et 10 fr.; cart. angl., 1 fr. de plus par vol.; rel., 2 fr.

BARNI

La morale dans la démocratie. 1 vol. in-8, 2e édit. 5 fr

AGASSIZ

De l'espèce et des classifications. 1 vol. in-8. 5 fr.

STUART MILL

La philosophie de Hamilton. 1 fort vol. in-8. 10 fr
Mes mémoires. 1 vol. in-8. 5 fr
Système de logique déductive et inductive. 3e édit. 2 vol. 20 fr
Essais sur la Religion. 1 vol. in-8. 2e édit. 5 fr

HERBERT SPENCER

Les premiers principes. 1 fort vol. in-8. 2e édit. 10 fr
Principes de psychologie. 2 vol. in-8. 20 fr
Principes de biologie. 2 vol. in-8. 20 fr
Principes de sociologie. 4 vol. in-8. 36 fr. 2
Essais sur le progrès. 1 vol. in-8, 2e édit. 7 fr. 5
Essais de politique. 1 vol. in-8, 3e édit. 7 fr. 5
Essais scientifiques. 1 vol. in-8. 2e édit. 7 fr. 5
De l'éducation physique, intellectuelle et morale. 1 volum in-8, 5e édition. 5 fr
Introduction à la science sociale. 1 vol. in-8, 9e édit. 6 fr
Les bases de la morale évolutionniste. 1 vol. in-8, 4e éd. 6 fr

AUGUSTE LAUGEL

Les problèmes (les problèmes de la nature, problèmes de l vie, problèmes de l'âme). 1 fort vol. in-8. 7 fr. 5

EMILE SAIGEY

Les sciences au XVIIIe siècle. La physique de Voltaire 1 vol. in-8. 5 fr

PAUL JANET

Les causes finales. 1 vol. in-8, 2e édition. 10 fr
Histoire de la science politique dans ses rapports avec la mo rale, 3e édit. augm., 2 vol. in-8. 20 fr

TH. RIBOT

L'hérédité psychologique. 1 vol. in-8, 4e édition. 7 fr.
La psychologie anglaise contemporaine. 1 vol., 3e éd. 7 fr.
La psychologie allemande contemporaine. 1 vol., 2e éd. 7 fr.

ALF. FOUILLÉE

La liberté et le déterminisne. 1 vol. in-8, 2e édit. 7 fr.
Critique des systèmes de morale contemporains. 1 vol. in- 2e éd. 7
La morale, l'art et la religion d'après M. Guyau. 1 volun in-8. 3 fr.
L'avenir de la métaphysique fondée sur l'expérience. 1 v in-8. 5
L'évolutionnisme des idées-forces. 1 vol. in-8. 7 fr.
La psychologie des idées-forces. 2 vol. in-8 (*sous presse*).

BAIN (ALEX.)

La logique inductive et déductive. 2 vol. in-8, 2e édit. 20
Les sens et l'intelligence. 1 vol. in-8. 2e édit. 10
L'esprit et le corps. 1 vol. in-8, 4e édit. 6

La science de l'éducation. 1 vol. in-8, 6e édit. 6 fr.
Les émotions et la volonté. 1 vol. in-8. 10 fr.

MATTHEW ARNOLD

La crise religieuse. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

BARDOUX

Les légistes, leur influence sur la société française. 1 vol. 5 fr.

ESPINAS (ALF.)

Des sociétés animales. 1 vol. in-8, 2e édit. 7 fr. 50

FLINT

La philosophie de l'histoire en France. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
La philosophie de l'histoire en Allemagne. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

LIARD

La science positive et la métaphysique. 2e édit. 1 vol. 7 fr. 50
Descartes. 1 vol. in-8. 5 fr.

GUYAU

La morale anglaise contemporaine. 1 vol. in-8, 2e éd. 7 fr. 50
Les problèmes de l'esthétique contemporaine. 1 vol. in-8. 5 fr.
Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction. In-8. 5 fr.
L'irréligion de l'avenir. 1 vol. in-8. 2e éd. 7 fr. 50
L'art au point de vue sociologique. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
Hérédité et éducation. Etude sociologique. 1 vol. in-8. 5 fr.

HUXLEY

Hume, sa vie, sa philosophie. 1 vol. in-8. 5 fr.

E. NAVILLE

La logique de l'hypothèse. 1 vol. in-8. 5 fr.
La physique moderne. 2e édit. 1 vol. in-8. 5 fr.

ET. VACHEROT

Essais de philosophie critique. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
La religion. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

MARION

La solidarité morale. 1 vol. in-8, 3e édit. 5 fr.

SCHOPENHAUER

Aphorismes sur la sagesse dans la vie. 1 vol. in-8. 3e édit. 5 fr.
De la quadruple racine du principe de la raison suffisante. 1 vol. in-8. 5 fr.
Le monde comme volonté et représentation. 3 vol. in-8. Chaque volume. 7 fr. 50

JAMES SULLY

Le pessimisme. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

BUCHNER

Science et nature. 1 vol. in-8, 2e édition. 7 fr. 50

EGGER (V.)

La parole intérieure. 1 vol. in-8. 5 fr.

LOUIS FERRI

La psychologie de l'association, depuis Hobbes jusqu'à nos jours. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

MAUDSLEY

La pathologie de l'esprit. 1 vol. in-8. 10 fr.

SÉAILLES

Essai sur le génie dans l'art. 1 vol. in-8. 5 fr.

CH. RICHET

L'homme et l'intelligence. 2e édit. 1 vol. in-8. 10 fr.

PREYER

Éléments de physiologie. 1 vol. in-8. 5 fr.
L'âme de l'enfant. 1 vol. in-8. 10 fr.

WUNDT

Éléments de psychologie physiologique. 2 vol. in-8, avec fig. 20 fr.

E. BEAUSSIRE

Les principes de la morale. 1 vol. in-8. 5 fr.
Les principes du droit. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

A. FRANCK

La philosophie du droit civil. 1 vol. in-8. 5 fr.

CLAY

L'alternative. Contribution à la psychologie. 1 vol. in-8. 10 fr.

BERNARD PEREZ

Les trois premières années de l'enfant. 1 vol. in-8, 4e édit. 5 fr.
L'enfant de trois à sept ans. 1 vol. in-8. 2e édit. 5 fr.
L'éducation morale dès le berceau. 1 vol. in-8. 2e édit. 5 fr.
L'art et la poésie chez l'enfant. 1 vol. in-8. 5 fr.

LOMBROSO

L'homme criminel. 1 vol. in-8. 10 fr.
Atlas de 40 planches pour accompagner *L'homme criminel.* 2e édit. 12 fr.
L'homme de génie. 1 vol. in-8. 10 fr.

SERGI

La psychologie physiologique. 1 vol. in-8 avec 40 fig. 7 fr. 50

LUDOV. CARRAU

La philosophie religieuse en Angleterre, depuis Locke jusqu'à nos jours. 1 vol. in-8. 5 fr.

FONSEGRIVES

Essai sur le libre arbitre, sa théorie, son histoire. 1 volume in-8. 10 fr.

ROBERTY (E. DE)

L'ancienne et la nouvelle philosophie. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

GAROFALO

La criminologie. 1 vol. in-8. 2e édition. 7 fr. 50

G. LYON

L'idéalisme en Angleterre au XVIIIe siècle. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

SOURIAU

L'esthétique du mouvement. 1 vol. in-8. 5 fr.

PAULHAN (FR.)

L'activité mentale et les éléments de l'Esprit. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE

La philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion. 1 vol. in-8. 5 fr.

PIERRE JANET

L'automatisme psychologique. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

BERGSON

Essai sur les données immédiates de la conscience. 1 vol. in-8. 3 fr. 75

E. DE LAVELEYE

De la propriété et de ses formes primitives. 4e édit. 1 vol. in-8 (*sous presse*).

Coulommiers. — Imp. P. Brodard et Gallois

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

93 volumes in-18 brochés, à 2 fr. 50 c.

H. Taine.
Idéalisme anglais.
Philos. de l'art dans les Pays-Bas. 2e édit.
Philos. de l'art en Grèce. 2e éd.

Paul Janet.
Le Matérialisme cont. 5e éd.
La Crise philosophique.
Philos. de la Rév. franç. 3e éd.
St-Simon et le St-Simonisme.
Les origines du socialisme contemporain. 4e édit.
La philosophie de Lamennais.

Odysse Barrot.
Philosophie de l'histoire.

Alaux.
Philosophie de M. Cousin.

Ad. Franck.
Philos. du droit pénal.
Rapports de la religion et de l'Etat. 2e édit.
Philosophie mystique au XVIIIe siècle.

E. Saisset.
L'âme et la vie.
Critique et histoire de la philosophie.

Charles Lévêque.
Le Spiritualisme dans l'art.
La Science de l'invisible.

Auguste Laugel.
Les Problèmes de la nature.
Les Problèmes de la vie.
Les Problèmes de l'âme
L'Optique et les Arts.

Challemel-Lacour.
La Philos. individualiste.

Charles de Rémusat.
Philosophie religieuse.

Albert Lemoine.
Le Vital. et l'Anim. de Stahl.

Milsand.
L'Esthétique anglaise.

A. Véra.
Essais de Philos. hégélienne.

Beaussire.
Antécéd. de l'hégélianisme.

Bost.
Le Protestantisme libéral.

Ed. Auber.
Philosophie de la Médecine.

Schœbel.
Philos. de la raison pure.

Ath. Coquerel fils.
La Conscience et la Foi.

Jules Levallois.
Déisme et Christianisme.

Camille Selden.
La Musique en Allemagne.

Fontanès.
Le Christianisme moderne.

Saigey.
La Physique moderne. 2e tir.

Mariano.
La Philos. contemp. en Italie.

E. Faivre.
De la variabilité des espèces.

J. Stuart Mill.
Auguste Comte 4e éd.
L'utilitarisme. 2e édit.

Ernest Bersot.
Libre philosophie.

W. de Fonvielle.
L'astronomie moderne.

E. Boutmy.
Philosophie de l'architecture en Grèce.

E. Vacherot.
La Science et la Conscience.

Herbert Spencer.
Classification des scienc. 4e éd.
L'individu contre l'Etat. 2e éd.

Ph. Gauckler.
Le Beau et son histoire.

Bertauld.
L'ordre social et l'ordre moral.
Philosophie sociale.

Th. Ribot.
La psychol. de l'attention.
La Philos. de Schopenhauer. 3e éd.
Les Mal. de la mémoire. 7e éd.
Les Mal. de la volonté. 7e éd.
Les Mal. de la personnalité 3e éd.

Hartmann (E. de).
La Religion de l'avenir. 2e éd.
Le Darwinisme. 3e édition.

Schopenhauer.
Essai sur le libre arbitre. 4e éd.
Fond. de la morale. 2e éd.
Pensées et fragments. 9e éd.

L. Liard.
Logiciens angl. contem. 2e éd.
Définitions géométriques. Nouvelle édition.

H. Marion.
Locke, sa vie et ses œuvres

O. Schmidt.
Les sciences naturelles et l'Inconscient.

Hæckel.
Les preuves du transformisme

Pi y Margall.
Les nationalités.

Barthélemy-St Hilaire
De la métaphysique.

Espinas.
Philos. expérim. en Italie.

Siciliani.
Psychogénie moderne.

Leopardi.
Opuscules et Pensées.

A. Lévy
Morceaux choisis des philosophes allemands.

Roisel.
De la substance.

Zeller.
Christian Baur et l'Ecole Tubingue

Stricker.
Le langage et la musique

Ad. Coste.
Conditions sociales du bonheur et de la force. 2e

A. Binet.
La psychol. du raisonnement

Gilbert Ballet.
Le langage intérieur. 2e é

Mosso.
La peur.

G. Tarde.
La criminalité comparée 2

Paulhan.
Les phénomènes affectifs

Ch. Féré.
Dégénérescence et crimi
Sensation et mouvement.

Ch. Richet.
Essai de psychologie géné

J. Delbœuf.
La matière brute et la ma vivante.

Vianna de Lima.
L'homme selon le transformisme.

L. Arréat.
La morale dans le drame, l'épopée et le roman. 2e

A. Bertrand.
La psychologie de l'effo

Guyau.
La genèse de l'idée du te

Lombroso.
L'anthropologie crimine

Tissié.
Les rêves (physiol. et pa

B. Conta.
Fondements de la métha

Sir John Lubbock
Le bonheur de vivre.

Coulommiers. — Imp. P. Brodard.

Duke University Libraries
D00753068T